BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6 I 42 57

14- 28 d- 5-

OEUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU.

TOME CINQUIEME.

CONTENANT.

Les Lettres Perſanes. *Augmenté de douze Lettres.*

OEUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE EDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDERABLEMENT AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME CINQUIEME.

. . . . . *Docuit quæ maximus Atlas.*

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.
M. DCC. LXIV.

Unrestricted Copyright

LETTRES PERSANES,

PAR MR. DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE DOUZE LETTRES

QUI NE SE TROUVENT POINT DANS LES PRÉCÉDENTES,

Et d'une Table des Matieres.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS,
MDCCLXI.

QUELQUES REFLEXIONS SUR LES LETTRES PERSANES.

Rien n'a plu davantage dans les lettres perſanes, que d'y trouver, ſans y penſer, une eſpece de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin: les divers perſonnages ſont placés dans une chaîne qui les lie. A meſure qu'ils font un plus long ſéjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent, dans leur tête, un air moins merveilleux & moins bizarre: & ils ſont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, ſuivant la différence de leurs caracteres. D'un autre côté, le déſordre croît dats le ſerrail d'Aſie, à proportion de la longueur de l'abſence d'Usbeck, c'eſt-à-dire, à meſure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces ſortes de romans réuſſiſſent ordinairement: parce que l'on rend compte ſoi-même de ſa ſituation actuelle; ce qui fait plus ſentir les paſſions que tout les récits qu'on en pourroit faire. Et c'eſt une des cauſes du ſuccès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les lettres perſanes.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digreſſions ne peuvent être permiſes que lorſqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y ſauroit mêler de raiſonnemens, parce qu'aucuns des perſonnages n'y ayant été aſſemblés pour raiſonner, cela choqueroit le deſſein & la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de lettres, où les acteurs ne ſont pas choiſis, & où les ſujets qu'on traite ne ſont dépendans d'aucun deſſein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'eſt donné l'avantage de pouvoir joindre de la philoſophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne ſecrette, & en quelque façon, inconnue.

Les lettres perſanes eurent d'abord un débit ſi prodigieux, que les libraires mirent tout en uſage pour en avoir des ſuites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monſieur, *diſoient-ils*, faites-moi des lettres perſanes.

Mais ce que je viens de dire ſuffit pour faire voir qu'elles ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſuite, encore moins d'aucun mêlange avec des lettres écrites d'une autre main, qu'elqu'ingénieuſes qu'elles puiſſent être.

Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis. Mais il ſont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Perſans, qui devoient y jouer un ſi grand rôle, ſe trouvoient tout-à-coup tranſplantés en

Eu-

Europe, c'eſt-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un tems où il falloit néceſſairement les repréſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premieres penſées devoient être ſingulieres: il ſembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'eſpece de ſingularité qui peut compatir avec de l'eſprit. On n'avoit à peindre que le ſentiment qu'ils avoient eu à chaque choſe qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on penſât à intéreſſer quelque principe de notre religion, on ne ſe ſoupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits ſe trouvent toujours liés avec le ſentiment de ſurpriſe & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Perſans ne doivent pas paroître plus inſtruits que lorſqu'ils parlent de nos coutumes & de nos uſages. Et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes ſinguliers cette ſingularité eſt toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaiſons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette juſtification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du reſpect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le lecteur de ne pas ceſſer un moment de regarder les traits dont

je parle comme des effets de la ſurpriſe de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il eſt prié de faire attention que tout l'agrément conſiſtoit dans le contraſte éternel entre les choſes réelles, & la maniere ſinguliere, naïve, ou bizarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le deſſein des lettres perſanes ſont ſi à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront ſe tromper eux-mêmes.

LETTRES PERSANES.

INTRODUCTION.

JE ne fais point ici d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre: on le lira, s'il eſt bon; &, s'il eſt mauvais, je ne me ſoucie pas qu'on le liſe.

J'ai détaché ces premieres lettres, pour eſſayer le goût du public: j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la ſuite.

Mais, c'eſt à condition que je ne ſerai pas connu: car, ſi l'on vient à ſavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche aſſez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'eſt aſſez des défauts de l'ouvrage, ſans que je préſente encore à la critique ceux de ma perſonne. Si l'on ſavoit qui je ſuis, on

diroit: ſon livre jure avec ſon caractere, il devroit employer ſon tems à quelque choſe de mieux; cela n'eſt pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces ſortes de réflexions, parce qu'on les peut faire ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

Les Persans qui écrivent ici étoient logés avec moi; nous paſſions notre vie enſemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens transplantés de ſi loin ne pouvoient plus avoir de ſecrets. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres; je les copiai. J'en ſurpris même quelques-unes, dont ils ſe ſeroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie perſane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur: toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai ſoulagé le lecteur du langage aſiatique, autant que je l'ai pu, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient ennuyé juſques dans les nues.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins pro-

prodigues que nous; & j'ai paſſé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à ſoutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une choſe qui m'a ſouvent étonné; c'eſt de voir ces Perſans quelquefois auſſi inſtruits que moi-même des mœurs & des manieres de la nation, juſqu'à en connoître les plus fines circonſtances, & à remarquer des choſes qui, je ſuis ſûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long ſéjour qu'ils y ont fait: ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'eſt à un François de s'inſtruire des mœurs des Aſiatiques dans quatre; parce que les uns ſe livrent autant que les autres ſe communiquent peu.

L'uſage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de ſa verſion, ou de ſa gloſe, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérité & l'excellence. Je ne l'ai point fait: on en devinera facile-

ment les raiſons. Une des meilleures eſt que ce ſeroit une choſe très-ennuyeuſe, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une préface.

LETTRE PREMIERE.

USBEK *à ſon ami* RUSTAN.

A Iſpahan.

NOUS n'avons ſéjourné qu'un jour à Com. Lorſque nous eûmes fait nos dévotions ſur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophetes, nous nous remîmes en chemin ; & hier, ving-cinquieme jour de notre départ d'Iſpahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi ſommes peut être les premiers, parmi les Perſans, que l'envie de ſavoir ait fait ſortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieuſement la ſageſſe.

Nous ſommes nés dans un royaume floriſſant ; mais nous n'avons pas cru que ſes bornes fuſſent celles de nos connoiſſances, & que la lumiere orientale dût ſeule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas ſur un grand nombre d'approbateurs. Adreſſe ta lettre à Erzeron, où je ſéjournerai quelques tems. Adieu, mon cher Ruſtan. Sois aſſuré qu'en quelque lieu du monde où je ſois, tu as un ami fidele.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE NOIR.

A ſon ſerrail d'Iſpahan.

Tu es le gardien fidele des plus belles femmes de Perſe : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles ſur ce dépôt précieux de mon cœur, il ſe repoſe & jouit d'une ſécurité entiere. Tu fais la garde dans le ſilence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes ſoins infatigables ſoutiennent la vertu, lorſqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient ſortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'eſpérance. Tu es le fléau du vice, & la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du ſerrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les ſervices les plus vils : tu te ſoumets, avec reſpect & avec crainte, à leurs ordres légitimes : tu les ſers comme l'eſclave de leurs eſclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modeſtie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait ſortir, lorſque tu étois le dernier de mes eſclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaiſſe-

abaiſſement auprès de celles qui partagent mon amour; mais fais-leur, en même tems, ſentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaiſirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuſe-les par la muſique, les danſes, les boiſſons délicieuſes : perſuade-leur de s'aſſembler ſouvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-baſſe ſur tous les hommes qui ſe préſenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui eſt l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embelliſſent. Adieu.

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE III.

ZACHI *à* USBEK.

A Tauris.

Nous avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne; il te dira qu'aucun accident ne nous eſt arrivé. Quand il fallut traverſer la riviere & quitter nos litieres, nous nous mîmes, ſelon la coutume, dans des boëtes : deux eſclaves nous porterent ſur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton ſerrail d'Iſpahan? dans ces lieux qui, me rappellant ſans ceſſe mes plaiſirs paſſés, irritoient tous les jours mes deſirs avec une nouvel-

le violence? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais; mais rencontrant par-tout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la premiere fois de ma vie, je te reçus dans mes bras; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuſe querelle entre tes femmes: chacune de nous ſe prétendoit ſupérieure aux autres en beauté: nous nous préſentâmes devant toi, après avoir épuiſé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens: tu vis avec plaiſir les miracles de notre art; tu admiras juſqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles; tu détruiſis tout notre ouvrage: il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes: il fallut paroître à ta vue dans la ſimplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur; je ne penſai qu'à ma gloire. Heureux Usbek! que de charmes furent étalés à tes yeux! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens: ton ame incertaine demeura long-tems ſans ſe fixer: chaque grace nouvelle te demandoit un tribut; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baiſers: tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus ſecrets: tu nous fis paſſer, en un inſtant, dans mille ſituations différentes: toujours de nouveaux commandemens, & une obéiſſance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek; une paſſion encore plus vive que l'ambition me fit ſouhaiter de te plaire. Je me vis inſenſible-

blement devenir la maîtreſſe de ton cœur : tu me pris, tu me quittas; tu revins à moi, & je ſçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le déſeſpoir pour mes rivales : il nous ſembla que nous fuſſions ſeuls dans le monde; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales euſſent eu le courage de reſter témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi! Si elles avoient bien vu mes tranſports, elles auroient ſenti la différence qu'il y a de mon amour au leur; elles auroient vu que, ſi elles pouvoient diſputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas diſputer de ſenſibilité.... Mais où ſuis-je? Où m'emmene ce vain récit? C'eſt un malheur de n'être point aimée; mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé? Hélas! tu ne ſais pas même ce que tu perds. Je pouſſe des ſoupirs qui ne ſont point entendus; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas; il ſemble que l'amour reſpire dans le ſerrail, & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe! Ah! mon cher Usbek, ſi tu ſavois être heureux!

Du ſerrail de Fatmé, le 21 de la lune de Maharram 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS *à* USBEK.

A Erzeron.

ENFIN ce monſtre noir a réſolu du me déſeſpérer. Il veut, à toute force, m'ôter mon eſclave Zélide, Zélide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces. Il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe; il veut encore qu'elle ſoit déshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance: &, parce qu'il s'ennuie derriere la porte, où je le renvoie toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vu des choſes, que je ne ſais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe! Ma retraite, ni ma vertu, ne fauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans: un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi-même, pour deſcendre juſques à des juſtifications: je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien; &, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du ſerrail de Fatmé 29 de la lune de Maharram 1711.

LET-

LETTRE V.

RUSTAN *à* USBEK.

A Erzeron.

TU es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan; on ne parle que de ton départ Les uns l'attribuent à une légéreté d'eſprit, les autres à quelque chagrin: tes amis ſeuls te defendent, & ils ne perſuadent perſonne. On ne peut comprendre que tu puiſſes quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Perſans. La mere de Rica eſt inconſolable; elle te demande ſon fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me ſens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais: mais je ne ſaurois te pardonner ton abſence; &, quelques raiſons que tu m'en puiſſes donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Iſpahan, le 28 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VI.

USBEK *à ſon ami* NESSIR.

A Iſpahan.

A UNE journée d'Erivan, nous quittâmes la Perſe, pour entrer dans les terres de l'obéiſſance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous ſéjournerons trois ou quatre mois.

Il

Il faut que je te l'avoue, Neſſir: j'ai ſenti une douleur ſécrete, quand j'ai perdu la Perſe de vue, & que je me ſuis trouvé au milieu des perfides Oſmanlins. A meſure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me ſembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, ſe ſont préſentés à mon eſprit: ma tendreſſe s'eſt réveillée: une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce ſont mes femmes. Je ne puis penſer à elles que je ne ſois dévoré de chagrins.

Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime: je me trouve, à cet égard, dans une inſenſibilité qui ne me laiſſe point de deſirs. Dans le nombreux ſerrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même: mais, de ma froideur même, il ſort une jalouſie ſécrete qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laiſſées preſque à elles-mêmes; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en ſûreté, ſi mes eſclaves étoient fideles: que ſera-ce, s'ils ne le ſont pas? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir! C'eſt un mal où mes amis ne peuvent porter de remede: c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets; & qu'y pourroient-ils faire? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obſcure impunité, qu'une correction éclatante? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon

cher

cher Neſſir: c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte, dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab, 2, 1711.

LETTRE VII.

FATME *à* USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek; &, dans l'abattement où je ſuis, je ne puis pas me le perſuader encore. Je cours tout le ſerrail, comme ſi tu y étois; je ne ſuis point déſabuſée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime; qui étoit accoutumée à te tenir dans ſes bras; qui n'étoit occupée que du ſoin de te donner des preuves de ſa tendreſſe; libre par l'avantage de ſa naiſſance, eſclave par la violence de ſon amour?

Quand je t'épouſai, mes yeux n'avoient point encore vu le viſage d'un homme: tu es le ſeul encore dont la vue m'ait été permiſe (*): car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux, dont la moindre imperfection eſt de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton viſage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'eſtimer heureuſe. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus raviſſante, que les charmes enchanteurs de ta perſon-

(*) Les femmes perſanes ſont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes turques, & les femmes indiennes.

ſonne. Je te le jure, Usbek, quand il me ſeroit permis de ſortir de ce lieu, où je ſuis enfermée par la néceſſité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me ſeroit permis de choiſir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations, Usbek, je te le jure, je ne choiſirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne penſe pas que ton abſence m'ait fait négliger une beauté qui t'eſt chere. Quoique je ne doive être vue de perſonne, & que les ornemens dont je me pare ſoient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire: je ne me couche point que je ne me ſois parfumée des eſſences les plus délicieuſes. Je me rappelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras; un ſonge flatteur, qui me ſéduit, me montre ce cher objet de mon amour, mon imagination ſe perd dans ſes deſirs, comme elle ſe flatte dans ſes eſpérances. Je penſe quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous: la nuit ſe paſſe dans des ſonges, qui n'appartiennent ni à la veille ni au ſommeil: je te cherche à mes côtés: & il me ſemble que tu me fuis: enfin le feu, qui me dévore, diſſipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes eſprits. Je me trouve pour lors ſi animée... Tu ne le croirois pas, Usbek, il eſt impoſſible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je

ſens

ſens ſi bien! & comment ſens-je ſi bien ce que je ne puis t'exprimer? Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un ſeul de tes baiſers. Qu'une femme eſt malheureuſe d'avoir des deſirs ſi violens, lorſqu'elle eſt privée de celui qui peut ſeul les ſatisfaire; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puiſſe la diſtraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des ſoupirs & dans la fureur d'une paſſion irritée; que, bien loin d'être heureuſe, elle n'a pas même l'avantage de ſervir à la félicité d'un autre; ornement inutile d'un ſerrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de ſon époux!

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des paſſions que nous ne puiſſions pas ſatisfaire: vous nous traitez comme ſi nous étions inſenſibles; & vous ſeriez bien fâchés que nous le fuſſions! vous croyez qne nos deſirs, ſi long-tems mortifiés, ſeront irrités à votre vue. Il y a de la peine à ſe faire aimer; il eſt plus court d'obtenir du déſeſpoir de nos ſens ce que vous n'oſez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer: mon ame eſt toute pleine de toi; & ton abſence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du ſerail d'Iſpahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LET-

VITTORIO EMANUELE

LETTRE VIII.

USBEK *à son ami* RUSTAN.

A Ispahan.

TA lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive? la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point: je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai ensuite, pour le démasquer. Je portai la vérité jusques aux pieds du trône; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu: je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même tems les adorateurs & l'idole.

Mais, quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis; que je m'étois attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du prince; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences; &, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires; & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens: je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser

penſer à moi ſérieuſement: je réſolus de m'exiler de ma patrie; & ma retraite même de la cour m'en fournit un prétexte plauſible. J'allai au roi; je lui marquai l'envie que j'avois de m'inſtruire dans les ſciences de l'occident; je lui inſinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages; je trouvai grace devant ſes yeux; je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Ruſtan, le véritable motif de mon voyage. L'aiſſe parler Iſpahan; ne me défens que devant ceux qui m'aiment. Laiſſe à mes ennemis leurs interprétations malignes: je ſuis trop heureux que ce ſoit le ſeul mal qu'ils me puiſſent faire.

On parle de moi à préſent: peut-être ne ſerai-je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Ruſtan. je ne veux point me livrer à cette triſte penſée: je leur ſerai toujours cher; je compte ſur leur fidélité, comme ſur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE *à* IBBI.

A Erzeron.

TU ſuis ton ancien maître dans ſes voyages; tu parcours les provinces & les royaumes; les chagrins ne ſauroient faire d'impreſſion ſur toi: chaque inſtant te montre des choſes nouvelles; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paſſer le tems ſans le ſentir.

Il n'en eſt pas de même de moi, qui, enfermé dans

dans une affreuſe priſon, ſuis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé ſous le poids des ſoins & des inquiétudes de cinquante années; &, dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour ſerein, & un moment tranquille.

Lorſque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ſes femmes, & m'eut obligé, par des ſéductions ſoutenues de mille menaces, de me ſéparer pour jamais de moi-même; las de ſervir dans les emplois les plus pénibles, je comptai ſacrifier mes paſſions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon eſprit préoccupé me faiſoit voir le dédommagement, & non pas la perte: j'eſpérois que je ſerois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuiſſance de le ſatisfaire Hélas! on éteignit en moi l'effet des paſſions, ſans en éteindre la cauſe; &, bien loin d'en être ſoulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient ſans ceſſe. J'entrai dans le ſerrail, où tout m'inſpiroit le regret de ce que j'avois perdu: je me ſentois animé à chaque inſtant: mille graces naturelles ſembloient ne ſe découvrir à ma vue, que pour me déſoler: pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais déshabillée, que je ne ſois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux déſeſpoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai paſſé ma miſérable jeuneſſe.

Je

Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer: & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards ſéveres: j'étois perdu, ſi elles m'avoient pénétré; quel avantage n'en auroient-elles pas pris?

Je me ſouviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me ſentis ſi tranſporté, que je perdis entiérement la raiſon, & que j'oſai porter ma main dans un lieu rédoutable. Je crus, à la premiere réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours: je fus pourtant aſſez heureux pour échapper à mille morts: mais la beauté, que j'avois faite confidente de ma foibleſſe, me vendit bien cher ſon ſilence, je perdis entiérement mon autorité ſur elle; & elle m'a obligé depuis à des condeſcendances qui m'ont expoſé mille fois à perdre la vie.

Enfin, les feux de la jeuneſſe ont paſſé; je ſuis vieux, & je me trouve, à cet égard, dans un état tranquille: je regarde les femmes avec indifférence; & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait ſouffrir. Je me ſouviens toujours que j'étois né pour les commander; & il me ſemble que je redeviens homme, dans les occaſions où je leur commande encore. Je les hais, depuis que je les enviſage de ſens froid, & que ma raiſon me laiſſe voir toutes leurs foibleſſes. Quoique je les garde pour un autre, le plaiſir de me faire obéir me donne une joie ſecrete: quand je les prive de tout, il

me ſemble que c'eſt pour moi, & il m'en revient toujours une ſatisfaction indirecte: je me trouve dans le ſerrail comme dans un petit empire; & mon ambition, la ſeule paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire: je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis. Auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat: elles me trouvent au-devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens: je me préſente toujours à elles comme une barriere inébranlable: elles forment des projets, & je les arrête ſoudain: je m'arme de refus; je me hériſſe de ſcrupules; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie: je le les déſeſpere, en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe, & de l'autorité du maître: je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſévérité; & je ſemble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de deſagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir ſur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a, entre nous, comme un flux & un reflux d'empire & de ſoumiſſion: elles ſont toujours tomber ſur moi les emplois les plus humilians; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; &, ſans égard pour ma vieilleſſe, elles me font lever la nuit dix fois pour la moin-

der

dre bagatelle: je ſuis accablé ſans ceſſe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices: il ſemble qu'elles ſe relaient pour m'exercer, & que leurs fantaiſies ſe ſuccédent: ſouvent elles ſe plaiſent à me faire redoubler de ſoins; elles me font faire de fauſſes confidences: tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme au tour de ces murs; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre: toute ceci me trouble, & elles rient de ce trouble: elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elles m'attachent derriere leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles ſavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs: elles ne manquent pas de prétextes pour me mener au point où elles veulent. Il faut, dans ces occaſions, une obéiſſance aveugle & une complaiſance ſans bornes: un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, ſeroit une choſe inouie, &, ſi je balançois à leur obéir, elles ſeroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de deſcendre à cette humiliation.

Ce n'eſt pas tout: je ne ſuis jamais ſûr d'être un inſtant dans la faveur de mon maître: j'ai autant d'ennemies dans ſon cœur, qui ne ſongent qu'à me perdre; elles ont des quarts-d'heure où je ne ſuis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuſe rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mene dans le lit de mon maître des femmes irritées: crois-tu qu'on y travaille pour moi, & que mon parti ſoit le plus

ſort? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs ſoupirs, de leurs embraſſements, & de leurs plaiſirs même: elles ſont dans le lieu de leurs triomphes; leurs charmes me deviennent terribles; leurs ſervices préſents effacent, dans un moment, tous mes ſervices paſſés; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'eſt plus à lui-même.

Combien de fois m'eſt-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrace? Le jour que je fus fouetté ſi indignement au tour du ſerrail, qu'avois-je fait? Je laiſſe une femme dans les bras de mon maître: dès qu'elle le vit enflammé, elle verſa un torrent de larmes; elle ſe plaignit, & ménagea ſi bien ſes plaintes, qu'elles augmentoient, à meſure de l'amour qu'elle faiſoit naître. Comment aurois-je pu me ſoutenir dans un moment ſi critique? Je fus perdu, lorſque je m'y attendois le moins; je fus la victime d'une négociation amoureuſe, & d'un traité que les ſoupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux! tes ſoins ſe bornent uniquement à la perſonne d'Usbek. Il t'eſt facile de lui plaire, & de te maintenir dans ſa faveur juſques au dernier de tes jours.

Du ſerrail d'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar 1711.

LET-

LETTRE X.

MIRZA *à ſon ami* USBEK.

A Erzeron.

Tu étois le ſeul qui pût me dédommager de l'abſence de Rica; & il n'y avoit que Rica qui pût me conſoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek; tu étois l'ame de notre ſociété. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'eſprit ont formés.

Nous diſputons ici beaucoup; nos diſputes roulent ordinairement ſur la morale. Hier on mit en queſtion, ſi les hommes étoient heureux par les plaiſirs & les ſatisfactions des ſens, ou par la pratique de la vertu? Je t'ai ſouvent oui dire que les hommes étoient nés pour être vertueux; & que la juſtice eſt une qualité qui leur eſt auſſi propre que l'exiſtence. Explique-moi je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks, qui me déſeſperent avec leurs paſſages de l'alcoran: car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar 1711.

LETTRE XI.

USBEK *à* MIRZA.

A Iſpahan.

Tu renonces à ta raiſon, pour eſſayer la mienne; tu deſcends juſqu'à me conſulter; tu me

crois capable de t'inſtruire. Mon cher Mirza, y a une choſe qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi; c'eſt ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me preſcris, je n'ai pas cru devoir employer des raiſonnemens fort abſtraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne ſuffit pas de perſuader, mais qu'il faut encore faire ſentir; telles ſont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'hiſtoire te touchera plus qu'une philoſophie ſubtile.

Il y avoit, en Arabie, un petit peuple, appellé Troglodite, qui deſcendoit de ces anciens Troglodites, qui, ſi nous en croyons les hiſtoriens, reſſembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point ſi contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, il ne ſiffloient point, ils avoient deux yeux: mais ils étoient ſi méchans & ſi féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de juſtice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangere, qui voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit ſévérement; mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'aſſemblerent, pour choiſir un gouvernement; &, après bien des diſſentions, ils créerent des magiſtrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent inſupportables; & ils les maſſacrerent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne conſulta plus que ſon naturel ſauvage. Tous les particu-

ticuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à perſonne; que chacun veilleroit uniquement à ſes intérêts, ſans conſulter ceux des autres.

Cette réſolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils diſoient: qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me ſoucie point? Je penſerai uniquement à moi. Je vivrai heureux; que m'importe que les autres le ſoient? Je me procurerai tous mes beſoins; &, pourvu que je les aie, je ne me ſoucie point que tous les autres Troglodites ſoient miſérables.

On étoit dans le mois où l'on enſemence les terres: chacun dit, je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fourniſſe le bled qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me ſeroit inutile: je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature: il y en avoit d'arides & de montagneuſes; & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arroſées de pluſieurs ruiſſeaux. Cette année, la ſéchereſſe fut très-grande, de maniere que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquerent abſolument, tandis que celles qui purent être arroſées furent très-fertiles: ainſi les peuples des montagnes périrent preſque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refuſerent de partager la récolte.

L'année d'enſuite fut très-pluvieuſe: les lieux élevés ſe trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres baſſes furent ſubmergées. La moitié du peuple cria une ſeconde fois famine;

mais ces miſérables trouverent des gens auſſi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle; ſon voiſin en devint amoureux, & l'enleva: il s'émut une grande querelle; &, après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la déciſion d'un Troglodite, qui, pendant que la république ſubſiſtoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raiſons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme ſoit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laiſſer en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là deſſus, il les quitta, & s'en alla travailler ſa terre. Le raviſſeur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; & l'autre, pénétré de l'injuſtice de ſon voiſin & de la dureté du juge, s'en retournoit déſeſpéré, lorſqu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine: il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorſqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon malheur. Il l'enleva, & l'emmena dans ſa maiſon.

Il y avoit un homme qui poſſédoit un champ aſſez fertile, qu'il cultivoit avec grand ſoin: deux de ſes voiſins s'unirent enſemble, le chaſſerent

de

de ſa maiſon, occuperent ſon champ: ils firent entr'eux une union pour ſe défendre contre tous ceux qui voudroient l'uſurper; & effectivement ils ſe ſoutinrent par-là pendant pluſieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoir avoir tout ſeul, tua l'autre, & devint ſeul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer; il ſe trouva trop foible pour ſe défendre, & il fut maſſacré.

Un Troglodite preſque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix: le marchand dit en lui-même, naturellement je ne devrois eſpérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux meſures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit meſures. Il fallut en paſſer par là, & payer le prix demandé. Je ſuis bien aiſe, dit le marchand, j'aurai du bled à préſent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? Vous avez beſoin de bled? j'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut être; car vous ſaurez que le bled eſt extrêmement cher. & que la famine regne preſque par-tout. Mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une meſure de bled; car je ne veux pas m'en défaire autrement, duſſiez vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voiſin, & donna ſes remedes ſi à propos, qu'il guérit tous ceux qui ſe mirent dans ſes mains. Quand la maladie eut ceſſé; il alla chez tous ceux qu'il

avoit traités, demander ſon ſolaire; mais il ne trouva que des refus: il retourna dans ſon pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un ſi long voyage. Mais, bientôt après, il apprit que la même maladie ſe faiſoit ſentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injuſtes, vous avez dans l'ame un poiſon plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place ſur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les regles de l'équité vous ſont inconnues: je croirois offenſer les dieux qui vous puniſſent, ſi je m'oppoſois à la juſtice de leur colere.

D'Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK *au même.*

A Iſpahan.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injuſtices. De tant de familles, il n'en reſta que deux, qui échapperent aux malheurs de la nation. Il y avoit, dans ce pays, deux hommes bien ſinguliers: ils avoient de l'humanité; ils connoiſſoient la juſtice; ils aimoient la vertu: autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la déſolation générale,

le, & ne la reſſentoient que par la pitié: c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une ſollicitude commune, pour l'intérêt commun; ils n'avoient de différends, que ceux qu'une douce & tendre amitié faiſoit naître: &, dans l'endroit du pays le plus écarté, ſéparés de leurs compatriotes indignes de leur préſence, ils menoient une vie heureuſe & tranquille: la terre ſembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuſes mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur repréſentoient ſans ceſſe les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple ſi triſte: ils leur faiſoient ſur-tout ſentir que l'intérêt des particuliers ſe trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en ſéparer, c'eſt vouloir ſe perdre; que la vertu n'eſt point une choſe qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible; & que la juſtice pour autrui eſt une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la conſolation des peres vertueux, qui eſt d'avoir des enfans qui leur reſſemblent. Le jeune peuple qui s'éleva ſous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages: le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit repréſenter ici le bonheur de ces Troglodites? Un peuple ſi juſte devoit être chéri

des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, & la religon vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituerent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danſes, & par les accords d'une muſique champêtre : on faiſoit enſuite des feſtins, où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces aſſemblées que parloit la nature naïve; c'eſt-là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir; c'eſt-là que la pudeur virginale faiſoit, en rougiſſant, un aveu ſurpris, mais bientôt confirmé par le conſentiment des peres; & c'eſt-là que les tendres meres ſe plaiſoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux: ce n'étoit pas les richeſſes, & une onéreuſe abondance; de pareils ſouhaits étoient indignes des heureux Troglodites; ils ne ſavoient les deſirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la ſanté de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéiſſance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre ſacrifice de leur cœur; & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le ſoir, lorſque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'aſſembloient; &, dans un repas

pas frugal, ils chantoient les injuſtices des premiers Troglodites, & leurs malheurs, la vertu renaiſſante avec un nouveau peuple, & ſa félicité: ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours préſentes aux hommes qui les implorent, & leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas: ils décrivoient enſuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un ſommeil. que les ſoins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fourniſſoit pas moins à leurs deſirs qu'à leurs beſoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangere: ils ſe faiſoient des préſens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le Peuple Troglodite ſe regardoit comme une ſeule famille: les troupeaux étoient preſquetoujours confondus; la ſeulepeine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

USBEK *au même.*

JE ne ſaurois aſſez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux diſoit un jour: mon pere doit demain labourer ſon champ: je me léverai deux heures avant lui; &, quand il ira à ſon champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre diſoit en lui-même: il me ſemble que

ma ſœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé ſon troupeau: j'en ſuis bien fâché, dit-il; car il y avoit une geniſſe toute blanche, que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre: il faut que j'aille au temple remercier les dieux; car mon frere, que mon pere aime tant, & que je chéris ſi fort, a recouvré la ſanté.

Ou bien, il y a un champ qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent ſont tous les jours expoſés aux ardeurs du ſoleil, il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puiſſent aller quelquefois ſe repoſer ſous leur ombre.

Un jour que pluſieurs Troglodites étoient aſſemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il ſoupçonnoit d'avoir commis une mauvaiſe action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites: mais, s'il l'a fait, puiſſe-t-il mourir le dernier de ſa famille!

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé ſa maiſon, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injuſtes, répondit-il, je ſouhaiterois que les dieux leur en donnaſſent un plus long uſage qu'à moi.

Tant de proſpérités ne furent pas regardées ſans envie: les peuples voiſins s'aſſemblerent; &,

ſous

ſous un vain prétexte, ils réſolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette réſolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des ambaſſadeurs, qui leur parlerent ainſi.

Que vous ont fait les Troglodites? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos beſtiaux, ravagé vos campagnes? Non: nous ſommes juſtes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux? ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus ſacré, que, ſi vous entrez dans non terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuſte, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris, ces peuples ſauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur: l'un vouloit mourir pour ſon pere, un autre pour ſa femme & ſes enfans, celui-ci pour ſes freres, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite: la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe

prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'injustice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; & ils céderent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK *au même.*

COMME le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi; ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juste; & ils jetterent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui: à dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi. Vous me déférez la couronne; &, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne: mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu, en naissant, les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, disoit-

diſoit-il! & pourquoi ai-je tant vécu? Puis il s'écria d'une voix ſévere: je vois bien ce que c'eſt, ô Troglodites; votre vertu commence à vous peſer. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous ſoyez vertueux malgré vous; ſans cela, vous ne ſauriez ſubſiſter, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur: vous aimez mieux être ſoumis à un prince, & obéir à ſes loix moins rigides que vos mœurs. Vous ſavez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richeſſes, & languir dans une lâche volupté; & que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas beſoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ſes larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je faſſe? Comment ſe peut-il que je commande quelque choſe à un Troglodite? Voulez vous qu'il faiſſe une action vertueuſe, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même ſans moi, & par le ſeul penchant de la nature? O Troglodites, je ſuis à la fin de mes jours, mon ſang eſt glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos ſacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je ſois obligé de leur dire que je vous ai laiſſés ſous un autre joug que celui de la vertu?

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LET-

LETTRE XV.

Le PREMIER EUNUQUE *à* JARON, *eunuque noir.*

A Erzeron.

JE prie le ciel qu'il te ramene dans ces lieux, & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie guère jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié, & que je me ſois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait ſentir que j'avois encore un cœur; &, pendant que j'étois de bronze pour tous ces eſclaves qui vivoient ſous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaiſir.

Le tems vint où mon maître jetta ſur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorſque le fer te ſépara de la nature. Je ne te dirai point ſi je te plaignis, ou ſi je ſentis du plaiſir à te voir élevé juſqu'à moi. J'appaiſai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une ſeconde naiſſance, & ſortir d'une ſervitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une ſervitude où tu devois commander. Je pris ſoin de ton éducation. La ſévérité, toujours inſéparable des inſtructions, te fit longtems ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant: & je te dirai que je t'aimois comme un pere aime ſon fils, ſi ces noms de pere & de fils pouvoient convenir à notre deſtinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il eſt impoſſible que tu n'y contractes bien des ſouillures. Comment le

le prophete pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ſes ennemis? Je voudrois que mon maître fît, à ſon retour, le pélérinage de la Mecque: vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 10 de la lune de Gemmadi 1711.

LETTRE XVI.

USBEK *au mollak* MEHEMET ALI, *gardien des trois tombeaux.*

A Com.

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux, divin mollak? Tu es bien plus fait pour le ſéjour des étoiles. Tu te caches, ſans doute, de peur d'obſcurcir le ſoleil: tu n'as point de taches comme cet aſtre: mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta ſcience eſt un abyme plus profond que l'océan: ton eſprit eſt plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes: tu ſais ce qui ſe paſſe dans les neuf chœurs des puiſſances céleſtes: tu lis l'alcoran ſur la poitrine de notre divin prophete; &, lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un ange, par ſon ordre, déploie ſes ailes rapides, & deſcend du trône, pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois, par ton moyen, avoir avec les ſéraphins une intime correſpondance: car enfin, treizieme iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abyme & l'empirée?

Je

Je ſuis au milieu d'un peuple profane : Permets que je me purifie avec toi : ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites : diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue, au lever de l'aurore, le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conſeils : prends ſoin de mon ame : enivre-la de l'eſprit des prophetes : nourris-la de la ſcience du paradis ; & permets que je mette ſes plaies à tes pieds. Adreſſe tes lettres ſacrées à Erzeron, où je reſterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 *de la la lune de Gemmadi*, 2, 1711.

LETTRE XVII.

USBEK *au même.*

JE ne puis, divin mollak, calmer mon impatience : je ne ſaurois attendre ta ſublime réponſe. J'ai des doutes, il faut les fixer : je ſens que ma raiſon s'égare ; ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, ſource de lumiere ; foudroie, avec ta plume divine, les difficultés que je vais te propoſer ; fais moi avoir pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que notre légiſlateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que, pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps ? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles-même ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au ſujet, qui puiſſe les rendre telles. La boue ne nous paroît

roit ſale, que parce qu'elle bleſſe notre vue, ou quelqu'autre de nos ſens; mais, en elle-même, elle ne l'eſt pas plus que l'or & les diamans. L'idée de ſouillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous eſt venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne ſe lavent point ne bleſſoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fuſſent impurs?

Les ſens, divin mollak, doivent donc être les ſeuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choſes? Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere; que ce qui donne une ſenſation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres; il ſuit que le témoignage des ſens ne peut ſervir ici de regle: à moins qu'on ne diſe que chacun peut, à ſa fantaiſie, décider ce point, & diſtinguer, pour ce qui le concerne, les choſes pures d'avec celles qui ne le ſont pas.

Mais cela même, ſacré mollak, ne renverſeroit-il pas les diſtinctions établies par notre divin prophete, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi; 2, 1711.

LETTRE XVIII.

MEHEMET ALI, *ſerviteur des prophetes, à* USBEK, *A Erzeron.*

VOUS nous faites toujours des queſtions qu'on a faites mille fois à notre ſaint prophete. Que ne

ne liſez-vous les traditions des docteurs? Que n'allez-vous à cette ſource pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes réſolus.

Malheureux? qui, toujours embarraſſés des choſes de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des mollaks, ſans oſer, ni l'embraſſer, ni la ſuivre!

Profanes! qui n'entrez jamais dans les ſecrets de l'éternel, vos lumieres reſſemblent aux ténebres de l'abyme; & les raiſonnemens de votre eſprit ſont comme la pouſſiere que vos pieds font élever, lorſque le ſoleil eſt dans ſon midi dans le mois ardent de chahban.

Auſſi le zénith de votre eſprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums (*): votre vaine philoſophie eſt cet éclair, qui annonce l'orage & l'obſcurité: vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il eſt bien facile de répondre à votre difficulté: il ne faut, pour cela, que vous raconter ce qui arriva un jour à notre ſaint prophete, lorſque, tenté par les chrétiens, éprouvé par les juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le juif Abdias Ibeſalon (†) lui demanda pourquoi dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'eſt pas ſans raiſon, répondit Mahomet: c'eſt un animal immonde; & je vais vous en convaincre. Il fit ſur ſa main, avec de la boue, la figure d'un homme; il la jetta à terre,

(*) Ce mot eſt plus en uſage chez les Turcs que chez les Perſans.

(†) Tradition mahométane.

re, & lui cria, levez-vous. Sur le champ, un homme ſe leva, & dit: je ſuis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux auſſi blancs quand tu es mort, lui dit le ſaint prophete? Non, répondit-il: mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu; & j'ai eu une ſi grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or çà, raconte-moi, lui dit l'envoyé de dieu, toute l'hiſtoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit paſſé les premiers mois; après quoi il parla ainſi:

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche: ce qui la fit ſi fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle; ſur-tout nos femmes, qui ſe lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conſeil de dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek; que, depuis ce tems-là, nous nous en ſoyons abſtenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde?

Mais, comme le cochon remuoit tous le jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer; & il ſortit de ſon nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui ſe trouvoit devant lui: ce qui devint ſi inſupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de conſulter dieu encore. Il

lui

lui ordonna de donner au lion un grand coup ſur le front, qui éternua auſſi, & fit ſortir de ſon nez un chat. Croyez-vous que ces animaux ſoient encore immondes? Que vous en ſemble?

Quand donc vous n'appercevez pas la raiſon de l'impureté de certaines choſes, c'eſt que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre dieu, les anges & les hommes. Vous ne ſçavez pas l'hiſtoire de l'éternité; vous n'avez point lu les livres qui ſont écrits au ciel; ce qui vous en a été révélé, n'eſt qu'une petite partie de la bibliotheque divine: & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité & les ténebres. Adieu. Mahomet ſoit dans votre cœur.

De Com, le dernier de la lune de Chahban 1711.

LETTRE XIX.

USBEK *à ſon ami* RUSTAN.

A Iſpahan.

NOUS n'avons ſéjourné que huit jours à Tocat: après trente cinq jours de marche nous ſommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne, on ne trouve pas une ſeule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foibleſſe de l'empire des Oſmanlins. Ce corps malade ne ſe ſoutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remedes vio-

violens, qui l'épuiſent & le minent ſans ceſſe.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice inſolente n'eſt ſoumiſe qu'à ſes caprices. Les places ſont démantelées, les villes déſertes, les campagnes déſolées, la culture des terres & le commerce entiérement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement ſévere: les chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui levent les tributs, ſont expoſés à mille violences.

La propriété des terres eſt incertaine; & par conſéquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie: il n'y a ni titre, ni poſſeſſion, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé juſques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe ſe rafinent tous les jours, ils reſtent dans leur ancienne ignorance; & ils ne s'aviſent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en ſont ſervi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience ſur la mer, point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens, ſortis d'un rocher (*), font ſuer les Ottomans, & fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils ſouffrent preſqu'avec peine que les Européens, toujours la-

(*) Ce ſont, apparemment, les chevaliers de Malthe.

laborieux & entreprenans, viennent le faire: ils croient faire grace à ces étrangers de permettre qu'ils les enrichiſſent.

Dans toute cette vaſte étendue de pays que j'ai traverſée, je n'ai trouvé que Smirne qu'on puiſſe regarder comme une ville riche & puiſſante: ce ſont les Européens qui la rendent telle: & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne reſſemble à toutes les autres.

Voilà, cher Ruſtan, une juſte idée de cet empire, qui, avant deux ſiecles, ſera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

De Smirne, le 2 de la lune de Rahmazan 1711.

LETTRE XX.

USBEK *à* ZACHI, *ſa femme.*

Au ſerrail d'Iſpahan.

VOUS m'avez offenſé, Zachi; & je ſens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, ſi mon éloignement ne vous laiſſoit le tems de changer de conduite, & d'appaiſer la violente jalouſie dont je ſuis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée ſeule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de ſa tête ſon infidélité & ſa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée juſqu'à ne pas ſentir qu'il ne vous eſt pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs deſtinés à vous ſervir? Vous avez beau me dire que des

des eunuques ne ſont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-deſſus des penſées que pourroit faire naître en vous une reſſemblance imparfaite: cela ne ſuffit, ni pour vous, ni pour moi: pour vous, parce que vous faites une choſe que les loix du ſerrail vous défendent, pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous expoſant à des regards; que dis-je, à des regard? peut-être aux entrepriſes d'un perfide, qui vous aura ſouillée par ſes crimes, & plus encore par ſes regrets, & le déſeſpoir de ſon impuiſſance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui ſont ſi ſurpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briſer ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'eſt pas libre: & peut-être que vos deſirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de ſoupçonner; que ce perfide n'ait point porté ſur vous ſes mains ſacrileges; que vous ayez refuſé de prodiguer à ſa vue les délices de ſon maître; que, couverte de vos habits, vous ayez laiſſé cette foible barriere entre lui & vous; que, frappé lui-même d'un ſaint reſpect, il ait baiſſé les yeux; que, manquant à ſa hardieſſe, il ait tremblé ſur les châtimens qu'il ſe prépare: quand tout cela ſeroit vrai, il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une choſe qui eſt contre votre de-

voir. Et, ſi vous l'avez violé gratuitement, ſans remplir vos inclinations déréglées, qu'euſſiez-vous fait pour les ſatisfaire? Que feriez vous encore, ſi vous pouviez ſortir de ce lieu ſacré, qui eſt pour vous une dure priſon, comme il eſt pour vos compagnes un aſyle favorable contre les atteintes du vice, un temple ſacré où votre ſexe perd ſa foibleſſe, & ſe trouve invincible, malgré tous les déſavantages de la nature? Que feriez-vous, ſi, laiſſée à vous-même, vous n'aviez, pour vous défendre, que votre amour pour moi, qui eſt ſi griévement offenſé, & votre devoir, que vous avez ſi indignement trahi? Que les mœurs du pays où vous vivez ſont ſaintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils eſclaves! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puiſque ce n'eſt que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez ſouffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux ſur votre conduite, & qu'il vous donne ſes ſages conſeils. Sa laideur, dites vous, eſt ſi grande, que vous ne pouvez le voir ſans peine: comme ſi, dans ces ſortes de poſtes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige eſt de n'avoir pas à ſa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre premiere eſclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienſéance: voilà la raiſon de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge ſévere; je ne ſuis qu'un époux, qui cherche à vous trouver in-

innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXI.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre; ou plutôt vous le deviez, lorsque vous souffrites la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieillesse froide & languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour: vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilege sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous souffrez que ceux dont la conduite vous est confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux, & sur vous?

Et qui êtes-vous, que de vils instrumens, que je puis briser à ma fantaisie, qui n'existez qu'autant que vous sçavez obéir; qui n'êtes dans le monde, que pour vivre sous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même ont besoin de votre bassesse; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la

ſoumiſſion, d'autre ame que mes volontés, d'autre eſpérance que ma félicité ?

Je ſçais que quelques-unes de mes femmes ſouffrent impatiemment les loix auſteres du devoir; que la préſence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles ſont fatiguées de ces objets affreux, qui leur ſont donnés pour les ramener à leur époux; je le ſçais. Mais vous qui vous prêtez à ce déſordre, vous ſerez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abuſent de ma confiance.

Je jure par tous les prophetes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que, ſi vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des inſectes que je trouve ſous mes pieds.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXII.

JARON *au* PREMIER EUNUQUE.

A meſure qu'Usbek s'éloigne du ſerrail, il tourne ſa tête vers ſes femmes ſacrées: Il ſoupire, il verſe des larmes: ſa douleur s'aigrit, ſes ſoupçons ſe fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui: il craint pour ce qui lui eſt mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre ſous tes loix, & partager tes

tes ſoins. Grand dieu! qu'il faut de choſes pour rendre un ſeul homme heureux!

La nature ſembloit avoir mis les femmes dans la dépendance, & les en avoir retirées: le déſordre naiſſoit entre les deux ſexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous ſommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie: nous avons mis, entre les femmes & nous, la haine; &, entre les hommes & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir ſévere. Je laiſſerai tomber des regards ſombres. La joie fuira de mes levres. Le dehors ſera tranquille, & l'eſprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieilleſſe, pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaiſir à ſuivre mon maître dans l'occident: mais ma volonté eſt ſon bien. Il veut que je garde ſes femmes: je les garderai avec fidélité. Je ſçais comment je dois me conduire avec ce ſexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir ſuperbe: & qu'il eſt moins aiſé d'humilier, que d'anéantir. Je tombe ſous tes regards.

De Smirne, le 12 de la lune de Zilcadé 1711.

LETTRE XXIII.

USBEK *à ſon ami* IBBEN.

A Smirne.

NOUS ſommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'eſt une ville nou-

nouvelle; elle eſt un témoignage du génie des ducs de Toſcane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus floriſſante.

Les femmes y jouiſſent d'une grande liberté: elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſies; elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent: elles n'ont qu'un voile (*). Leurs beaufreres, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, ſans que le mari s'en formaliſe preſque jamais.

C'eſt un grand ſpectacle pour un mahométan, de voir, pour la premiere fois, une ville chrétienne. Je ne parle pas des choſes qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes: il y a, juſques dans les moindres bagatelles, quelque choſe de ſingulier, que je ſens, & que je ne ſçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marſeille: notre ſejour n'y ſera pas long. Le deſſein de Rica, & le mien, eſt de nous rendre inceſſamment à Paris, qui eſt le ſiége de l'Empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui ſont une eſpece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois perſuadé que je t'aimerai toujours.

LET-

(*) Les Perſanes en ont quatre.

LETTRE XXIV.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

Nous ſommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, & qu'on ſe ſoit pourvu des choſes néceſſaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris eſt auſſi grand qu'Iſpahan: les maiſons y ſont ſi hautes qu'on jureroit qu'elles ne ſont habitées que par des aſtrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a ſix ou ſept maiſons les unes ſur les autres, eſt extrêmement peuplée; & que, quand tout le monde eſt deſcendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je ſuis ici, je n'y ai encore vu marcher perſonne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François: ils courent, ils volent: les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en ſyncope. Pour moi, qui ne ſuis point fait à ce train, & qui vais ſouvent à pied ſans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien: car encore paſſe qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois réguliérement & périodiquement: un homme, qui vient après moi & qui me paſſe, me fait

faire un demi-tour, & un autre, qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai pas fait cent pas, que je ſuis plus briſé que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe, quant à préſent, te parler à fond des mœurs & des coutumes européennes: je n'en ai moi-même qu'une légere idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le roi de France eſt le plus puiſſant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Eſpagne ſon voiſin; mais il a plus de richeſſes que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; &, par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes places munies, & ſes flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi eſt un grand magicien: il exerce ſon empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans ſon tréſor, & qu'il en ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur perſuader qu'un écu en vaut deux; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à ſoutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier eſt de l'argent, & ils en ſont auſſitôt convaincus. Il va même juſqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes ſortes de maux, en les touchant, tant eſt grande la forte puiſſance qu'il a ſur les eſprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner :

ner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un ; que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin ; & mille autres choſes de cette eſpece.

Et, pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne, de tems en tems, pour l'exercer de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *conſtitution*, & voulut obliger, ſous de grandes peines, ce prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réuſſit à l'égard du prince, qui ſe ſoumit auſſitôt, & donna l'exemple à ſes ſujets : mais quelques-uns d'entr'eux ſe révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce ſont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la cour, tout le royaume, & toutes les familles. Cette conſtitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens diſent avoir été apporté du ciel : c'eſt proprement leur alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur ſexe, ſoulevent tout contre la conſtitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occaſion, ne veulent point avoir de privilege. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raiſonne pas mal ; &, par le grand Hali ! il faut qu'il ait été inſtruit des principes de notre ſainte loi : car, puiſque les femmes ſont d'une création inférieure à la

nôtre, & que nos prophetes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis?

J'ai ouï raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles, qui l'entouroient: on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans; & que, malgré les soins infatigables de certains dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui; ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux: & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général, & qu'ils ne sont plus rien en particulier: c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le génie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractere & du génie persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LET-

LETTRE XXV.

USBEK *à* IBBEN.
A Smirne.

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smirne, dans le deſſein de voir l'Italie ; que l'unique but de ſon voyage eſt de s'inſtruire, & de ſe rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui ſera quelque jour la conſolation de ta vieilleſſe.

Rica t'écrit une longue lettre, il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de ſon eſprit fait qu'il ſaiſit tout avec promptitude : pour moi, qui penſe plus lentement, je ne ſuis en état de te rien dire.

Tu es le ſujet de nos converſations les plus tendres : nous ne pouvons aſſez parler du bon accueil que tu nous a fait à Smirne, & des ſervices que ton amitié nous rend tous les jours. Puiſſes-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis auſſi reconnoiſſans & auſſi fideles que nous !

Puiſſé-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent ſi doucement entre deux amis ! Adieu.

A Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXVI.

USBEK *à* ROXANE.
Du ſerrail d'Iſpahan.

QUE vous êtes heureuſe, Roxane, d'être dans le doux pays de Perſe, & non pas dans ces climats empoiſonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu ! Que vous êtes heureuſe ! Vous vivez dans mon ſerrail comme dans le ſéjour de l'innocence, inacceſſible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureuſe impuiſſance de faillir : jamais homme ne vous a ſouillée de ſes regards laſcifs : votre beau-pere même, dans la liberté des feſtins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau ſacré pour la couvrir. Heureuſe Roxane ! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce tréſor, que vous défendiez avec tant de conſtance ! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir ! Et quelle impatience, quand je vous eus vue ! Vous ne la ſatisfaiſiez pourtant pas; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obſtinés d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez ſans ceſſe. Vous

ſou-

ſouvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos eſclaves, qui me trahirent, & vous dérobèrent à mes recherches? Vous ſouvient-il de cet autre, où, voyant vos larmes impuiſſantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous ſouvient-il, lorſque toutes les reſſources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous prîtes un poignard, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chériſſiez plus que votre époux même. Deux mois ſe paſſerent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous pouſſâtes trop loin vos chaſtes ſcrupules: vous ne vous rendîtes pas même, après avoir été vaincue: vous défendites juſqu'à la derniere extrêmité une virginité mourante: vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée: vous fûtes plus de trois mois que vous n'oſiez me regarder ſans rougir: votre air confus ſembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une poſſeſſion tranquille; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces; & j'étois enivré des plus grandes faveurs, ſans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été ſi troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue; elles ſe préſentent devant les hommes à viſage découvert, comme ſi elles vouloient demander leur défaite; elles les cherchent

chent de leurs regards; elles les voient dans les moſquées, les promenades, chez elles-mêmes; l'uſage de ſe faire ſervir par des eunuques leur eſt inconnu. Au lieu de cette noble ſimplicité, & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il eſt impoſſible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, ſi vous étiez ici vous vous ſentiriez outragée dans l'affreuſe ignominie où votre ſexe eſt deſcendu; vous fuiriez ces abominables, & vous ſoupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes ſûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, ou enfin vous pouvez m'aimer, ſans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous vous parfumez tout le corps des eſſences les plus précieuſes; quand vous vous parez de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous diſtinguer de vos compagnes par les graces de la danſe, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieuſement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire; &, quand je vous vois rougir modeſtement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous inſinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuſes, je ne ſçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penſer des femmes d'Europe? L'art de compoſer leur teint, les ornemens dont

dont elles ſe parent, les ſoins qu'elles prennent de leur perſonne, le deſir continuel de plaire qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer abſolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées, pour aller juſques-là: elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui y eſt gravé, que la naiſſance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais, quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature ſe révolte. Auſſi, quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves, que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin, ce n'eſt pas que nous craignions la derniere infidélité; mais c'eſt que nous ſçavons, que la pureté ne ſçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chaſteté, ſi long-tems éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les deſirs que votre ſeule vertu ſçait ſoumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Regeb 1712.

LET-

LETTRE XXVII.

USBEK *à* NESSIR.

A Iſpahan.

NOUS ſommes à préſent à Paris, cette ſuperbe rivale de la ville du ſoleil (*).

Lorſque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelques préſens pour toi : tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou ſix cent lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des ſiennes, auſſi facilement que s'il étoit à Iſpahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marſeillie, d'où il part continuellement des vaiſſeaux pour Smirne : delà, il envoie celles qui ſont pour la Perſe, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Iſpahan.

Rica jouit d'une ſanté parfaite : le force de ſa conſtitution, ſa jeuneſſe & ſa gaieté naturelle, le mettent au-deſſus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien ; mon corps & mon eſprit ſont abbattus : je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus triſtes : ma ſanté, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Neſſir, je te conjure, fais en ſorte que mes femmes ignorent l'état où je ſuis. Si

elles

(*) Iſpahan.

elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes; &, ſi elle n'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardieſſe.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient eſpérer l'impunité d'une lâche complaiſance, ils ceſſeroient bientôt d'être ſourds à la voix flatteuſe de ce ſexe, qui ſe fait entendre aux rochers, & remue les choſes inanimées.

Adieu, Neſſir. J'ai du plaiſir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA *à* ***.

Je vis hier une choſe aſſez ſinguliere, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'après-dînée, & va jouer une eſpece de ſcene, que j'ai entendu appeller comédie. Le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le théâtre. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent enſemble des ſcenes muettes, à peu près comme celles qui ſont en uſage en notre Perſe.

Ici, c'eſt une amante affligée, qui exprime ſa langueur; une autre, plus animée, dévore des yeux ſon amant, qui la regarde de même: toutes les paſſions ſont peintes ſur les viſages, &

ex-

exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en eſt que plus vive. Là, les actrices ne paroiſſent qu'à demi corps; & ont ordinairement un manchon, par modeſtie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui ſe moquent de ceux qui ſont en haut ſur le théâtre; & ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui ſont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, ſont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour ſoutenir la fatigue. Ils ſont obligés d'être par-tout; ils paſſent par des endroits qu'eux ſeuls connoiſſent, montent avec une adreſſe ſurprenante d'étage en d'étage; ils ſont en haut, en bas, dans toutes les loges, ils plongent, pour ainſi dire; on les perd, ils reparoiſſent; ſouvent ils quittent le lieu de la ſcène, & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit oſé eſpérer de leurs béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on ſe rend à des ſalles où l'on joue une comédie particuliere: on commence par des révérences, on continue par des embraſſades: on dit que la connoiſſance la plus légere met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il ſemble que le lieu inſpire de la tendreſſe. En effet, on dit que les princeſſes, qui y regnent, ne ſont point cruelles; &, ſi on excepte deux ou trois heures du jour, où elles ſont aſſez ſauvages, on peut dire que, le reſte du tems, elles ſont traitables, & que c'eſt une ivreſſe qui les quitte aiſément.

Tout ce que je te dis ici ſe paſſe à peu près

de

de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra : toute la différence eſt qu'on parle à l'un & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où ſe déshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes ſi bien connoiſſance, que, le lendemain, je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

Je ſuis la plus malheureuſe fille du monde; j'ai toujours été la plus vertueuſe actrice de l'opéra. Il y a ſept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en prêtreſſe de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver; &, ſans reſpect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le ſacrifice que je lui ai fait, il ſe met à rire, & me ſoutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je ſuis ſi groſſe, que je n'oſe plus me préſenter ſur le théâtre : car je ſuis, ſur le chapitre de l'honneur d'une délicateſſe inconcevable; & je ſoutiens toujours, qu'à une fille bien née, il eſt plus facile de faire perdre la vertu que la modeſtie. Avec cette délicateſſe, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût jamais réuſſi, s'il ne m'avoit promis de ſe marier avec moi : un motif ſi légitime me fit paſſer ſur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais, puiſque ſon infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guere de quoi vivre : car, à préſent que j'avance en âge, & que

je

je perds du côté des charmes, ma penſion, qui eſt toujours la même, ſemble diminuer tous les jours. J'ai appris, par un homme de votre ſuite, que l'on faiſoit un cas infini, dans votre pays, d'une bonne danſeuſe; & que, ſi j'étois à Iſpahan, ma fortune ſeroit auſſi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui, par ſa vertu & ſa conduite, ne ſe rendroit pas indigne de vos bontés. Je ſuis.....

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXIX.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

LE pape eſt le chef des Chrétiens. C'eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes même; car il les dépoſoit auſſi facilement que nos magnifiques ſultans dépoſent les rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il ſe dit ſucceſſeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle ſaint Pierre: & c'eſt certainement une riche ſucceſſion; car il a des tréſors immenſes, & un grand pays ſous ſa domination.

Les évêques ſont des gens de loi qui lui ſont ſubordonnés, & ont, ſous ſon autorité, deux fonctions bien différentes. Quand ils ſont aſſemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils ſont en particulier, ils n'ont guerre d'autre

tre fonction, que de diſpenſer d'accomplir la loi. Car tu ſçauras que la religion chrétienne eſt chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles: &, comme on a jugé qu'il eſt moins aiſé de remplir ſes devoirs, que d'avoir des évêques qui en diſpenſent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: de ſorte que, ſi on ne veut pas faire le rahmazan, ſi on ne veut pas s'aſſujettir aux formalités des mariages, ſi on veut rompre ſes vœux, ſi on veut ſe marier contre les défenſes de la loi, quelquefois même ſi on veut revenir contre ſon ſerment, on va à l'évêque, ou au pape, qui donne auſſi-tôt la diſpenſe.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui ſoulevent entr'eux mille queſtions nouvelle ſur la religion; on les laiſſe diſputer long tems, & la guerre dure juſqu'à ce qu'une déciſion vienne la terminer.

Auſſi puis-je t'aſſurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Chriſt.

Ceux qui mettent au jour quelque propoſition nouvelle ſont d'abord appellés hérétiques. Chaque héréſie a ſon nom, qui eſt, pour ceux qui y ſont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'eſt hérétique qui ne veut: il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une diſtinction à ceux qui accuſent d'héréſie; &, quelle que ſoit la diſtinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut ſe faire appeller orthodoxe.

Ce

Ce que je te dis eſt bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai ouï dire qu'en Eſpagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté ſur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice ! Sans cela, un pauvre diable eſt bien embarraſſé. Quand il jureroit, comme un païen, qu'il eſt orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner ſa diſtincton, point de diſtinction ; il ſeroit en cendres, avant que l'on eût ſeulement penſé à l'écouter.

Les autres juges préſument qu'un accuſé eſt innocent ; ceux-ci le préſument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour regle, de ſe déterminer du côté de la rigueur ; apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais, d'une autre côté, ils en ont ſi bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaiſe vie, de ceux qui exercent une profeſſion infame. Ils font, dans leur ſentence, un petit compliment à ceux qui ſont révêtus d'une chemiſe de ſoufre, & leur diſent qu'ils ſont bien fâchés de les voir ſi mal habillés, qu'ils ſont doux, qu'ils abhorrent le ſang, & ſont au déſeſpoir de les avoir condamnés :

nés: mais, pour ſe conſoler, ils confiſquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuſe la terre qui eſt habitée par les enfans des prophetes! Ces triſtes ſpectacles y ſont inconnus (*). La ſainte religion que les anges y ont apportée ſe défend par ſa vérité même; elle n'a point beſoin de ces moyens violens pour ſe maintenir.

De Paris, le 4 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXX.

RICA *au même.*

A Smirne.

LES habitans de Paris ſont d'une curioſité qui va juſqu'à l'extravagance. Lorſque j'arrivai, je fus regardé comme ſi j'avois été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je ſortois, tout le monde ſe mettoit aux fenêtres; ſi j'étois aux thuilleries, je voyois auſſi-tôt un cercle ſe former autour de moi; les femmes même faiſoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit: ſi j'étois aux ſpectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dreſſées contre ma figure: enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je ſouriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient preſque jamais ſortis de leur chambre, qui diſoient en-

(*) Les Perſans ſont les plus tolérans de tous les mahometans.

entr'eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien Perſan. Choſe admirable! je trouvois de mes portraits partout; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, ſur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas aſſez vu.

Tant d'honneurs ne laiſſent pas d'être à charge: je ne me croyois pas un homme ſi curieux & ſi rare; &, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me ſerois jamais imaginé que je duſſe troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit réſoudre à quitter l'habit perſan, & à en endoſſer un à l'européenne, pour voir s'il reſteroit encore, dans ma phyſionomie, quelque choſe d'admirable. Cet eſſai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juſte. J'eus ſujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un inſtant, l'attention & l'eſtime publique; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, ſans qu'on m'eût regardé & qu'on m'eût mis en occaſion d'ouvrir la bouche; mais, ſi quelqu'un, par haſard, apprenoit à la compagnie que j'étois Perſan, j'entendois auſſi-tôt autour de moi un bourdonnement: Ah! ah! monſieur eſt Perſan? C'eſt une choſe bien extraordinaire! Comment peut-on être Perſan?

De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1712.

LET-

LETTRE XXXI.

RHEDI *à* USBEK.

A Paris.

JE ſuis à préſent à Veniſe, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être ſurpris en arrivant à Veniſe: on ſera toujours étonné de voir une ville, des tours & des moſquées ſortir de deſſous l'eau, & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poiſſons.

Mais cette ville profane manque du tréſor le plus précieux qui ſoit au monde, c'eſt-à-dire, d'eau vive; il eſt impoſſible d'y accomplir une ſeule ablution légale. Elle eſt en abomination à notre ſaint prophete; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je ſerois charmé de vivre dans une ville où mon eſprit ſe forme tous les jours. Je m'inſtruis des ſecrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les ſuperſtitions européennes; je m'applique à la médecine, à la phyſique, à l'aſtronomie; j'étudie les arts; enfin je ſors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naiſſance.

De Veniſe, le 16 de la lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXII.

RICA à ***.

J'ALLAI, l'autre jour, voir une maiſon où l'on entretient environ trois cent perſonnes aſſez pauvrement. J'eus bientôt fait; car l'égliſe & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui ſont dans cette maiſon étoient aſſez gais; pluſieurs d'entr'eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je ſortois, un de ces hommes ſortoit auſſi; &, m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui eſt le quartier le plus éloigné de Paris, j'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; ſuivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me ſauva adroitement des carroſſes & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curioſité me prit: mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point ſçavoir qui vous êtes? Je ſuis aveugle, monſieur, me répondit-il. Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priiez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire? Il eſt aveugle auſſi, me répondit-il: il y a quatre cens ans que nous ſommes trois cens aveugles dans cette maiſon où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte: voilà la rue que vous demandiez: je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette égliſe, où, je vous jure, j'embarraſſerai plus les gens qu'ils ne m'embarraſſeront.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval 1712.

LET-

LETTRE XXXIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

Le vin eſt ſi cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il ſemble qu'on ait entrepris d'y fait exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le préſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes: la loi interdit à nos princes l'uſage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même; cet uſage, au contraire, eſt permis aux princes chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même. Dans une débauche licentieuſe, on ſe révolte avec fureur contre les préceptes; & la loi, faite pour nous rendre plus juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je déſapprouve l'uſage de cette liqueur, qui fait perdre la raiſon, je ne condamne pas de même ces boiſſons qui l'égaient. C'eſt la ſageſſe des Orientaux, de chercher des remedes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que

contre les maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un philoſophe, qu'on appelle Séneque: mais les Aſiatiques, plus ſenſés qu'eux, & meilleurs phyſiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du deſtin, de l'ordre de la providence, & du malheur de la condition humaine. C'eſt ſe moquer, de vouloir adoucir un mal, par la conſidération que l'on eſt né miſérable: il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au-lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame, unie avec le corps, en eſt ſans ceſſe tyranniſée. Si le mouvement du ſang eſt trop lent, ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurés, s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablément & dans la triſteſſe: mais, ſi nous prenons des breuvages qui puiſſent changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impreſſions qui l'égaient, & elle ſent un plaiſir ſecret de voir ſa machine reprendre, pour ainſi dire, ſon mouvement & ſa vie.

De Paris, le 25 de la lune de Zilcadé 1713.

LET-

LETTRE XXXIV.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LES femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France; mais celles de France ſont plus jolies. Il eſt difficile de ne point aimer les premieres, & de ne ſe point plaire avec les ſecondes: les unes ſont plus tendres & plus modeſtes, les autres ſont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie réglée que les femmes y menent; elles ne jouent, ni ne veillent: elles ne boivent point de vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que le ſerrail eſt plutôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs: c'eſt une vie unie, qui ne pique point; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir; les plaiſirs même y ſont graves, & les joies ſéveres; & on ne les goûte preſque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perſe la gaieté qu'ont les François: on ne leur voit point cette liberté d'eſprit, & cet air content que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'eſt bien pis en Turquie; où l'on pourroit trouver des familles où, de pere en fils, perſonne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Aſiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux: ils ne ſe voient que

lorſqu'ils y ſont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur eſt preſque inconnue: ils ſe retirent dans leurs maiſons, où ils trouvent toujours une campagnie qui les attend; de maniere que chaque famille eſt, pour ainſi dire, iſolée.

Un jour que je m'entretenois là deſſus avec un homme de ce pays-ci, il me dit: ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'eſt que vous êtes obligés de vivre avec des eſclaves, dont le cœur & l'eſprit ſe ſentent toujours de la baſſeſſe de leur condition; ces gens lâches affoibliſſent en vous les ſentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent, depuis l'enfance qu'ils vous obſedent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés: que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miſérable, qui fait conſiſter ſon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui ſoit parmi les humains; qui eſt mépriſable par ſa fidélité même, qui eſt la ſeule de ſes vertus, parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie & par déſeſpoir; qui, brûlant de ſe venger des deux ſexes, dont il eſt le rebut, conſent à être tyranniſé par le plus fort, pourvu qu'il puiſſe déſoler le plus foible; qui, tirant de ſon imperfection, de ſa laideur & de ſa difformité, tout l'éclat de ſa condition, n'eſt eſtimé que parce qu'il eſt indigne de l'être; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie

dans

dans ce poſte indigne, où, chargé de la jalouſie de ſon maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe?

De Paris, le 14 de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK *à* GEMCHID, *ſon couſin, dervis du brillant monaſtere de Tauris.*

QUE penſes-tu des chrétiens, ſublime dervis? Crois-tu qu'au jour du jugement ils ſeront, comme les infideles turcs, qui ſerviront d'ânes aux juifs, & les méneront au grand trot en enfer? Je ſçais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des prophetes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des moſquées dans leur pays, crois-tu qu'ils ſoient condamnés à des châtimens éternels? & que dieu les puniſſe pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire; j'ai ſouvent examiné ces chétiens; je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes: j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne reſſemblent point à ces infideles que nos ſaints prophetes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du ciel: ils ſont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténebres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vînt éclairer le viſage de notre grand prophete.

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une ſemence de nos dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par-là à la converſion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la polygamie triomphante*, dans lequel il eſt prouvé que la polygamie eſt ordonnée aux chrétiens. Leur baptême eſt l'image de nos ablutions légales; & les chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croient devoir ſuffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient, comme nous, ſept fois le jour. Ils eſperent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réſurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec leſquelles ils eſperent fléchir la miſéricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges, & ſe méfient des mauvais. Ils ont une ſainte crédulité pour les miracles que dieu opere par le miniſtere de ſes ſerviteurs. Ils reconnoiſſent, comme nous, l'inſuffiſance de leurs mérites, & le beſoin qu'ils ont d'un interceſſeur auprès de dieu. Je vois par-tout le mahométiſme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténebres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra ſur la terre que des vrais croyans. Le tems, qui conſume tout, détruira les erreurs même. Tous les hommes ſeront étonnés de ſe voir ſous le même étendard: tout, juſques à la loi, ſera con-

conſommé; les divins exemplaires ſeront enlevés de la terre, & portés dans les céleſtes archives.

De Paris, le 20 de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

LE caffé eſt très en uſage à Paris: il y a un grand nombre de maiſons publiques où on le diſtribue. Dans quelques-unes de ces maiſons, on dit des nouvelles; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le caffé de telle maniere, qu'il donne de l'eſprit à ceux qui en prennent: au moins, de tous ceux qui en ſortent, il n'y a perſonne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorſqu'il y eſt entré.

Mais, ce qui me choque de ces beaux eſprits, c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amuſent leurs talens à des choſes puériles. Par exemple: lorſque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés ſur une diſpute la plus mince qu'il ſe puiſſe imaginer; il s'agiſſoit de la réputation d'un vieux poëte grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, auſſi bien que le tems de ſa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent: il n'étoit queſtion que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux; mais parmi ces diſtributeurs de réputation,

les uns faiſoient meilleur poids que les autres: voilà la querelle. Elle étoit bien vive; car on ſe diſoit cordialement, de part & d'autre, des injures ſi groſſieres, on faiſoit des plaiſanteries ſi ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de diſputer, que le ſujet de la diſpute. Si quelqu'un, diſois-je en moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller, devant un de ces défenſeurs du poëte grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne ſeroit pas mal relevé! & je crois que ce zele, ſi délicat ſur la réputation des morts, s'embraſeroit bien pour défendre celle des vivans! Mais, quoi qu'il en ſoit, ajoutois-je, dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des cenſeurs de ce poëte, que le ſéjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine ſi implacable! Ils frappent à préſent des coups en l'air; mais que ſeroit-ce, ſi leur fureur étoit animée par la préſence d'un ennemi?

Ceux dont je viens de te parler, diſputent en langue vulgaire; & il faut les diſtinguer d'une autre ſorte de diſputeurs, qui ſe ſervent d'une langue barbare, qui ſemble ajouter quelque choſe à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaiſſe de ces ſortes de gens; ils ſe nourriſſent de diſtinctions; ils vivent de raiſonnemens obſcurs & de fauſſes conſéquences. Ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laiſſe pas de rendre. On a vu une nation entiere, chaſſée de ſon pays, traverſer les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle pour parer

rer aux néceſſités de la vie, qu'un redoutable talent pour la diſpute. Adieu.

De Paris, le dernier de la lune de Zilhagé 1713.

LETTRE XXXVII.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LE roi de France eſt vieux. Nous n'avons point d'exemple, dans nos hiſtoires, d'un monarque qui ait ſi longtems regné. On dit qu'il poſſede à un très-haut degré le talent de ſe faire obéir: il gouverne avec le même génie ſa famille, ſa cour, ſon état: on lui a ſouvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguſte ſultan, lui plairoit le mieux; tant il fait cas de la politique orientale!

J'ai étudié ſon caractere, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'eſt impoſſible de réſoudre: par exemple, il a un miniſtre qui n'a que dix huit ans, & une maîtreſſe qui en a quatre-vingt: il aime ſa religion, & il ne peut ſouffrir ceux qui diſent qu'il faut l'obſerver à la rigueur: quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il ſe communique peu, il n'eſt occupé, depuis le matin juſqu'au ſoir, qu'à faire parler de lui: il aime les trophées & les victoires; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ſes troupes, qu'il auroit ſujet de le craindre à la tête d'une armée enne-

mie. Il n'eſt, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être, en même tems, comblé de plus de richeſſes qu'un prince n'en ſauroit eſpérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit ſoutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le ſervent; mais il paie auſſi libéralement les aſſiduités, ou plutôt l'oiſiveté de ſes courtiſans, que les campagnes laborieuſes de ſes capitaines: ſouvent il préfere un homme qui le deshabille, ou qui lui donne la ſerviette lorſqu'il ſe met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles: il ne croit pas que la grandeur ſouveraine doive être gênée dans la diſtribution des graces; &, ſans examiner ſi celui qu'il comble de biens eſt homme de mérite, il croit que ſon choix va le rendre tel: auſſi lui a-t-on vu donner une petite penſion à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il eſt magnifique, ſur-tout dans ſes bâtimens: il y a plus de ſtatues dans les jardins de ſon palais, que de citoyens dans une grande ville. Sa garde eſt auſſi forte que celle du prince devant qui tous les trônes ſe renverſent; ſes armées ſont auſſi nombreuſes, ſes reſſources auſſi grandes, & ſes finances auſſi inépuiſables.

De Paris, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LET-

LETTRE XXXVIII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

C'EST un grande queſtion parmi les hommes, de ſçavoir s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laiſſer. Il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent qu'il n'y a pas de généroſité à rendre malheureuſes les perſonnes que l'on aime, nos Aſiatiques répondent qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées eſt embarraſſant; ils répondent que dix femmes, qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne ſçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidelles; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites; que nos femmes ſont trop à nous; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à déſirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme, plus ſage que moi, ſeroit embarraſſé de décider: car, ſi les Aſiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font bien auſſi de n'en point avoir.

Après

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il foudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de sçavoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant: la nature n'a jamais dicté une telle loi, L'empire, que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, &, par conséquent, plus d'humanité & de raison. Ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel; celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilege? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leus abattre le courage. Les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs: chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophete a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris: leurs maris les doivent honorer; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

HAGI (*) IBBI *au juif* BEN JOSUE', *proselyte mahométan.*

A Smirne.

IL me semble, Ben josué, qu'il y a tonjours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des

(*) *Hagi* est un homme qui a fait le pélerinage de la Mecque.

des hommes extraordinaires; comme ſi la nature ſouffroit une eſpece de criſe, & que la puiſſance céleſte ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de ſi merveilleux que la naiſſance de Mahomet. Dieu, qui, par les décrets de ſa providence, avoit réſolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophete, pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui, paſſant, d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin juſques à lui, comme un témoignage autentique qu'il étoit deſcendu des patriarches.

Ce fut auſſi à cauſe de ce même prophete, que dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne ceſſa d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circonciſion.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut ſur ſon viſage dès ſa naiſſance: la terre trembla trois fois, comme ſi elle eût enfanté elle-même; toutes les idoles ſe proſternerent; les trônes des rois furent renverſés; Lucifer fut jetté au fond de la mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il ſortit de l'abyme, & s'enfuit ſur le mont Cabès, d'où, avec une voix terrible, il appella les anges.

Cette nuit, dieu poſa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put paſſer. L'art des magiciens & nécromans ſe trouva ſans vertu. On entendit une voix du ciel qui diſoit ces paroles. J'ai envoyé au monde mon ami fidele.

Selon le témoignage d'Isbon Aben, hiſtorien arabe, les générations des oiſeaux, des nuées,

des

des vents, & tous les eſcadrons des anges, ſe réunirent pour élever cet enfant, & ſe diſputerent cet avantage. Les oiſeaux diſoient, dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevaſſent, parce qu'ils pouvoient plus facilement raſſembler pluſieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & diſoient: c'eſt plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter, de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, diſoient les nuées, non, c'eſt à nos ſoins qu'il ſera confié, parce que nous lui ferons part, à tous les inſtans, de la fraîcheur des eaux. Là deſſus, les anges indignés s'écrioient, que nous reſtera-t-il donc à faire? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina tous les diſputes. Il ne ſera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuſes les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maiſon qu'il habitera, & le lit où il repoſera.

Après tant de témoignages ſi éclatans, mon cher Joſué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire ſa ſainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriſer ſa miſſion divine, à moins de renverſer la nature, & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre?

De Paris, le 20 de la lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XL.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

DE's qu'un grand eſt mort, on s'aſſemble dans une moſquée, & l'on fait ſon oraiſon funebre, qui eſt un diſcours à ſa louange, avec lequel on ſeroit bien embarraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres. Il faut pleurer les hommes à leur naiſſance, & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes dernieres momens, les larmes même de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devons nous affliger, ou nous réjouir: nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joies.

Quand je vois le Mogol, qui, toutes les années, va ſottement ſe mettre dans une balance, & ſe faire peſer comme un bœuf; quand je vois les peuples ſe rejouir de ce que ce prince eſt devenu plus matériel, c'eſt-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris 20 de la lune de Rhigeb 1713.

LET-

LETTRE XLI.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR *à* USBEK.

ISMAEL, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique ſeigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les eunuques ſont extrêmement rares à préſent, j'avois penſé de me ſervir d'un eſclave noir, que tu as à la campagne: mais je n'ai pu juſqu'ici le porter à ſouffrir qu'on le conſacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'eſt ſon avantage, je voulus l'autre jour uſer, à ſon égard, d'un peu de rigueur; &, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les ſervices qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux; qu'il n'oſe pas même regarder: mais il ſe mit à hurler, comme ſi on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, ſoutenant que je n'ai conçu ce deſſein que par un deſir inſatiable de vengeance ſur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure, par les cent mille prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton ſervice, la ſeule choſe qui me ſoit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me proſterne à tes pieds.

Du ſerrail de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LET-

LETTRE XLII.

PHARAN *à* USBEK, *son souverain seigneur.*

SI tu étois ici, magnifique seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même: j'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre!

Je te l'avoue, magnifique seigneur: je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres: mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire, à une exécution, qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naissant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que leur: mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on m'en

m'en prive, je mourrois de douleur, ſi je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embraſſe tes pieds, ſublime ſeigneur, dans une humilité profonde. Fais en ſorte que je ſente les effets de cette vertu ſi reſpectée, & qu'il ne ſoit pas dit que, par ton ordre, il y ait ſur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram 1713.

LETTRE XLIII.

USBEK *à* PHARAN.

Aux jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoiſſez ces ſacrés caracteres; faites-les baiſer au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous: dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme ſi vous m'aviez toujours devant les yeux; car ſçachez que plus mes bontés ſont grandes, plus vous ſerez puni, ſi vous en abuſez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhégib 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

IL y a, en France, trois ſortes d'états; l'égliſe, l'épée, & la robe. Chacun a un mépris ſou-

ſouverain pour les deux autres: tel par exemple, que l'on devroit mépriſer parce qu'il eſt un ſot, ne l'eſt ſouvent que parce qu'il eſt homme de robe.

Il n'y a pas juſqu'aux plus vils artiſans qui ne diſputent ſur l'excellence de l'art qu'ils ont choiſi; chacun s'éleve au-deſſus de celui qui eſt d'une profeſſion différente, à proportion de l'idée qu'il s'eſt faite de la ſupériorité de la ſienne.

Les hommes reſſemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui ſouhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît gouverneur d'Erivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaiſſeau françois ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la juſtice à ſes ſujets ſous un arbre. Il étoit ſur ſon trône, c'eſt-à-dire, ſur un morceau de bois, auſſi fier que s'il eût été aſſis ſur celui du grand Mogol: il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un paraſol, en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du ſoleil; tous ſes ornemens & ceux de la reine, ſa femme, conſiſtoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que miſérable, demanda à ces étrangers ſi on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que ſon nom devoit être porté d'un pôle à l'autre: &, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand

Quand le kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, ſi bon leur ſemble : & ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maiſon, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ſes eſclaves, & les inſulte réguliérement deux fois par jour.

De Paris, 28 de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLV.

RICA *à* USBEK.

A * * *.

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut ſoudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque ſociété, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeſte ; ſa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre ſon pourpoint noir ; & il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux ſages précautions avec leſquelles il avoit coutume de déguiſer le délabrement de ſon équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai beſoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire, & je ſerai bien aiſe que ce ſoit avec vous : il faut, premiérement, que nous allions, rue ſaint Honoré, parler à un notaire, qui eſt chargé de vendre

une terre de cinq cent mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me ſuis arrêté un moment au fauxbourg ſaint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus; & j'eſpere paſſer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment deſcendre. Commençons, dit-il, par acheter un carroſſe, & établiſſons l'équipage. En effet, nous achetâmes, non ſeulement un carroſſe, mais encore pour cent mille francs de marchandiſes, en moins d'une heure: tout cela ſe fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais; auſſi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois ſur tout ceci: &, quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication ſinguliere de richeſſes & de pauvreté; de maniere que je ne ſçavois que croire. Mais enfin, je rompis le ſilence; & le tirant à part, je lui dis, Monſieur, qui eſt-ce qui paiera tout cela? Moi, dit-il: venez dans ma chambre; je vous montrerai des tréſors immenſes, & des richeſſes enviées des plus grands monarques: mais elles ne le ſeront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le ſuis. Nous grimpons à ſon cinquieme étage; & par une échelle, nous nous guindons à un ſixieme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs. Je me ſuis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui eſt d'aller viſi-

viſiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à préſent toutes les qualités que les philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur peſanteur. Ce ſecret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle & un million d'autres chercherent toujours, eſt venu juſques à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Faſſe le ciel que je ne me ſerve de tant de tréſors qu'il m'a communiqués que pour ſa gloire.

Je ſortis, & je deſcendis, ou plutôt je me précipitai par cet eſcalier, tranſporté de colere, & laiſſai cet homme ſi riche dans ſon hôpital. Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain; &, ſi tu veux, nous reviendrons enſemble à Paris.

De Paris, la dernier de la lune de Rhégeb 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

JE vois ici des gens qui diſputent, ſans fin, ſur la religion: mais il ſemble qu'ils combattent en même tems à qui l'obſervera le moins.

Non ſeulement ils ne ſont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens; & c'eſt ce

qui me touche; car, dans quelque religion qu'on vive, l'obſervation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, ſont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il profeſſe? Mais le moyen le plus ſûr, pour y parvenir, eſt ſans doute d'obſerver les regles de la ſociété, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en ſuppoſe une, il faut bien que l'on ſuppoſe auſſi que dieu aime les hommes, puiſqu'il établit une religion pour les rendre heureux: que s'il aime les hommes, on eſt aſſuré de lui plaire en les aimant auſſi; c'eſt-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité; & en ne violant point les loix ſous leſquelles ils vivent.

Par là, on eſt bien plus ſûr de plaire à dieu, qu'en obſervant telle ou telle cérémonie: car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes; elles ne ſont bonnes qu'avec égard, & dans la ſuppoſition que dieu les a commandées. Mais c'eſt la matiere d'une grande diſcuſſion: on peut facilement s'y tromper; car il faut choiſir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à dieu cette priere: Seigneur, je n'entends rien dans les diſputes que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet: je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté, mais chaque homme que je conſulte veut que je vous ſer-

ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priere, je ne ſçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne ſçais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout; l'autre veut que je ſois aſſis; l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres ſoutiennent que vous me regarderez avec horreur, ſi je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva, l'autre jour, de manger un lapin dans un caravanſera : trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler : ils me ſoutinrent tous trois que je vous avois griévement offenſé ; l'un (*) parce que cet animal étoit immonde ; l'autre (†), parce qu'il étoit étouffé; l'autre enfin (§), parce qu'il n'étoit pas poiſſon. Une brachmane, qui paſſoit par-là, & que je pris pour juge, me dit : ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah! vous avez commis une action abominable & que dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix ſévere : que ſçavez-vous ſi l'ame de votre pere n'étoit pas paſſée dans cette bête ? Toutes ces choſes, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne ſois menacé de vous offenſer; cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que

(*) Un Juif. (†) Un Turc.
(§) Un Arménien.

que je tiens de vous. Je ne ſçais ſi je me trompe; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, eſt de vivre en bon citoyen dans la ſociété où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban 1713.

LETTRE XLVII.

ZACHI *à* USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me ſuis réconciliée avec Zéphis ; le ſerrail, partagé entre nous, s'eſt réuni Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regne : viens, mon cher Usbek, viens y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand feſtin, où ta mere, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & pluſieurs de tes couſines s'y trouverent auſſi : elles étoient venues à cheval, couvertes du ſombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain, nous partîmes pour la campagne, où nous eſpérions être plus libres : nous montâmes ſur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite bruſquement, nous n'eûmes par le tems d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque, toujours induſtrieux, prit une autre précaution; car il joignit, à la toile qui

qui nous empêchoit d'être vues, un rideau si épais, que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume, dans une boëte & se fit porter dans le bateau: car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour; un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort: & tes fideles eunuques sacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix & la dispute de nos eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril & nous tirer de notre prison: mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi deshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, deshabillée, pour me secourir; mais un eunuque noir la prit brutalement & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'é-

vanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie; & nous sommes, à tous les instans, dans la crainte de perdre notre vie ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

Du serrail de Fatmé, le 2 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE XLVIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

CEUX qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner: j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'intéresse, tout m'étonne: je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être: nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde & qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne; nous jouissons même de

de la ſurpriſe où l'on eſt de nous trouver quelque politeſſe; car les François n'imaginent pas que notre climat produiſe des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprés de Paris, chez un homme de conſidération, qui eſt ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient ſans ceſſe, & qui me préſentoient toujours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la ſimplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi; de ſorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations générales à elles-mêmes: Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curioſité que de politeſſe: mais je vous ſupplie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne ſçaurois démêler. Mon eſprit travaille depuis deux jours: il n'y a pas un ſeul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cent fois la torture, & je ne les devinerois de mille ans; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-

il, & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme diſcret & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui eſt ſi familier avec vos ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile ? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité : mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait guere honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger ; mais il me ſemble qu'il y a, en général, une certaine politeſſe commune à toutes les nations, je ne lui trouve point de celle là : eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, eſt un fermier : il eſt autant au-deſſus des autres par ſes richeſſes, qu'il eſt au-deſſous de tout le monde par la naiſſance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui. Il eſt bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par ſon cuiſinier : auſſi n'en eſt-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit ſi lugubre, avec un air ſi gai & un teint ſi fleuri ? Il ſourit gracieuſement dès qu'on lui parle ; ſa parure eſt plus modeſte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eſt, me répondit-il, un prédicateur, &, qui pis eſt,

un

un directeur. Tel que vous le voyez, il en fait plus que les maris; il connoît le foible des femmes: elles ſavent auſſi qu'il a le ſien. Comment, dis-je! il parle toujours, me répondit-il, à l'oreille d'une jolie femme; il parle encore plus volontiers de ſa chûte: il foudroie en public, mais il eſt doux comme un agneau en particulier. Il me ſemble, dis-je, qu'on le diſtingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment! ſi on le diſtingue? C'eſt un homme néceſſaire: il fait la douceur de la vie retirée; petits conſeils, ſoins officieux, viſites marquées; il diſſipe un mal de tête mieux qu'homme du monde; il eſt excellent.

Mais, ſi je ne vous importune pas, dites-moi qui eſt celui qui eſt vis-à-vis de nous, qui eſt ſi mal habillé; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres; qui n'a pas d'eſprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'eſprit? C'eſt, me répondit-il, un poëte, & le groteſque du genre humain. Ces gens-là diſent qu'ils ſont nés ce qu'ils ſont; cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur vie, c'eſt-à-dire, preſque toujours les plus ridicules de tous les hommes: auſſi ne les épargne-t-on point: on verſe ſur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon; & il y eſt bien reçu du maître & de la maîtreſſe, dont la bonté & la politeſſe ne ſe démentent à l'égard de perſonne: il fit leur épithalame lorſqu'ils ſe marierent: c'eſt ce qu'il a fait de mieux

en ſa vie; car il s'eſt trouvé que le mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjuges de l'orient: il y a, parmi nous, des mariages heureux, & des femmes dont la vertu eſt un gardien ſevere. Les gens, dont nous parlons, goûtent entr'eux une paix qui ne peut être troublée; ils ſont aimés & eſtimés de tout le monde: il n'y a qu'une choſe, c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaiſe compagnie. Ce n'eſt pas que je les déſapprouve; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils ſont: les gens qu'on dit être de ſi bonne compagnie ne ſont ſouvent que ceux dont les vices ſont plus rafinés: & peut être en eſt il comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin? Je l'ai pris d'abord pour un étranger: car, outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'eſt un vieux guerrier, me dit-il, qui ſe rend mémorable à tous ſes auditeurs par la longueur de ſes exploits. Il ne peut ſouffrir que la France ait gagné des batailles où il ne ſe ſoit pas trouvé, ou qu'on vante un ſiege où il n'ait pas monté à la tranchée: il ſe croit ſi néceſſaire à notre hiſtoire qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques bleſſures qu'il a reçues, comme la diſſolution de la monarchie: &, à la différence

ce de ces philoſophes qui diſent qu'on ne jouit que du préſent, & que le paſſé n'eſt rien, il ne jouit, au contraire, que du paſſé, & n'exiſte que dans les campagnes qu'il a faites: il reſpire dans les tems qui ſe ſont écoulés comme les héros doivent vivre dans ceux qui paſſeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le ſervice? Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le ſervice l'a quitté; on l'a employé dans une petite place, où il racontera ſes aventures le reſte de ſes jours: mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui eſt fermé. Et pourquoi, lui dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'eſt de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois ſubalternes: nous les regardons comme des gens dont l'eſprit s'eſt rétréci dans les détails & qui, par l'habitude des petites choſes, ſont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais: que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de pluſieurs lieues dans toutes ſes ſituations différentes, cette préſence d'eſprit qui fait que, dans une victoire, on ſe ſert de tous ſes avantages, & dans un échec de toutes ſes reſſources, n'acquerra jamais ces talens C'eſt pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & ſublimes, que le ciel a partagés non ſeulement d'un cœur, mais auſſi d'un génie héroïque: & des emplois ſubalternes pour ceux dont les talens le ſont auſſi. De ce nombre ſont ces gens qui

ont vieilli dans une guerre obſcure : ils ne réuſſiſſent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoibliſſent.

Un moment après, la curioſité me reprit, & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de queſtions, ſi vous voulez encore ſouffrir celle-ci. Qui eſt ce grand jeune homme qui a des chevaux, peu d'eſprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & ſe ſçait ſi bon gré d'être au monde ? C'eſt un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots, des gens entrerent, d'autres ſortirent, on ſe leva, quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, & je reſtai auſſi peu inſtruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne ſçais par quel hazard ce jeune homme ſe trouva après de moi &, m'adreſſant le parole : il fait beau, voudriez-vous, monſieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut poſſible, & nous ſortîmes enſemble. Je ſuis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaiſir à la maîtreſſe de la maiſon, avec laquelle je ne ſuis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne ſera pas de bonne humeur ; mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder : car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand choſe. Apparemment, monſieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus aſſidu après d'elles. Non, monſieur : je n'ai d'au-

d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou déſeſpérer un pere; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ſa perte. Nous ſommes quelques jeunes gens qui partageons ainſi tout Paris, & l'intéreſſons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus conſidéré qu'un grave magiſtrat. Si vous étiez en Perſe, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au viſage; & je crois que, pour peu que j'euſſe parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le bruſquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laiſſe vivre un homme qui fait un tel métier? où l'infidélité, la trahiſon, le rapt, la perfidie & l'injuſtice, conduiſent à la conſidération? où l'on eſtime un homme, parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & trouble les ſociétés les plus douces & les plus ſaintes? Heureux les enfans d'Hali qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la ſéduction! La lumiere du jour n'eſt pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes: nos filles ne penſent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend ſemblables aux anges & aux puiſſances incorporelles. Terre natale & chérie, ſur qui le ſoleil jette ſes premiers regards, tu n'es point ſouillée par les crimes horribles qui obligent cet aſtre

aſtre à ſe cacher dès qu'il paroît dans le noir occident.

De Paris, le 4 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE XLIX.

RICA *à* USBEK.

*A***.*

ETANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe deſcendoit juſqu'à ſa ceinture de corde: il avoit les pieds nuds: ſon habit étoit gris, groſſier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut ſi biſarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaiſie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin. On m'a dit, ajouta-t il, monſieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perſe, où vous tenez un rang diſtingué. Je viens vous demander votre protection & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. Mon pere: lui dis-je, vous voulez dont aller en Perſe? Moi, monſieur! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je ſuis ici provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'eſt, me répondit-il, que,

que, ſi nous avions cet hoſpice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoiſſez apparemment, lui dis-je, ces religieux ? Non, monſieur, je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perſe ? C'eſt un beau projet de faire reſpirer l'air de Casbin à deux Capucins ! cela ſera très utile & à l'Europe & à l'Aſie ! il eſt fort néceſſaire d'intéreſſer là-dedans les monarques ! voilà ce qui s'appelle de belles colonies ! Allez ; vous & vos ſemblables n'êtes point faits pour être tranſplantés ; & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

De Paris, le 15 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE L.

USBEK *à* ***.

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir : ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct : bien loin de relever par leurs diſcours leurs rares qualités, il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſqu'à eux. Voilà les gens que j'aime ; non pas ces hommes vertueux qui ſemblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit ſurprendre.

Si la modeſtie eſt une vertu néceſſaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-

ou

on dire de ces insectes qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois, de tous côtés, des gens qui parlent sans cesse d'eux mêmes: leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure: ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux: ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé: ils sont un modele universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla, pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens: mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi toujours des sots, qui se peignent eux-mêmes & qui ramenent tout à eux? Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur. Il n'y a qu'à faire comme moi; je ne me loue jamais, j'ai du bien, de la naissance; je fais de la dépense; mes amis disent que j'ai quelque esprit, mais je ne parle jamais de tout cela; si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent; &, pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas; heureux ce-

celui qui a assez de vanité pour dire jamais de bien de lui; qui craint ceux qui l'écoutent; & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres!

De Paris, la 20 de la lune de Rahmazan 1713.

LETTRE LI.

NARGUM, *envoyé de Perse en Moscovie, à* USBEK. *A Paris.*

ON m'a écrit, d'Ispahan, que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi?

Les ordres du roi des rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le czar est le seul des princes chrétiens dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs, comme nous.

Son empire est plus grand que le nôtre: car on compte mille lieues depuis Moscow jusqu'à la derniere place de ses états du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie & des biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le lieutenant des prophetes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croi-

croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé: cependant, dès qu'un grand eſt diſgracié, on le relegue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophete nous défend de boire du vin, celle du prince le défend aux Moſcovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes, qui n'eſt point du tout perſane. Dès qu'un étranger entre dans une maiſon, le mari lui préſente ſa femme, l'étranger la baiſe; & cela paſſe pour une politeſſe faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs filles, ſtipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas; cependant on ne ſçauroit croire combien les femmes moſcovites (*) aiment à être battues: elles ne peuvent comprendre qu'elles poſſedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite oppoſée, de ſa part, eſt une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit derniérement à ſa mere:

MA CHERE MERE,

Je ſuis la plus malheureuſe femme du monde: il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réuſſir. Hier, j'avois mille affaires dans la maiſon; je ſortis & je demeurai tout le jour dehors: je crus, à mon retour, qu'il me battroit bien fort; mais il ne me dit pas un ſeul mot. Ma ſœur eſt bien autrement traitée;

(*) Ces mœurs ſont changées.

tée: ſon mari la bat tous le jours; elle ne peut pas regarder un homme qu'il ne l'aſſomme ſoudain: ils s'aiment beaucoup auſſi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'eſt ce qui la rend ſi fiere: mais je ne lui donnerai pas long-tems ſujet de me mépriſer. J'ai réſolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce ſoit: je le ferai ſi bien enrager qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne ſera pas dit que je ne ſerai pas battue, & que je vivrai dans la maiſon ſans que l'on penſe à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon; & je crois que, ſi quelque voiſin venoit au ſecours, je l'étranglerois. Je vous ſupplie, ma chere mere, de vouloir bien repréſenter à mon mari qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui eſt un ſi honnête homme, n'agiſſoit pas de même; & il me ſouvient, lorſque j'étois petite fille, qu'il me ſembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embraſſe, ma chere mere.

Les Moſcovites ne peuvent point ſortir de l'empire, fût-ce pour voyager. Ainſi, ſéparés des autres nations par les loix du pays, ils ont conſervé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût poſſible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui regne à préſent a voulu tout changer: il a eu de grands démêlés avec eux au ſujet de leur barbe: le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa nation, oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet, & sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscow, le 2 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LII.

RICA *à* USBEK.

*A***.*

J'ETOIS l'autre jour dans une société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges; une de quatre-vingt ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une niece de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille: que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis-je; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit: que dites-vous de cette femme

me qui a pour le moins ſoixante ans, qui a paſſé aujourd'hui plus d'une heure à ſa toilette? C'eſt du tems perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorſqu'elle me dit à l'oreille; y a-t-il rien de ſi ridicule? voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur de feu: elle veut faire la jeune, & elle y réuſſit; car cela approche de l'enfance. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres? C'eſt peut-être un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis: nous avons aſſez monté; deſcendons à préſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette dame à qui je viens de parler & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux ſœurs; je vous crois, à peu près, de même âge. Vraiment, monſieur, me dit-elle, lorſque l'une mourra, l'autre devra avoir grand peur: je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de ſoixante ans Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait: j'ai gagé que cette dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait ſix mois de différence. Bon, m'y voilà; continuons. Je deſcendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi

la

la grace de me dire ſi c'eſt pour rire que vous appellez cette demoiſelle, qui eſt à l'autre table, votre niece? Vous êtes auſſi jeune qu'elle; elle a même quelque choſe dans le viſage de paſſé, que vous n'avez certainement pas; & ces couleurs vives qui paroiſſent ſur votre teint... Attendez, me dit-elle, je ſuis ſa tante; mais ſa mere avoit, pour le moins, vingt-cinq ans plus que moi; nous n'étions pas de même lit; j'ai oui dire à feue ma ſœur que ſa fille & moi naquîmes la même année. Je le diſois bien, madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui ſe ſentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeuneſſe. Eh! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? elles font tous leurs efforts pour ſe tromper elles-mêmes, & ſe dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LIII.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

JAMAIS paſſion n'a été plus forte & plus vive que celle de Coſrou, eunuque blanc, pour mon eſclave Zélide; il la demande en mariage avec tant de fureur que je ne puis la lui refuſer. Et pourquoi ferois-je de la réſiſtance lorſque ſa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît ſatis-

ſatisfaite de l'idée de ce mariage impoſteur, & de l'ombre vaine qu'on lui préſente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalouſie; qui ne ſortira de ſa froideur que pour entrer dans un déſeſpoir inutile; qui ſe rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire ſouvenir de ce qu'il n'eſt plus; qui, toujours prêt à ſe donner, & ne ſe donnant jamais, ſe trompera, la trompera ſans ceſſe, & lui fera eſſuyer à chaque inſtant tous les malheurs de ſa condition?

Et quoi! être toujours dans les images & dans les phantômes? ne vivre que pour imaginer? ſe trouver toujours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs? languiſſante dans les bras d'un malheureux, au-lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpece, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſéder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préferes mon air libre & ma ſenſibilié pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnue; que la nature ſe dédommage de ſes pertes; qu'elle a des reſſources qui réparent le déſavantage de leur condition; qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible; & que dans cet état, on eſt com-

me dans un troiſieme ſens, où l'on ne fait, pour ainſi dire, que changer de plaiſirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'eſt quelque choſe de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-deſſus, & fais-moi ſçavoir ſi tu veux que le mariage s'accompliſſe dans le ſerrail. Adieu.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 5 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE LIV.

RICA *à* USBEK.

*A***.*

J'ETOIS ce matin dans ma chambre, qui, comme tu ſçais, n'eſt ſéparée des autres que par une cloiſon fort mince, & percée en pluſieurs endroits; de ſorte qu'on entend tout ce qui ſe dit dans la chambre voiſine. Un homme, qui ſe promenoit à grands pas, diſoit à un autre; je ne ſçais ce que c'eſt; mais tout ſe tourne contre moi: il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur; & je me ſuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converſations, ſans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreſſé la parole. J'avois préparé quelques ſaillies pour relever mon diſcours; jamais on n'a voulu ſouffrir que je les fiſſe venir: j'avois un conte fort joli à faire; mais, à meſure que j'ai voulu l'approcher, on l'a eſquivé

vé comme ſi on l'avoit fait exprès: j'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieilliſſent dans ma tête, ſans que j'en aie pu faire le moindre uſage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je ſerai un ſot; il ſemble que ce ſoit mon étoile, & que je ne puiſſe m'en diſpenſer. Hier, j'avois eſpéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en impoſent point, & je devois dire les plus jolies choſes du monde: je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma converſation; mais elles ne tinrent jamais un propos ſuivi, & elles couperent, comme des parques fatales, le fil de tous mes diſcours. Veux-tu que je te diſe? la réputation de bel eſprit coûte bien à ſoutenir. Je ne ſçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une penſée, reprit l'autre: travaillons de concert à nous donner de l'eſprit; aſſocions-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons de quoi nous devons parler: & nous nous ſecourrons ſi bien que, ſi quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes; &, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra ſourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les converſations, & qu'on admirera la vivacité de notre eſprit, & le bonheur de nos réparties. Nous nous protégerons par des ſignes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu ſeras mon ſecond. J'entrerai avec toi

dans une maiſon, & je m'écrierai, en te montrant: il faut que je vous diſe une réponſe bien plaiſante que monſieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi: il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras: j'y étois quand il les fit; c'étoit dans un ſouper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira: voyez comme ils s'attaquent, comme ils ſe défendent; ils ne s'épargnent pas; voyons comment il ſortira de-là; à merveilles; quelle préſence d'eſprit! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions eſcarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui ſont des recueils de bons mots, compoſés à l'uſage de ceux qui n'ont point d'eſprit, & qui en veulent contrefaire; tout dépend d'avoir des modeles. Je veux qu'avant ſix mois nous ſoyons en état de tenir une converſation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention; c'eſt de ſoutenir leur fortune: ce n'eſt pas aſſez de dire un bon mot; il faut le répandre & le ſemer par-tout; ſans cela, autant de perdu; & je t'avoue qu'il n'y a rien de ſi déſolant que de voir une jolie choſe, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un ſot qui l'entend. Il eſt vrai que ſouvent il y a une compenſation, & que nous diſons auſſi bien des ſottiſes qui paſſent *incognito*; & c'eſt la ſeule choſe qui peut nous conſoler dans cette occaſion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce

que

que je te dirai, & je te promets, avant ſix mois, une place à l'académie: c'eſt pour te dire que le travail ne ſera pas long: car pour lors tu pourras renoncer à ton art: tu ſeras homme d'eſprit, malgré que tu en aies. On remarque, en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'eſprit du corps: tu ſeras de même, & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudiſſemens.

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LV.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

CHEZ les peuples d'Europe, le premier quart-d'heure du mariage applanit toutes les difficultés; les dernieres faveurs ſont toujours de même date que la bénédiction nuptiale: les femmes n'y font point comme nos Perſanes, qui diſputent le terrein quelquefois des mois entiers: il n'y a rien de ſi plénier: ſi elles ne perdent rien, c'eſt qu'elles n'ont rien à perdre: mais on ſçait toujours, choſe honteuſe! le moment de leur défaite; &, ſans conſulter les aſtres, on peut prédire au juſte l'heure de la naiſſance de leurs enfans.

Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes: c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-mal-

heureux que perſonne ne conſole, ce ſont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce ſont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes mépriſent, ce ſont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a-t-il point de pays où ils ſoient en ſi petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont. Toutes les ſages précautions des Aſiatiques, les voiles qui les couvrent, les priſons où elles ſont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroiſſent des moyens plus propes à exercer l'induſtrie de ce ſexe, qu'à la laſſer. Ici, les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit ſeul poſſéder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un inſenſé qui voudroit jouir de la lumiere du ſoleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime ſa femme eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe faire aimer d'une autre; qui abuſe de la néceſſité de la loi, pour ſuppléer aux agrémens qui lui manquent; qui ſe ſert de tous ſes avantages, au préjudice d'une ſociété entiere; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement; & qui agit, autant qu'il eſt en lui, pour renverſer une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre ſexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui ſe cache en Aſie avec tant de ſoin, ſe porte ici ſans inquiétude. On ſe ſent en état de

faire

faire diverſion par-tout. Un prince ſe conſole de la perte d'une place, par la priſe d'une autre : dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresſe de Candahar ?

Un homme qui, en général, ſouffre les infidélités de ſa femme ; n'eſt point déſapprouvé ; au contraire, on le loue de ſa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui déshonnorent.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des dames vertueuſes, & on peut dire qu'elles ſont diſtinguées ; mon conducteur me les faiſoit toujours remarquer : mais elles étoient toutes ſi laides qu'il faut être un ſaint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guere de conſtance. Ils croient qu'il eſt auſſi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de ſoutenir qu'on ſe portera toujours bien, ou qu'on ſera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils ſuppoſent qu'elle, de ſon côté, leur promet d'être toujours aimable ; &, ſi elle manque à ſa parole, il ne ſe croient plus engagés à la leur.

A Paris, le 7 de la lune de Zilcadé 1714.

LETTRE LVI.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

Le jeu eſt très en uſage en Europe: c'eſt un état que d'être joueur; ce ſeul titre tient lieu de naiſſance, de bien, de probité: il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, ſans examen; quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne ſçache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très-ſouvent: mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur-tout très-adonnées. Il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent guere dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chere; mais, à meſure qu'elles vieilliſſent, leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir, & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris; &, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe, juſqu'à la vieilleſſe la plus décrépite: les habits & les équipages commencement le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu ſouvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix ſiecles, rangées autour d'une table; je les ai vues dans leurs eſpérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, ſur-tout dans leurs fureurs: tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiſer, & que la vie alloit les quitter avant leur déſeſpoir: tu aurois été en dou-

doute ſi ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il ſemble que notre ſaint prophete ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raiſon: il nous a interdit l'uſage du vin, qui la tient enſevelie; il nous a, par un précepte exprès, defendu les jeux de hazard; &, quand il lui a été impoſſible d'ôter la cauſe des paſſions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble, ni fureur: c'eſt une paſſion languiſſante qui laiſſe notre ame dans le calme: la pluralité des femmes nous ſauve de leur empire; elle tempere la violence de nos deſirs.

De Paris, le 10 de la lune de Zilhagé 1714.

LETTRE LVII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéiſſance, de pauvreté & de chaſteté. On dit que le premier eſt le mieux obſervé de tous; quant au ſecond, je te réponds qu'il ne l'eſt point; je te laiſſe à juger du troiſieme.

Mais, quelque riches que ſoient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres; notre glorieux ſultan renonceroit plutôt à ſes ma-

gnifiques & ſublimes titres : ils ont raiſon ; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins & quelques-uns de ces dervis, qu'on appelle confeſſeurs, ſont toujours ici ou trop eſtimés, ou trop mépriſés, cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confeſſeurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entr'eux, vénérable par ſes cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement : Il me fit voir toute la maiſon. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à diſcourir. Mon pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monſieur, me répondit-il, avec un air très-content de ma queſtion, je ſuis caſuiſte. Caſuiſte ? repris-je. Depuis que je ſuis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Quoi ! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un caſuiſte ? Hé bien, écoutez ; je vais vous en donner une idée, qui ne vous laiſſera rien à deſirer. Il y a deux ſortes de péchés ; de mortels, qui excluent abſolument du paradis ; & de véniels, qui offenſent dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : Or tout notre art conſiſte à bien diſtinguer ces deux ſortes de péchés ; car, à la réſerve de quelques libertins, tous le chrétiens veulent gagner le paradis : mais il n'y a guere perſonne qui ne le veuille gagner au meilleur marché qu'il eſt poſſible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait ſon affaire. Il y a des hommes qui n'aſpirent

pas

pas à une ſi grande perfection; &, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne ſe ſoucient pas des premieres places: auſſi entrent-ils en paradis le plus juſte qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y ſoient, cela leur ſuffit: leur but eſt de n'en faire ni plus ni moins. Ce ſont des gens qui raviſſent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui diſent à dieu: Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur, vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promeſſes: comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous diſpenſe de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous ſommes donc des gens néceſſaires, monſieur. Ce n'eſt pas tout pourtant; vous allez bien voir autre choſe. L'action ne fait pas le crime, c'eſt la connoiſſance de celui qui la commet: celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en eſt pas un, eſt en ſureté de conſcience: &, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un caſuiſte peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes; &, pourvu qu'il puiſſe perſuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le ſecret d'un métier où j'ai vieilli: je vous en fais voir les rafinemens: il y a un tour à donner à tout, même aux choſes qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles. Mon pere, lui dis-je, cela eſt fort bon: mais comment vous accommodez-vous avec le ciel? Si le ſophi avoit à ſa cour un homme qui fît à ſon égard ce que vous faites contre votre dieu, qui mît de la différence entre ſes ordres, & qui apprît à ſes ſujets dans

quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler ſur l'heure. Je ſaluai mon dervis, & le quittai ſans attendre ſa réponſe.

De Paris, le 23 de la lune de Maharram 1714.

LETTRE LVIII.

RICA *à* RHEDI.

A Veniſe.

A PARIS, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le ſecret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les eſprits aëriens, pourvu que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins ſi habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient ſeulement eu un quart-d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & ſe cueille la centieme fois plus douloureuſement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du tems, ſçavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle; & même rappeller une femme du ſommet de la vieilleſſe pour la faire redeſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une ville qui eſt la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point: ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie: chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui pourſuivent le revenu de quelque moſquée, auroit auſſi-tôt compté les ſables de la mer, & les eſclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de ſciences, enſeignent ce qu'ils ne ſçavent pas: & ce talent eſt bien conſidérable; car il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour montrer ce qu'on ſçait, mais il en faut infiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement; la mort ne ſçauroit autrement exercer ſon empire: car il y a, dans tous les coins, des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques ſont tendues de filets inviſibles, où ſe vont prendre tous les acheteurs. L'on en ſort pourtant quelquefois à bon marché: une jeune marchande cajole un homme une heure entiere, pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a perſonne qui ne ſorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y eſt entré: à force de faire part de ſon bien aux autres, on apprend à le conſerver; ſeul avantage des étrangers dans cette ville enchantereſſe.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LIX.

RICA à USBEK.

A * * *.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpece: je trouvai la converſation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir Il faut avouer, diſoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeuneſſe : ils étoient polis, gracieux, complaiſans ; mais, à préſent, je les trouve d'une brutalité inſupportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goutte; le tems n'eſt plus comme il étoit: il y a quarante ans, tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer: à préſent, tout le monde eſt d'une triſteſſe inſupportable. Un moment après, la converſation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux ſeigneur, l'état n'eſt plus gouverné: trouvez-moi à préſent un miniſtre comme monſieur Colbert; je le connoiſſois beaucoup, ce monſieur Colbert; il étoit de mes amis; il me faiſoit toujours payer de mes penſions avant qui que ce fût: le bel ordre qu'il y avoit dans les finances! tout le monde étoit à ſon aiſe; mais, aujourd'hui, je ſuis ruiné. Monſieur, dit pour lors un eccléſiaſtique, vous parlez-là du tems le plus miraculeux de notre invincible monarque: y a-t-il rien

rien de ſi grand que ce qu'il faiſoit alors pour détruire l'héréſie? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme, qui n'avoit point encore parlé? La remarque eſt judicieuſe, me dit quelqu'un à l'oreille: cet homme eſt charmé de l'édit; & il l'obſerve ſi bien, qu'il y a ſix mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me ſemble Usbek, que nous ne jugeons jamais des choſes que par un retour ſecret que nous faiſons ſur nous-mêmes. Je ne ſuis pas ſurpris que les negres peignent le diable d'une blancheur éblouiſſante, & leur dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent juſques aux cuiſſes; & qu'enfin tous les idolâtres aient repréſenté leurs dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, ſi les triangles faiſoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent ſur un atôme, c'eſt-à dire, la terre, qui n'eſt qu'un point de l'univers, ſe propoſer directement pour modeles de la providence, je ne ſçais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petiteſſe.

De Paris, le 14 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LX.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

Tu me demandes s'il y a des juifs en France ? Sçaches que par-tout où il y a de l'argent, il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font ? Préciſément ce qu'ils font en Perſe : rien ne reſſemble plus à un juif d'Aſie qu'un juif européen.

Il font paroître, chez les chrétiens, comme parmi nous, une obſtination invincible pour leur religion, qui va juſqu'à la folie.

La religion juive eſt un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre, je veux dire le mahométiſme, & le chriſtianiſme : ou plutôt, c'eſt une mere qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car, en fait de religion, les plus proches ſont les plus grandes ennemies. Mais, quelque mauvais traitement qu'elle en ait reçu, elle ne laiſſe pas de ſe glorifier de les avoir miſes au monde : elle ſe ſert de l'une & de l'autre, pour embraſſer le monde entier, tandis que, d'un autre côté, ſa vieilleſſe vénérable embraſſe tous les tems.

Les juifs ſe regardent donc comme la ſource de toute ſainteté, & l'origine de toute religion : ils nous regardent, au contraire, comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait inſenſiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement ſéduits : mais,

mais, comme il s'eſt fait tout-à coup & d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naiſſance, ils ſe ſcandaliſent de trouver en nous des âges, & ſe tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouiſſent. On commence à ſe défaire, parmi les chrétiens, de cet eſprit d'intolérance qui les animoit : on s'eſt mal trouvé en Eſpagne de les avoir chaſſés, & en France d'avoir fatigué des chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du prince. On s'eſt apperçu que le zele pour les progrès de la religion eſt différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle; & que, pour l'aimer & l'obſerver, il n'eſt pas néceſſaire de haïr & de perſécuter ceux qui ne l'obſervent pas.

Il ſeroit à ſouhaiter que nos muſulmans penſaſſent auſſi ſenſément, ſur cet article, que les chrétiens; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laiſſer à dieu le ſoin de décider des mérites de ces ſaints prophetes. Je voudrois qu'on les honnorât par des actes de vénération & de reſpect, & non pas par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que dieu leur ait marquée, ſoit à ſa droite, ou bien ſous le marche-pied de ſon trône.

De Paris, le 18 de la lune de Saphar 1714.

LET-

LETTRE XLI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

J'ENTRAI l'autre jour dans une égliſe fameuſe, qu'on appelle Notre-dame : pendant que j'admirois ce ſuperbe édifice, j'eus occaſion de m'entretenir avec un eccléſiaſtique, que la curioſité y avoit attiré comme moi. La converſation tomba ſur la tranquillité de ſa profeſſion. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raiſon : cependant il a ſes déſagrémens : nous ne ſommes point ſi ſéparés du monde, que nous n'y ſoyons appellés en mille occaſions : là, nous avons un rôle très-difficile à ſoutenir.

Les gens du monde ſont étonnans; ils ne peuvent ſouffrir notre approbation, ni nos cenſures : ſi nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; ſi nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-deſſous de notre caractere. Il n'y a rien de ſi humiliant que de penſer qu'on a ſcandaliſé les impies même. Nous ſommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en impoſer aux libertins, non pas par un caractere décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs diſcours. Il faut avoir beaucoup d'eſprit pour cela; cet état de neutralité eſt difficile : les gens du monde, qui haſardent tout, qui ſe livrent à toutes leurs ſaillies, qui ſelon le

ſuc-

ſuccès les pouſſent ou les abandonnent, réuſſiſſent bien mieux.

Ce n'eſt pas tout. Cet état ſi heureux & ſi tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conſervons pas dans le monde. Dès que nous y paroiſſons, on nous fait diſputer: on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere, à un homme qui ne croit pas en dieu; la néceſſité du jeûne, à un autre qui a nié toute ſa vie l'immortalité de l'ame: l'entrepriſe eſt laborieuſe, & les rieurs ne ſont pas pour nous. Il y a plus: une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente ſans ceſſe, & eſt, pour ainſi dire, attachée à notre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule que ſi on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le viſage des Africains. Nous troublons l'état; nous nous tourmentons nous-mêmes, pour faire recevoir des points de religion qui ne ſont point fondamentaux; & nous reſſemblons à ce conquérant de la Chine, qui pouſſa ſes ſujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux ou les ongles.

Le zele même que nous avons, pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargés les devoirs de notre ſainte religion, eſt ſouvent dangereux; & il ne ſçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur nommé Théodoſe fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les enfans: s'étant enſuite préſenté pour entrer dans une égliſe, un évêque

nommé Ambroiſe lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un ſacrilege; & en cela il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant enſuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'égliſe, alla ſe placer parmi les prêtres; le même évêque l'en fit ſortir: &, en cela, il fit l'action d'un fanatique; tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon zele. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres?

De Paris, le 1 *de la lune de Rébiab*, 1, 1714.

LETTRE LXII.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint ſa ſeptieme année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire paſſer dans les appartemens intérieurs du ſerrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne ſçauroit de trop bonne heure priver une jeune perſonne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation ſainte dans les ſacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres qui ne renferment leurs filles que lorſqu'elles ſont ſur le point de leur donner un époux; qui, les condamnant au ſerrail plutôt qu'elles ne les y conſacrent, leur font embraſſer violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inſpirer. Faut-il tout attendre de la force de la raiſon, & rien

rien de la douceur de l'habitude.

C'eſt en vain que l'on nous parle de la ſubordination où la nature nous a miſes : ce n'eſt pas aſſez de nous la faire ſentir, il faut nous la faire pratiquer ; afin qu'elle nous ſoutienne dans ce tems critique où les paſſions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : ſi nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent auſſi loin d'eux que ſi nous en étions à cent mille lieues.

La nature, induſtrieuſe en faveur des hommes, ne s'eſt pas bornée à leur donner des deſirs ; elle a voulu que nous en euſſions nous-mêmes, & que nous fuſſions des inſtrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſiblité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer, ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant Usbek, ne t'imagine pas que ta ſituation ſoit plus heureuſe que la mienne : j'ai goûté ici mille plaiſirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé ſans ceſſe à m'en faire connoître le prix ; j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la priſon même où tu me retiens, je ſuis plus libre que toi. Tu ne ſçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouiſſe

de

de tes inquiétudes; & tes ſoupçons, ta jalouſie, tes chagrins, ſont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller ſur moi nuit & jour: ne te fie pas même aux précautions ordinaires: augmente mon bonheur, en aſſurant le tien; & ſçaches que je ne redoute rien que ton indifférence.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXIII.

Rica à Usbek.

*A***.*

Je crois que tu veux paſſer ta vie à la compagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il eſt vrai que tu es dans une maiſon charmante, que tu y trouves une ſociété qui te convient, que tu y raiſonnes tout à ton aiſe: il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à peu près la même vie que tu m'as vu mener: je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître: mon eſprit perd inſenſiblenent tout ce qui lui reſte d'aſiatique, & ſe plie ſans effort aux mœurs européennes. Je ne ſuis plus ſi étonné de voir, dans une maiſon, cinq ou ſix femmes avec cinq ou ſix hommes; & je trouve que cela n'eſt pas mal imaginé.

Je le puis dire: je ne connois les femmes que de-

depuis que je ſuis ici : j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un ſerrail.

Chez nous, les caracteres ſont tous uniformes, parce qu'ils ſont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils ſont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette ſervitude du cœur & de l'eſprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage ; & non pas la nature, qui s'exprime ſi différemment, & qui paroît ſous tant de formes.

La diſſimulation, cet art parmi nous ſi partiqué & ſi néceſſaire, eſt ici inconnue : tout parle, tout ſe voit, tout s'entend : le cœur ſe montre comme le viſage : dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque choſe de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il conſiſte dans une eſpece de badinage dans l'eſprit, qui les amuſe, en ce qu'il ſemble leur promettre à chaque inſtant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, ſemble être parvenu à former le caractere général de la nation : on badine au conſeil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambaſſadeur. Les profeſſions ne paroiſſent ridicules qu'à proportion du ſérieux qu'on y met : un médecin ne le ſeroit plus, ſi ſes habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ſes malades en badinant.

de Paris, le 10 de la lune de Rébiab, 1715.

LET-

LETTRE LXIV.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS *à* USBEK.

A Paris.

JE ſuis dans un embarras que je ne ſçaurois t'exprimer, magnifique ſeigneur : le ſerrail eſt dans un déſordre & une confuſion épouvantable: la guerre regne entre tes femmes: tes eunuques ſont partagés: on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches: mes remontrances ſont mépriſées: tout ſemble permis dans ce tems de licence: & je n'ai plus qu'un vain titre dans le ſerrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne ſe juge au-deſſus des autres par ſa naiſſance, par ſa beauté, par ſes richeſſes, par ſon eſprit, par ton amour; & qui ne faſſe valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque inſtant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes: ma prudence, ma complaiſance même, vertu ſi rare & ſi étangere dans le poſte que j'occupe, ont été inútiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique ſeigneur, la cauſe de tous ces déſordres? Elle eſt toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main: ſi, au lieu de la voie des remontrances, tu me laiſſois celle des châtimens: ſi ſans te laiſſer attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug

joug qu'elles doivent porter, & je laſſerois leur humeur impérieuſe & indépendante.

Enlevé, dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé, à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au ſerrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuſe dans la ſuite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce ſerrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus ſévere que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire abſolu. On n'y entendoit parler ni de diviſions, ni de querelles: un ſilence profond régnoit par tout: toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure: elles entroient dans le bain tour à tour, elles en ſortoient au moindre ſigne que nous leur en faiſions: le reſte du tems, elles étoient preſque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables: le moindre refus d'obéir étoit puni ſans miſéricorde. Je ſuis, diſoit-il, eſclave; mais je le ſuis d'un homme qui eſt votre maître & le mien; & j'uſe du pouvoir qu'il m'a donné ſur vous: c'eſt lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais

dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fuſſent appellées; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées ſans ſe plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce ſerrail tranquille, j'étois mille fois plus reſpecté que je ne le ſuis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler ſelon ſes vues, & de lui ſuccéder dans le poſte qu'il rempliſſoit: il ne fut point étonné de ma grande jeuneſſe; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans ſa confiance, qu'il ne faiſoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis ſi long-tems. C'eſt ſous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible: j'étudiai ſous lui le cœur des femmes; il m'apprit à profiter de leurs foibleſſes, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il ſe plaiſoit à me les voir conduire juſqu'au dernier retranchement de l'obéiſſance; il les faiſoit enſuite revenir inſenſiblement, & vouloit que je paruſſe, pour quelque tems, plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du déſeſpoir, entre les prieres & les reproches: il ſoutenoit leurs larmes ſans s'émouvoir, & ſe ſentoit flatté de cette eſpece de triomphe. Voilà, diſoit-il d'une air content,

tent, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embaraſſe pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il eſpérer de captiver leur cœur, ſi ſes fideles eunuques n'ont commencé par ſoumettre leur eſprit ?

Il avoit non ſeulement de la fermeté, mais auſſi de la pénétration. Il liſoit leurs penſées & leurs diſſimulations ; leurs geſtes étudiés, leur viſage feint ne lui déroboient rien. Il ſçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus ſecretes. Il ſe ſervoit des unes pour connoître les autres, & il ſe plaiſoit à récompenſer la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorſqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de ſon maître ſur celles qu'il avoit en vue ; & cette diſtinction étoit la récompenſe de quelque ſecret révélé. Il avoit perſuadé à ſon maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laiſſât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique ſeigneur dans un ſerrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perſe.

Laiſſe-moi les mains libres : permets que je me faſſe obéir : huit jours remettront l'ordre dans le ſein de la confuſion : c'eſt ce que ta gloire demande, & ce que ta ſureté exige.

De ton ſerrail d'Iſpahan, le 9 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXV.

USBEK *à* SES FEMMES.

Au ſerrail d'Iſpahan.

J'APPRENDS que le ſerrail eſt dans le déſordre, & qu'il eſt rempli de querelles & de diviſions inteſtines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promîtes; étoit-ce pour me tromper?

C'eſt vous qui ſeriez trompées, ſi je voulois ſuivre les conſeils que me donne le grand eunuque; ſi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne ſçais me ſervir de ces moyens violens, que lorſque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre conſidération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand ſujet de ſe plaindre: il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeſtie de votre état? N'eſt-ce pas à lui que, pendant mon abſence, votre vertu eſt confiée? C'eſt un tréſor ſacré, dont il eſt le dépoſitaire. Mais ces mépris que vous lui témoignez, font voir que ceux qui ſont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous ſont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie; & faites en ſorte que je puiſſe une autre fois rejetter les propoſitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car

Car je voudrois vous faire oublier que je ſuis votre maître, pour me ſouvenir ſeulement que je ſuis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVI.

RICA *à* ***.

ON s'attache ici beaucoup aux ſciences, mais je ne ſçais ſi on eſt fort ſçavant. Celui qui doute de tout comme philoſophe, n'oſe rien nier comme théologien; cet homme contradictoire eſt toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, c'eſt de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé: la nature ſembloit avoir ſagement pourvu à ce que les ſottiſes des hommes fuſſent paſſageres; & les livres les immortaliſent. Un ſot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui: il veut encore tourmenter les races futures; il veut que ſa ſottiſe triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la poſtérité ſoit informée qu'il a vécu, & qu'elle ſçache à jamais qu'il a été un ſot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, com-

me des pieces de gazon dans un parterre : ils ne ſont point au-deſſus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caracteres, qui, combinés enſemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on reſpectât les livres originaux ; & il me ſemble que c'eſt une eſpece de profanation, de tirer les pieces qui les compoſent du ſanctuaire où elles ſont, pour les expoſer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne ſe tait-il? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme! Vous venez dans ma bibliotheque ; & vous mettez en bas les livres qui ſont en haut, & en haut ceux qui ſont en bas : c'eſt un beau chef-d'œuvre!

Je t'écris ſur ce ſujet, ***, parce que je ſuis outré d'un livre que je viens de quitter, qui eſt ſi gros, qu'il ſembloit contenir la ſcience univerſelle : mais il m'a rompu la tête, ſans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVII.

IBBEN *à* USBEK.

A Paris.

TROIS vaiſſeaux ſont arrivés ici ſans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade? ou te plais-tu à m'inquiéter?

Si

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille? Mais peut-être que je me trompe: tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis; le cœur est citoyen de tous les pays; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens? Je te l'avoue; je respecte les anciennes amitiés; mais je ne suis pas fâché d'en faire sur-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie: j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux; la même compassion, ou plutôt la même tendresse pour les malheureux; la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractere, Usbek: par-tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur: c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulieres l'ont obligé de se retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses: &, quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres; je remarque que cela lui fait plaisir, & je vois déjà que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures: quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a

pu les refuſer à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHE'RIDON & D'ASTARTE'.

JE ſuis né parmi les guebres, d'une religion qui eſt peut-être la plus ancienne qui ſoit au monde. Je fus ſi malheureux, que l'amour me vint avant la raiſon. J'avois à peine ſix ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma ſœur : mes yeux s'attachoient toujours ſur elle; &, lorſqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere, étonné d'une ſi forte ſympatie, auroit bien ſouhaité de nous marier enſemble, ſelon l'ancien uſage des guebres, introduit par Cambyſe; mais la crainte des mahométans, ſous le joug deſquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penſer à ces alliances ſaintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne les permet, & qui ſont des images ſi naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux de ſuivre mon inclination & la ſienne, réſolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naiſſante, mais qui étoit déjà à ſon dernier période : il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laiſſant ma ſœur entre les mains d'une de ſes parentes; car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le déſeſpoir de cette ſéparation : j'embraſſai ma ſœur toute baignée

gnée de larmes, mais je n'en verſai point: car la douleur m'avoit rendu comme inſenſible. Nous arrivâmes à Tefflis: & mon pere, ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laiſſa & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après, j'appris que, par le crédit d'un de ſes amis, il avoit fait entrer ma ſœur dans le beiram du roi, où elle étoit au ſervice d'une ſultane. Si l'on m'avoit appris ſa mort, je n'en aurois pas été plus frappé: car, outre que je n'eſperois plus de la revoir, ſon entrée dans le beiram l'avoit rendue mahométane, & elle ne pouvoit plus, ſuivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Iſpahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere; je lui reprochai d'avoir mis ſa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré ſur votre famille, lui dis-je, la colere de dieu & du ſoleil qui vous éclaire: vous avez plus fait que ſi vous aviez ſouillé les élémens, puiſque vous avez ſouillé l'ame de votre fille, qui n'eſt pas moins pure: j'en mourrai de douleur & d'amour: mais puiſſe ma mort être la ſeule peine que dieu vous faſſe ſentir! A ces mots, je ſortis: &, pendant deux ans, je paſſai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & conſidérer le lieu où ma ſœur pouvoit être; m'expoſant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut; & la ſultane que ma ſœur ſervoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouſe, & la maria avec un eunuque qui la ſouhaitoit avec paſſion. Par ce moyen, ma ſœur ſortit du ſerrail, & prit, avec ſon eunuque, une maiſon à Iſpahan.

Je fus plus de trois mois ſans pouvoir lui parler; l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours ſous divers prétextes. Enfin, j'entrai dans ſon beiram, & il me lui fit parler au travers d'une jalouſie: des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au ſon de ſa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis ſi près, & ſi éloigné d'elle! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quand à elle, il me parut qu'elle verſa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaiſes excuſes, mais je le traitai comme le dernier des eſclaves. Il fut bien embarraſſé, quand il vit que je parlai à ma ſœur une langue qui lui étoit inconnue; c'étoit l'ancien Perſan, qui eſt notre langue ſacrée. Quoi, ma ſœur! lui dis-je, eſt-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres? Je ſçais qu'entrant au beiram, vous avez dû faire profeſſion du mahométiſme: mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu conſentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer? Et pour qui la quittez-vous, cette religion qui nous doit être ſi chere? pour un miſérable encore flétri des fers qu'il a portés; qui, s'il étoit homme,

ſe-

feroit le dernier de tous. Mon frere, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, eſt mon mari: il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît; & je ſerois auſſi la derniere des femmes, ſi....Ah, ma ſœur! lui dis-je, vous êtes guebre: il n'eſt ni votre époux, ni ne peut l'être: ſi vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monſtre. Hélas! dit-elle, que cette religion ſe montre à moi de loin! A peine en ſçavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'eſt plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer: mais comptez que le ſouvenir de notre enfance me charme toujours; que, depuis ce tems-là, je n'ai eu que de fauſſes joies; qu'il ne s'eſt pas paſſé de jour que je n'aie penſé à vous; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'eſpérance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore! Je vous vois tout hors de vous-même; mon mari frémit de rage & de jalouſie: je ne vous verrai plus; je vous parle ſans doute pour la derniere fois de ma vie: ſi cela étoit, mon frere, elle ne ſeroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit; &, ſe voyant hors d'état de tenir la converſation, elle me quitta le plus déſolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma ſœur: le barbare eunuque auroit bien

voulu m'en empêcher: mais, outre que ces ſortes de maris n'ont pas ſur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit ſi éperduement ma ſœur qu'il ne ſçavoit lui rien refuſer. Je la vis encore dans le même lieu & ſous les mêmes voiles accompagnée de deux eſclaves; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere. Ma ſœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir ſans me trouver dans une ſituation affreuſe? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verrouils & ces grilles, ces miſérables gardiens qui vous obſervent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouiſſoient vos ancêtres? Votre mere, qui étoit ſi chaſte, ne donnoit à ſon mari, pour garant de ſa vertu que ſa vertu même: ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle; & la ſimplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richeſſe plus précieuſe mille fois que le faux éclat dont vous ſemblez jouir dans cette maiſon ſomptueuſe. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuſe égalité, qui fait l'honneur de votre ſexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'eſt que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'eſclave d'un eſclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frere! dit-elle, reſpectez mon époux, reſpectez la religion que j'ai embraſſée: ſelon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur! lui dis-je tout tranſpor-

porté, vous la croyez donc véritable, cette religion? Ah? dit-elle, qu'il me ſeroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand ſacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire: &, ſi mes doutes..... A ces mots, elle ſe tut. Oui, vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondés, quels qu'ils ſoient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuſe dans ce monde-ci, & ne vous laiſſe point l'eſpérance pour l'autre? Songez que la nôtre eſt la plus ancienne qui ſoit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perſe; & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne ſont point connus; que ce n'eſt que le hazard qui y a introduit le mahométiſme; que cette ſecte y a été établie, non par la voie de la perſuaſion, mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez régner encore le culte de ces anciens mages. Tranſportez-vous dans ces ſiecles reculés: tout vous parlera du magiſme, & rien de la ſecte mahométane, qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion ſeroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que dieu; au lieu que vous adorez encore le ſoleil, les étoiles, le feu, & même les élémens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris, parmi les muſulmans, à calomnier notre ſainte religion. Nous n'adorons ni les aſtres, ni les élémens, & nos peres ne les ont jamais adorés: jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des

ſacrifices: Ils leur ont ſeulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifeſtations de la divinité. Mais, ma ſœur, au nom de dieu qui nous éclaire, recevez ce livre ſacré que je vous porte; c'eſt le livre de notre légiſlateur Zoroaſtre: liſez-le ſans prévention: recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le liſant: ſouvenez-vous de vos peres qui ont ſi longtems honoré le ſoleil dans la ville ſainte de Balk; & enfin ſouvenez-vous de moi, qui n'eſpere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout tranſporté, & la laiſſai ſeule décider la plus grande affaire que je puiſſe avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point: j'attendis, dans le ſilence, l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une guebre. J'ai longtems combattu: mais, dieux! que l'amour leve de difficultés! Que je ſuis ſoulagée! Je ne crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour: l'excès même en eſt légitime. Ah! que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez ſçu rompre les chaînes que mon eſprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains? Dès ce moment, je me donne à vous: faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce préſent vous eſt cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embraſſer, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprime-

primerois jamais bien la joie que je ſentis à ces paroles ; je me crus & je me vis en effet, en un inſtant, le plus heureux de tous les hommes : je vis preſque accomplir tous les deſirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue ſi laborieuſe. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas ſi près de mon bonheur que je me l'étois figuré tout à coup, quoique j'euſſe ſurmonté le plus grand de tous les obſtacles. Il falloit ſurprendre la vigilance de ſes gardiens; je n'oſois confier à perſonne le ſecret de ma vie; je n'avois que ma ſœur, elle n'avoit que moi : ſi je manquois mon coup, je courois riſque d'être empalé; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que ſon pere lui avoit laiſſée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour ſcier les jalouſies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour deſcendre; que je ne la verrois plus dorénavant; mais que j'irois toutes les nuits, ſous cette fenêtre, attendre qu'elle pût exécuter ſon deſſein. Je paſſai quinze nuits entieres ſans voir perſonne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin, la ſeizieme, j'entendis une ſcie qui travailloit : de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde; elle ſe laiſſa aller, & gliſſa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je reſtai longtems ſans bouger de-

de-là : je la conduiſis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt ; je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être ſi funeſte. Nous arrivâmes avant le jour chez un guebre, dans un lieu déſert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ſes mains : nous ne jugeâmes pas à propos de reſter chez lui ; &, par ſon conſeil, nous entrâmes dans une épaiſſe forêt ; & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, juſqu'à ce que le bruit de notre évaſion ſe fût diſſipé. Nous vivions tous deux dans ce ſéjour écarté, ſans témoins, nous répétant ſans ceſſe que nous nous aimerions toujours, attendant l'occaſion que quelque prêtre guebre pût faire la cérémonie du mariage preſcrite par nos livres ſacrés. Ma ſœur, lui dis-je, que cette union eſt ſainte ! la nature nous avoit unis, notre ſainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureuſe. Il fit, dans la maiſon du payſan, toutes les cérémonies du mariage : il nous bénit, & nous ſouhaita mille fois toute la vigueur de Guſtaſpe, & la ſainteté de l'Hohoraſpe. Bientôt après, nous quittâmes la Perſe où nous n'étions pas en ſureté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la miſere pour ma ſœur, non pas pour moi, je la quittai, pour aller chercher quelque ſecours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non ſeulement inu-

inutile, mais funeſte: car, ayant trouvé d'un côté tous nos biens confiſqués, de l'autre mes parens preſque dans l'impuiſſance de me ſecourir, je ne rapportai d'argent préciſément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon déſeſpoir! je ne trouvai plus ma ſœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incurſion dans la ville où elle étoit; &, comme ils la trouverent belle, ils la prirent, & la vendirent à des juifs qui alloient en Turquie, & ne laiſſerent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je ſuivis ces juifs, & les joignis à trois lieues de-là: mes prieres, mes larmes furent vaines; ils me demanderent toujours trente tomans, & ne ſe relâcherent jamais d'un ſeul. Après m'être adreſſé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres turcs & chrétiens, je m'adreſſai à un marchand arménien; je lui vendis ma fille, & me vendis auſſi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs, je leur donnai trente tomans; & portai les cinq autres à ma ſœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma ſœur, & je puis vous embraſſer; voilà cinq tomans que je vous porte; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi! dit-elle, vous vous êtes vendu? Oui, lui dis-je. Ah, malheureux! qu'avez-vous fait? N'étois-je pas aſſez infortunée, ſans que vous travailliſſiez à me la rendre davantage? Votre liberté me conſoloit & votre eſclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frere! que votre amour eſt cruel! Et ma fille,

je

je ne la vois point? Je l'ai vendue auſſi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon maître, & ma ſœur y arriva preſque auſſi-tôt que moi; elle ſe jetta à ſes genoux. Je vous demande, dit-elle, la ſervitude, comme les autres vous demandent la liberté: prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il ſe fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux! dit-elle, as-tu penſé que je puſſe accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront, ſi vous nous ſéparez. Je me donne à vous, payez-moi: peut-être que cet argent & mes ſervices pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'oſe vous demander. Il eſt de votre intérêt de ne nous point ſéparer: comptez que je diſpoſe de ſa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zele, & je vous promets que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition. Si, lorſque vous ſerez libres, vous êtes auſſi heureux que vous le méritez, ſi la fortune vous rit, je ſuis certain que vous me ſatisferez de la perte que je ſouffrirai. Nous embraſſames tous deux ſes genoux, & le ſuivîmes dans ſon voyage. Nous nous ſoulagions l'un & l'autre dans les travaux de la ſervitude, & j'étois charmé lorſque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma ſœur.

La

La fin de l'année arriva; notre maître tint ſa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis: là je trouvai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec ſuccès la médecine dans cette ville: il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellerent enſuite à Smirne, où je m'établis. J'y vis depuis ſix ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce ſociété du monde: l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été aſſez heureux pour retrouver le marchand arménien à qui je dois tout; & je lui ai rendu des ſervices ſignalés.

De Smirne, le 27 de la lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

RICA *à* USBEK.

*A***.*

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié pluſieurs fois. Après avoir parlé de bien des choſes, je lui dis: Monſieur, il me paroît que votre métier eſt bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il: de la maniere dont nous le faiſons, ce n'eſt qu'un amuſement. Mais quoi? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? N'êtes-vous pas toujours occupé de choſes qui ne ſont point intéreſſantes? Vous avez raiſon; ces

ces choſes ne ſont point intéreſſantes, car nous nous y intéreſſons ſi peu que rien; & cela même fait que le métier n'eſt pas ſi fatiguant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la choſe d'une maniere ſi dégagée, je continuai, & lui dis: monſieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus beſoin d'argent pour la payer; je vendis ma bibliotheque; & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laiſſa que mon livre de raiſon. Ce n'eſt pas que je les regrette: nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine ſcience. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix? Preſque tous les cas ſont hypothétiques, & ſortent de la regle générale. Mais ne ſeroit-ce pas, monſieur, lui dis-je, parce que vous les en faites ſortir? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix, ſi elles n'avoient pas leur application? & comment peut-on les appliquer, ſi on ne les ſçait pas? Si vous connoiſſiez le palais, reprit le magiſtrat, vous ne parleriez pas comme vous faites: nous avons des livres vivans, qui ſont les avocats: ils travaillent pour nous, & ſe chargent de nous inſtruire. Et ne ſe chargent-ils pas auſſi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec leſquelles ils attaquent votre équité, il ſeroit bon que vous en euſſiez auſſi pour la défendre; & que vous n'allaſſiez pas vous met-

mettre dans la mêlée, habillés à la légere, parmi des gens cuiraſſés juſqu'aux dents.

De Paris, le 13 de la lune de Chalval 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

Tu ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus métaphyſicien que je ne l'étois: cela eſt pourtant; & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce débordement de ma philoſophie.

Les philoſophes les plus ſenſés, qui ont réfléchi ſur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être ſouverainement parfait; mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, ſans ſonger que ſouvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet ſans ſe détruire.

Les poëtes d'occident diſent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la déeſſe de la beauté, aſſembla les plus belles grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout pour reſſembler à la plus belle de toutes les déeſſes. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere, il auroit paſſé pour ridicule.

Sou-

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'eſt jamais limité que par lui-même ; il eſt lui-même ſa néceſſité. Ainſi, quoique dieu ſoit tout-puiſſant, il ne peut pas violer ſes promeſſes, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuiſſance n'eſt pas dans lui, mais dans les choſes relatives ; & c'eſt la raiſon pourquoi il ne peut pas changer l'eſſence des choſes.

Ainſi, il n'y a point ſujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient oſé nier la preſcience infinie de dieu ; ſur ce fondement, qu'elle eſt incompatible avec ſa juſtice.

Quelque hardie que ſoit cette idée, la métaphyſique s'y prête merveilleuſement. Selon ſes principes, il n'eſt pas poſſible que dieu prévoie les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres ; parce que ce qui n'eſt point arrivé n'eſt point, &, par conſéquent, ne peut être connu ; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu : dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'eſt point, & voir dans l'ame une choſe qui n'exiſte point en elle : car, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit déterminée, cette action qui la détermine n'eſt point en elle.

L'ame eſt l'ouvriere de ſa détermination : mais il y a des occaſions où elle eſt tellement indéterminée qu'elle ne ſçait pas même de quel côté ſe déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire uſage de ſa liberté ; de maniere que dieu ne peut voir cette détermination par avance,

ce, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font ſur elle.

Comment dieu pourroit-il prévoir les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres? Il ne pourroit les voir que de deux manieres; par conjecture, ce qui eſt contradictoire avec la preſcience infinie : ou bien il les verroit comme des effets néceſſaires qui ſuivroient infailliblement d'une cauſe qui les produiroit de même, ce qui eſt encore plus contradictoire : car l'ame ſeroit libre par la ſuppoſition; &, dans le fait, elle ne le ſeroit pas plus qu'une boule de billard n'eſt libre de ſe remuer lorſqu'elle eſt pouſſée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la ſcience de dieu. Comme il fait agir les créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toujours de cette faculté : il laiſſe ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de déméríter : c'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle, & de la déterminer. Mais, quand il veut ſçavoir quelque choſe, il le ſçait toujours; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant, par ſes décrets, les déterminations futures des eſprits, & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon, dans une choſe qui eſt au deſſus des comparaiſons : un monarque ignore ce que ſon ambaſſadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut ſçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniere ; & il pourra aſſurer que la choſe arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élevent ſans ceſſe contre le dogme de la preſcience abſolue : dieu y paroît par-tout ignorer la détermination future des eſprits ; & il ſemble que ce ſoit la premiere vérité que Moïſe ait enſeignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terreſtre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte abſurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin un tel être peut il mettre des conditions à ſes graces, ſans les rendre dériſoires ? C'eſt comme ſi un homme, qui auroit ſçu la priſe de Bagdat, diſoit à un autre : je vous donne cent tomans, ſi Bagdat n'eſt pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaiſe plaiſanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de philoſophie ? Dieu eſt ſi haut, que nous n'appercevons pas même ſes nuages. Nous ne le connoiſſons bien que dans ſes préceptes. Il eſt immenſe, ſpirituel, infini. Que ſa grandeur nous ramene à notre foibleſſe. S'humilier toujours, c'eſt l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban 1714.

LET-

LETTRE LXX.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

SOLIMAN, que tu aimes, eſt déſeſpéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit, depuis trois mois, ſa fille en mariage : il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans ſon enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit paſſé ſans aucun incident. Hier, après les premieres cérémonies, la fille ſortit à cheval, accompagnée de ſon eunuque, & couverte, ſelon la coutume, depuis la tête juſqu'aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maiſon de ſon mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, ſi on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre, pour accommoder l'affaire; &, après bien de la réſiſtance, Soliman convint de faire un petit préſent à ſon gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduiſit la fille dans le lit avec aſſez de violence: mais, une heure après, cet étourdi ſe leva furieux, lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'eſt de cette injure. Il y a des perſonnes qui ſoutiennent que cette fille eſt innocente.

Les peres ſont bien malheureux d'être expoſés à de tels affronts ! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du ſerrail de Fatmé, le 9 de la lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXXI.

USBEK *à* ZELIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans remede, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles ſoient clairement établies par leurs livres ſacrés, & que leur ancien légiſlateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que ſon mari la trouve auſſi belle & auſſi pure que Fatima : qu'elle ait dix eunuques pour la garder : qu'elle ſoit l'honneur & l'ornement du ſerrail où elle eſt deſtinée : qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorés, & ne marche que ſur des tapis ſuperbes !

bes! Et, pour comble de ſouhaits, puiſſent mes yeux la voir dans toute ſa gloire!

De Paris, le 5 de la lune de Chalval 1714.

LETTRE LXXII.

RICA *à* IBBEN.
A ***.

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida trois queſtions de morale, quatre problêmes hiſtoriques, & cinq points de phyſique. Je n'ai jamais vu un déciſionnaire ſi univerſel; ſon eſprit ne fut jamais ſuſpendu par le moindre doute. On laiſſa les ſciences; on parla des nouvelles du tems: il décida ſur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même: il faut que je me mette dans mon fort, je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perſe: mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé ſur l'autorité de meſſieurs Tavernier & Chardin. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, quel homme eſt ce là? Il connoîtra tout à l'heure les rues d'Iſpahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris: je me tus, je le laiſſai parler, & il décide encore.

De Paris, le 8 de la lune de Zileadé 1715.

LETTRE LXXIII.

RICA *à* ***.

J'AI oui parler d'une eſpece de tribunal, qu'on appelle l'académie françoiſe. Il n'y en a point de moins reſpecté dans le monde; car on dit qu'auſſi-tôt qu'il a décidé, le peuple caſſe ſes arrêts, & lui impoſe des loix qu'il eſt obligé de ſuivre.

Il y a quelque tems que, pour fixer ſon autorité, il donna un code de ſes jugemens. Cet enfant de tant de peres étoit preſque vieux quand il naquit; &; quoiqu'il fut légitime, un bâtard, qui avoit déja paru, l'avoit preſque étouffé dans ſa naiſſance.

Ceux qui le compoſent n'ont d'autres fonctions que de jaſer ſans ceſſe: l'éloge va ſe placer, comme de lui-même, dans leur babil éternel; &, ſitôt qu'ils ſont initiés dans ſes myſteres, la fureur du panégyrique vient les ſaiſir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'antitheſes: tant de bouches ne parlent preſque que par exclamation: ſes oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en eſt pas queſtion: il ſemble qu'il ſoit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'eſt point ferme ſur ſes pieds; car le tems, qui eſt ſon fléau l'ébranle à tous les inſtans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ſes mains étoient avides: je ne t'en dirai rien, & je laiſſe de-

décider cela à ceux qui le ſçavent mieux que moi.

Voilà des biſarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perſe. Nous n'avons point l'eſprit porté à ces établiſſemens ſinguliers & biſarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes ſimples & nos manieres naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhagé 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK *à* RICA.

A ***.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit: je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris, je vous mene à préſent chez un grand ſeigneur qui eſt un des hommes du royaume qui repréſente le mieux.

Que veux dire cela, monſieur? eſt-ce qu'il eſt plus poli, plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah! j'entends: il fait ſentir, à tous les inſtans, la ſupériorité qu'il a ſur tous ceux qui l'approchent. Si cela eſt, je n'ai que faire d'y aller; je la lui paſſe toute entiere, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher: & je vis un petit homme ſi fier; il prit une priſe de tabac avec tant de hauteur, il ſe moucha ſi impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il careſſa ſes chiens d'une maniere ſi offenſante pour les hommes, que je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Ah,

bon dieu! dis-je en moi-même, ſi, lorſque j'étois à la cour de Perſe, je repréſentois ainſi, je repréſentois un grand ſot! Il auroit fallu, Rica, que nous euſſions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites inſultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils ſçavoient bien que nous étions au-deſſus d'eux; &; s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire reſpecter, nous faiſions tout pour nous rendre aimables: nous nous communiquions aux plus petits: au milieu des grandeurs, qui endurciſſent toujours, ils nous trouvoient ſenſibles, ils ne voyoient que notre cœur au-deſſus d'eux; nous deſcendions juſqu'à leurs beſoins. Mais, lorſqu'il falloit ſoutenir la majeſté du prince dans les cérémonies publiques; lorſqu'il falloit faire reſpecter la nation aux étrangers; lorſqu'enfin, dans les occaſions périlleuſes, il falloit animer les ſoldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions deſcendus; nous ramenions la fierté ſur notre viſage; & l'on trouvoit quelquefois que nous repréſentions aſſez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXV.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

IL faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué, chez les chrétiens, cette perſuaſion vive de leur religion, qui ſe trouve parmi les muſulmans. Il y a bien loin, chez eux, de la profeſſion à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion eſt moins un ſujet de ſanctification, qu'un ſujet de diſputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les femmes même, s'élevent contre les eccléſiaſtiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils ſont réſolus de ne pas croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminés par raiſon, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fauſſeté de cette religion qu'ils rejettent : ce ſont des rebelles qui ont ſenti le joug, & l'ont ſecoué avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par ſemeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps : ſelon que j'ai plus ou moins d'eſprits animaux, que mon eſtomac digere bien ou mal, que l'air que je reſpire eſt ſubtil ou groſſier, que les viandes dont je me nourris ſont légeres ou ſolides, je ſuis ſpinoſiſ-

te, ſocinien, catholique, impie, ou dévot. Quand le médecin eſt auprès de mon lit, le confeſſeur me trouve à ſon avantage. Je ſçais bien empêcher la religion de m'affliger, quand je me porte bien; mais je lui permets de me conſoler quand je ſuis malade : lorſque je n'ai plus rien à eſpérer d'un côté, la religion ſe préſente, & me gagne par ſes promeſſes ; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſpérance.

Il y a long-tems que les princes chrétiens affranchirent tous les eſclaves de leurs états ; parce que, diſoient-ils, le chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile : ils abaiſſoient par-là les ſeigneurs, de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont enſuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des eſclaves : ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te diſe? Vérité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faiſons-nous comme les chrétiens? Nous ſommes bien ſimples de refuſer des établiſſemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux (*), parce que l'eau n'y eſt pas aſſez pure pour nous laver, ſelon les principes du ſaint alcoran.

Je rends graces au dieu tout-puiſſant, qui a envoyé

(*) Les mahométans ne ſe ſoucient point de prendre Veniſe, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

voyé Hali ſon grand prophete, de ce que je profeſſe une religion qui ſe fait préférer à tous les intérêts humains, & qui eſt pure comme le ciel, dont elle eſt deſcendue.

De Paris, le 13 de la lune de Saphar 1714.

LETTRE LXXVI.

USBEK *à ſon ami* IBBEN.
A Smirne.

LES loix ſont furieuſes en Europe contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainſi dire, une ſeconde fois; ils ſont traînés indignement par les rues; on les note d'infamie; on confiſque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de douleur, de miſere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remede qui eſt en mes mains?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une ſociété dont je conſens de n'être plus? que je tienne, malgré moi, une convention qui s'eſt faite ſans moi? La ſociété eſt fondée ſur un avantage mutuel: mais, lorſqu'elle me devient onéreuſe, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur; je puis donc la rendre, lorſqu'elle ne l'eſt plus: la cauſe ceſſe, l'effet doit donc ceſſer auſſi.

Le prince veut-il que je ſois ſon ſujet, quand je ne retire point les avantages de la ſujettion?

Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon déſeſpoir? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent?

Je ſuis obligé de ſuivre les loix, quand je vis ſous les loix: mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore?

Mais, dira-t-on; vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, & vous l'en ſéparez: vous vous oppoſez donc à ſes deſſeins, & vous lui réſiſtez.

Que veut dire cela? Troublai-je l'ordre de la providence, lorſque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres loix du mouvement, c'eſt-à-dire, les loix de la création & de la conſervation, avoient faite ronde? Non, ſans doute: je ne fais qu'uſer du droit qui m'a été donné: &, en ce ſens, je puis troubler à ma fantaiſie toute la nature, ſans que l'on puiſſe dire que je m'oppoſe à la providence.

Lorſque mon ame ſera ſéparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers? Croyez-vous que cette nouvelle combinaiſon ſoit moins parfaite, & moins dépendante des loix générales? que le monde y ait perdu quelque choſe? & que les ouvrages de dieu ſoient moins grands ou plutôt moins immenſes?

Penſez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un gazon, ſoit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle? & que mon ame,

ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, ſoit devenue moins ſublime?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre ſource que notre orgueil. Nous ne ſentons point notre petiteſſe; &, malgré qu'on en ait nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantiſſement d'un être auſſi parfait que nous dégraderoit toute la nature: & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde; que dis-je? tous les hommes enſemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne ſont qu'un atôme ſubtil & délié, que dieu n'apperçoit qu'à cauſe de l'immenſité de ſes connoiſſances.

De Paris, le 15 de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVII.

IBBEN *à* USBEK.

A Paris.

MON cher Usbek, il me ſemble que, pour un vrai muſulman, les malheurs ſont moins des châtimens que des menaces. Ce ſont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenſes. C'eſt le tems des proſpérités qu'il faudroit abréger. Que ſervent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux, indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il eſt la félicité même?

Si un être eſt compoſé de deux êtres, & que la néceſſité de conſerver l'union marque plus la ſoumiſſion aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuſe: ſi cette néceſſité de conſerver l'union eſt un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smirne, le dernier jour de la lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA *à* USBEK.

*A * * *.*

JE t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui eſt en Eſpagne a écrite ici: je crois que tu ſeras bien aiſé de la voir.

JE parcours, depuis ſix mois, l'Eſpagne & le Portugal; & je vis parmi des peuples qui, mépriſant tous les autres, font aux ſeuls François l'honneur de les haïr.

La gravité eſt le caractere brillant des deux nations: elle ſe manifeſte principalement de deux manieres; par les lunettes, & par la mouſtache.

Les lunettes font voir démonſtrativement que celui qui les porte eſt un homme conſommé dans les ſciences, & enſeveli dans de profondes lectures, à un tel point que ſa vue en eſt affoiblie: & tout nez, qui en eſt orné ou chargé, peut paſſer ſans contredit pour le nez d'un ſçavant.

Quant à la mouſtache, elle eſt reſpectable par elle-même, & indépendamment des conſéquen-

ces

ces; quoiqu'on ne laiſſe pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités pour le ſervice du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général portugais dans les Indes (*): car, ſe trouvant avoir beſoin d'argent, il ſe coupa une de ſes mouſtaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille piſtoles ſur ce gage: elles lui furent prêtées d'abord, & dans la ſuite il retira ſa mouſtache avec honneur.

On conçoit aiſément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil: auſſi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement ſur deux choſes bien conſidérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Eſpagne & du Portugal ſe ſentent le cœur extrêmement élevé, lorſqu'ils ſont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens; c'eſt à-dire, qu'ils ne ſont pas originaires de ceux à qui l'inquiſition a perſuadé dans ces dernieres ſiecles d'embraſſer la religion chrétienne. Ceux qui ſont dans les Indes ne ſont pas moins flattés, lorſqu'ils conſiderent qu'ils ont le ſublime mérite d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu, dans le ſerrail du grand ſeigneur de ſultane ſi orgueilleuſe de ſa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'eſt de la blancheur olivâtre de ſon teint, lorſqu'il eſt dans une ville du Mexique, aſſis ſur ſa porte, les bras croiſés. Un homme de cette conſéquence, une créature ſi parfaite ne travailleroit pas pour tous les tréſors

(*) Jean de Caſtro.

ſors du monde ; & ne ſe réſoudroit jamais, par une vile & méchanique induſtrie, de compromettre l'honneur & la dignité de ſa peau.

Car il faut ſçavoir que, lorſqu'un homme a un certain mérite en Eſpagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de ſon pere l'art de faire jurer une diſcordante guitare, il ne travaille plus : ſon honneur s'intéreſſe au repos de ſes membres. Celui qui reſte aſſis dix heures par jour obtient préciſément la moitié plus de conſidération qu'un autre qui n'en reſte que cinq, parce que c'eſt ſur les chaiſes que la nobleſſe s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail faſſent parade d'une tranquillité philoſophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur ; car ils ſont toujours amoureux. Ils ſont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur ſous la fenêtre de leurs maîtreſſes ; & tout Eſpagnol qui n'eſt pas enrhumé ne ſçauroit paſſer pour galant.

Ils ſont premiérement dévots, & ſecondement jaloux. Ils ſe garderont bien d'expoſer leurs femmes aux entrepriſes d'un ſoldat criblé de coups, ou d'un magiſtrat décrépit ; mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baiſſe les yeux, ou un robuſte Franciſcain qui les éleve.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le ſein découvert : mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les ſurprenne par le bout des pieds.

On

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour ſont cruelles; elles le ſont encore plus pour les Eſpagnols. Les femmes les guériſſent de leurs peines; mais elles ne font que leur en faire changer; & il leur reſte ſouvent un long & fâcheux ſouvenir d'une paſſion éteinte.

Ils ont de petites politeſſes, qui, en France, paroîtroient mal placées: par exemple, un capitaine ne bat jamais ſon ſoldat, ſans lui en demander permiſſion; & l'inquiſition ne fait jamais brûler un juif, ſans lui faire ſes excuſes.

Les Eſpagnols qu'on ne brûle pas paroiſſent ſi attachés à l'inquiſition, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur de la leur ôter. Je voudrois ſeulement qu'on en établît une autre; non pas contre les hérétiques; mais contre les héréſiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux ſept ſacremens; qui adorent tout ce qu'ils vénerent; & qui ſont ſi dévots qu'ils ſont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'eſprit & du bon ſens chez les Eſpagnols, mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliotheques, les romans d'un côté, & les ſcholaſtiques de l'autre: vous direz que les parties en ont été faites & le tout raſſemblé par quelque ennemi ſecret de la raiſon humaine.

Le ſeul de leurs livres qui ſoit bon, eſt celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenſes dans le nouveau monde, & ils ne connoiſſent pas encore leur

leur propre continent; il y a, ſur leurs rivieres, tel point qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des nations qui leur ſont inconnues (*).

Ils diſent que le ſoleil ſe leve & ſe couche dans leur pays; mais il faut dire auſſi qu'en faiſant ſa courſe, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées déſertes.

Je ne ſerois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Eſpagnol qui voyageroit en France; je crois qu'il vengeroit bien ſa nation. Quel vaſte champ pour un homme flegmatique & penſif! Je m'imagine qu'il commenceroit ainſi la deſcription de Paris.

Il y a ici une maiſon où l'on met les fous; on croiroit d'abord qu'elle eſt la plus grande de la ville; non: le remede eſt bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voiſins, enferment quelques fous dans une maiſon, pour perſuader que ceux qui ſont dehors ne le ſont pas.

Je laiſſe là mon Eſpagnol. Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar 1715.

LET.

(*) Las Batuecas.

LETTRE LXXIX.

LE GRAND EUNUQUE NOIR *à* USBEK.

A Paris.

HIER des Arméniens menerent au ſerrail une jeune eſclave de Circaſſie qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens ſecrets, je la deshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge; &, plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale ſembloit vouloir les dérober à ma vue ; je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir : elle rougiſſoit de ſe voir nue, même devant moi qui, exempt des paſſions qui peuvent allarmer la pudeur, ſuis inanimé ſous l'empire de ce ſexe ; & qui, miniſtre de la modeſtie, dans les actions les plus libres, ne porte que de chaſtes regards, & ne puis inſpirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baiſſai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate, je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me proſternai à ſes pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek! tu poſſedes plus de beautés que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaiſir pour toi, de trouver, à ton retour, tout ce que la Perſe a de plus raviſſant; & de voir, dans ton ſerrail, renaître les graces, à meſure que le tems & la poſſeſſion travaillent à les détruire!

Du ſerrail de Fatmé, le 1 de la lune de Réliab, 1, 1715.

LET-

LETTRE LXXX.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

DEPUIS que je ſuis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'eſt pas comme en Aſie, où les regles de la politique ſe trouvent par-tout les mêmes.

J'ai ſouvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raiſon. Il m'a ſemblé que le plus parfait eſt celui qui va à ſon but à moins de frais; de ſorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, eſt le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple eſt auſſi ſoumis que dans un gouvernement ſévere, le premier eſt préférable, puiſqu'il eſt plus conforme à la raiſon, & que la ſévérité eſt un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans un état, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéiſſe plus aux loix. Dans les pays où les châtimens ſont modérés, on les craint comme dans ceux où ils ſont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement ſoit doux, ſoit qu'il ſoit cruel, on punit toujours par degrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination ſe plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on eſt: huit jours de priſon, ou une légere amende, frappent

pent autant l'eſprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Aſiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à ſa façon : le déſeſpoir de l'infamie vient déſoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de ſommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la juſtice & l'équité, ſoient mieux obſervées en Turquie, en Perſe, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Veniſe, & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes; & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y ſoient plus ſoumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une ſource d'injuſtice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui eſt la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où perſonne n'eſt le chef : & que, quand une fois l'autorité violente eſt mépriſée, il n'en reſte plus aſſez à perſonne pour la faire revenir :

Que le déſeſpoir même de l'impunité confirme le déſordre, & le rend plus grand.

Que, dans ces états, il ne forme point de petite révolte; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la ſédition.

Qu'il ne faut point que les grands événemens

y ſoient préparés par de grandes cauſes: au contraire le moindre accident produit une grande révolution, ſouvent auſſi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la ſouffrent.

Lorſqu'Oſman, empereur des Turcs, fut dépoſé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne ſongeoit à le commettre: ils demandoient ſeulement, en ſupplians, qu'on leur fît juſtice ſur quelque grief: une voix, qu'on n'a jamais connue, ſortit de la foule par hazard; le nom de Muſtapha fut prononcé, & ſoudain Muſtapha fut empereur.

LETTRE LXXXI.

NARGUM *envoyé de Perſe en Moſcovie, à* USBEK.

A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait ſurpaſſé celle des Tartares, par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple eſt le vrai dominateur de l'univers; tous les autres ſemblent être faits pour le ſervir: il eſt également le fondateur & le deſtructeur des empires: dans tous les tems il a donné ſur la terre des marques de ſa puiſſance: dans tous les âges il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore ſous leur obéiſſance.

Ils dominent ſur les vaſtes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le trône de Cyrus & de Guſtaſpe. Ils ont ſoumis la Moscovie.

covie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenſes dans l'Europe, l'Aſie & l'Afrique; & ils dominent ſur ces trois parties de l'univers.

Et pour parler de tems plus reculés, c'eſt d'eux que ſont ſortis quelques-uns des peuples qui ont renverſé l'empire romain.

Qu'eſt-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaiſon de celles de Genghiſcan?

Il n'a manqué à cette victorieuſe nation que des hiſtoriens, pour célébrer la mémoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſévelies dans l'oubli! que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine! Cette belliqueuſe nation, uniquement occupée de ſa gloire préſente, ſûre de vaincre dans tous les tems, ne ſongeoit point à ſe ſignaler dans l'avenir par la mémoire de ſes conquêtes paſſées.

De Moſcow, le 4 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une eſpece de dervis taciturnes, qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils ſe coupent la langue en entrant dans le couvent: & on ſouhaiteroit fort que tous les autres der-

dervis ſe retranchaſſent de même tout ce que leur profeſſion leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus ſinguliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce ſont ceux qui ſçavent parler ſans rien dire; & qui amuſent une converſation pendant deux heures de tems; ſans qu'il ſoit poſſible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces ſortes des gens ſont adorés des femmes: mais ils ne le ſont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de ſourire à propos, c'eſt-à-dire, à chaque inſtant, & qui portent la grace d'une joyeuſe approbation ſur tout ce qu'elles diſent.

Mais ils ſont au comble de l'eſprit, lorſqu'ils ſçavent entendre fineſſe à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choſes les plus communes.

J'en connois d'autres qui ſe ſont bien trouvés d'introduire dans les converſations des choſes inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne, & leurs gants. Il eſt bon de commencer de la rue à ſe faire écouter par le bruit du caroſſe, & du marteau qui frappe rudement la porte: cet avant-propos prévient pour le reſte du diſcours: &, quand l'exorde eſt beau, il rend ſupportables toutes les ſottiſes qui viennent enſuite, mais qui, par bonheur, arriventtrop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, ſervent bien ici

ceux

ceux qui ſont aſſez heureux pour les avoir ; & qu'un homme de bon-ſens ne brille guere devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rébiab, 2, 1714.

LETTRE LXXXIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

S'IL y a un dieu, mon cher Rhédi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte : car, s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La juſtice eſt un rapport de convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes : ce rapport eſt toujours le même, quelque être qui le conſidere, ſoit que ce ſoit dieu, ſoit que ce ſoit un ange ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : ſouvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent ; & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice éléve ſa voix, mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préferent leur propre ſatiſaction à celle des autres. C'eſt toujours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais

Mais il n'eſt pas poſſible que dieu faſſe jamais rien d'injuſte : dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive : car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de toutes les êtres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice; c'eſt-à dire, faire nos efforts pour reſſembler à cet être dont nous avons une ſi belle idée, & qui, s'il exiſtoit, ſeroit néceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penſer que la juſtice eſt éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit; ce ſeroit une vérité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous; ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes; les trois quarts du tems, ils peuvent le faire impunément : quel repos pour nous, de ſçavoir qu'il y a, dans le cœur de tous ces hommes, un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes?

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle; nous paſſerions devant les hommes comme devant les lions; & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre bien, de notre honneur, & de notre vie.

Tou-

Toutes ces penſées m'animent contre ces docteurs qui repréſentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions par agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ; &, dans leurs opinions contradictoires, le repréſentent, tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte! Ce plaiſir, tout ſévere qu'il eſt, doit le ravir: il voit ſon être autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au-deſſus des tigres & des ours. Oui, Rhédi, ſi j'étois ſûr de ſuivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 *de la lune Gemmadi*, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

RICA *à* ***.

JE fus hier aux invalides: j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre.

Quel ſpectacle, de voir aſſemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne

reſpirent que pour la défendre; & qui, ſe ſentant le même cœur, & non pas la même force, ne ſe plaignent que de l'impuiſſance où elles ſont de ſe ſacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, obſerver une diſcipline auſſi exacte que s'ils y étoient contraints par la préſence d'un ennemi, chercher leur derniere ſatisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur eſprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fuſſent conſervés dans les temples, & écrits dans des regiſtres qui fuſſent comme la ſource de la gloire & de la nobleſſe.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

USBEK *à* MIRZA.

A Iſpahan.

Tu ſçais, Mirza, que quelques miniſtres de Cha-Soliman avoient formé de deſſein d'obliger tous les Arméniens de Perſe de quitter le royaume, ou de ſe faire mahométans, dans la penſée que notre empire ſeroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans ſon ſein ces infideles.

C'étoit fait de la grandeur perſane, ſi, dans cette occaſion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne ſçait comment la choſe manqua. Ni ceux qui

qui firent la propoſition, ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conſéquences : le haſard fit l'office de la raiſon & de la politique, & ſauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la priſe de deux villes.

En proſcrivant les Arméniens, on penſa détruire, en un ſeul jour, tous les négocians, & preſque tous les artiſans du royaume. Je ſuis ſûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé ſe faire couper les deux bras, que de ſigner un ordre pareil; & qu'en envoyant au-Mogol, & aux autres rois des Indes, ſes ſujets les plus induſtrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ſes états.

Les perſécutions que nos mahométans zelés ont faites aux guebres, les ont obligés de paſſer en foule dans les Indes; & ont privé la Perſe de cette nation, ſi appliquée au labourage, & qui ſeule, par ſon travail, étoit en état de vaincre la ſtérilité de nos terres.

Il ne reſtoit à la dévotion qu'un ſecond coup à faire, c'étoit de ruiner l'induſtrie; moyennant quoi l'empire tombolt de lui-même, & avec lui, par une ſuite néceſſaire, cette même religion qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention, je ne ſçais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que, dans un état, il y ait pluſieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées ſe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante; parce qu'éloignés des honneurs,

ne pouvant ſe diſtinguer que par leur opulence & leurs richeſſes, ils ſont portés à en acquérir par leur travail, & à embraſſer les emplois de la ſociété les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la ſociété, il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zele. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité?

Ce ſont des rivales qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux particuliers: chacun ſe tient ſur ſes gardes, & craint de faire des choſes qui déshonoreroient ſon parti, & l'expoſeroient aux mépris & aux cenſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t-on toujours remarqué qu'une ſecte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'intérêt du prince de ſouffrir pluſieurs religions daus ſon état. Quand toutes les ſectes du monde viendroient s'y raſſembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice; parce qu'il n'y en a aucune qui ne preſcrive l'obéiſſance, & ne prêche la ſoumiſſion.

J'avoue que les hiſtoires ſont remplies de guerres de religion: mais, qu'on y prenne bien garde, ce n'eſt point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres; c'eſt l'eſprit d'intolérance qui animoit celle qui ſe croyoit la dominante.

C'eſt cet eſprit de proſélytiſme, que les juifs ont pris des Egyptiens, & qui d'eux eſt eſt paſſé, comme

me une maladie épidémique & populaire, aux mahométans & aux chrétiens.

C'eſt enfin cet eſprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipſe entiere de la raiſon humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conſcience des autres, quand il n'en réſulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviſer. Celui qui veut me faire changer de religion ne le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne, quand on voudroit l'y forcer: il trouve donc étrange que je ne faſſe pas une choſe qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXVI.

RICA *à* ***.

IL ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme, le pere ſur ſes enfans, le maître ſur ſes eſclaves. La juſtice ſe mêle de tous leurs différends: & ſois ſûr qu'elle eſt toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où ſe rend la juſtice. Avant d'y arriver, il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui

vous appellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant: mais il devient lugubre, lorſqu'on entre dans les grandes ſalles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu ſacré, où ſe révelent tous les ſecrets des familles, & où les actions les plus cachées ſont miſes au grand jour.

Là, une fille modeſte vient avouer les tourmens d'une virginité trop longtems gardée, ſes combats, & ſa douloureuſe réſiſtance: elle eſt ſi peu fiere de ſa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine; &, pour que ſon pere n'ignore plus ſes beſoins, elle les expoſe à tout le peuple.

Une femme effrontée vient enſuite expoſer les outrages qu'elle a faits à ſon époux, comme une raiſon d'en être ſéparée.

Avec une modeſtie pareille, une autre vient dire qu'elle eſt laſſe de porter le titre de femme, ſans en jouir: elle vient révéler les myſteres cachés dans la nuit du mariage: elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une ſentence la rétabliſſe dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui oſent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent ſi difficile: épreuve auſſi flétriſſante pour la femme qui la ſoutient, que pour le mari qui y ſuccombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou ſéduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne ſont. L'amour fait retentir ce tribunal: on n'y entend

tend parler que de peres irrités, de filles abuſées, d'amans infideles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y eſt obſervée, tout enfant né pendant le mariage eſt cenſé être au mari: il a beau avoir de bonnes raiſons pour ne pas le croire, la loi le croit pour lui & le ſoulage de l'examen & des ſcrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure: mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure: & cela eſt aſſez naturel; car il y a très-peu d'eſprits juſtes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

De Paris, le 1 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1715.

LETTRE LXXXVII.

RICA *à* ***.

ON dit que l'homme eſt un animal ſociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François eſt plus homme qu'un autre: c'eſt l'homme par excellence, car il ſemble être fait uniquement pour la ſociété.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui non ſeulement ſont ſociables, mais ſont même la ſociété univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville: cent hommes de cette eſpece abondent plus que deux mille citoyens: ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peſte & de la famine. On demande, dans

les écoles, ſi un corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux; ils ſont une preuve de ce que les philoſophes mettent en queſtion.

Ils ſont toujours empreſſés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le public en détail, ſans compter les viſites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble : mais, comme la voie en eſt trop abrégée, elles ſont comptées pour rien dans les regles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres en caracteres ſuiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes ſujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laſſitude, & on mit cette épitaphe ſur ſon tombeau : c'eſt ici que repoſe celui qui ne s'eſt jamais repoſé. Il s'eſt promené à cinq cent trente enterremens. Il s'eſt réjoui de la naiſſance de deux mille ſix cent quatre-vingt enfans. Les penſions dont il a félicité ſes amis, toujours en des termes différens, montent

tent à deux millions ſix cent mille livres; le chemin qu'il a fait ſur le pavé, à neuf mille ſix cent ſtades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-ſix. Sa converſation étoit amuſante; il avoit un fonds tout fait de trois cent ſoixante-cinq contes; il poſſédoit d'ailleurs, depuis ſon jeune âge, cent dix huit apophthegmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occaſions brillantes. Il eſt mort enfin à la ſoixantieme année de ſon âge. Je me tais, voyageur: car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu?

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

A Paris, regne la liberté & l'égalité. La naiſſance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauve pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnue. On dit que le premier de Paris eſt celui qui a les meilleurs chevaux à ſon caroſſe.

Un grand ſeigneur eſt un homme qui voit le roi, qui parle aux miniſtres, qui a des ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut, avec cela, cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perſe, il n'y a de grand, que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, ſe ſervent toujours des machines les plus ſimples.

La faveur eſt la grande divinité des François. Le miniſtre eſt le grand prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillés de blanc: tantôt ſacrificateurs, & tantôt ſacrifiés, ils ſe dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris, le 9 de la lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

Le deſir de la gloire n'eſt point différent de cet inſtinct que toutes les créatures ont pour leur conſervation. Il ſemble que nous augmentons notre être, lorſque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'eſt une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient auſſi précieuſe que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne ſont pas également attachés à la vie, ils ne ſont pas auſſi également ſenſibles à la gloire. Cette noble paſſion eſt bien toujours gravée dans leur cœur ; mais

mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette différence, qui ſe trouve d'homme à homme, ſe fait encore plus ſentir de peuple à peuple.

On peut poſer pour maxime que, dans chaque état, le deſir de la gloire croît avec la liberté des ſujets, & diminue avec elle: la gloire n'eſt jamais compagne de la ſervitude.

Un homme de bon ſens me diſoit l'autre jour: on eſt en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perſe; auſſi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à un François, avec plaiſir & avec goût, ce que votre ſultan n'obtient de ſes ſujets qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux les ſupplices & les récompenſes.

Auſſi, parmi nous, le prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes ſujets. Il y a, pour le maintenir, des tribunaux reſpectables: c'eſt le tréſor ſacré de la nation; & le ſeul dont le ſouverain n'eſt pas le maître, parce ce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainſi, ſi un ſujet ſe trouve bleſſé dans ſon honneur par ſon prince, ſoit par quelque préférence, ſoit par la moindre marque de mépris, il quitte, ſur le champ, ſa cour, ſon emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes françoiſes aux vôtres, c'eſt que les unes, compoſées d'eſclaves naturellement lâches, ne ſurmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide: au lieu que

les autres ſe préſentent aux coups avec délice, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athenes, à Lacédémone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une ſtatue, un éloge, étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une ville priſe.

Là, un homme qui avoit fait une belle action ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes qu'il ne reſſentît le plaiſir d'être ſon bienfaiteur: il comptoit le nombre de ſes ſervices par celui de ſes concitoyens. Tout homme eſt capable de faire du bien à un homme: mais c'eſt reſſembler aux dieux, que de contribuer au bonheur d'une ſociété entiere.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entiérement éteinte dans le cœur de vos Perſans, chez qui les emplois & les dignités ne ſont que des attributs de la fantaiſie du ſouverain? La réputation & la vertu y ſont regardées comme imaginaires, ſi elles ne ſont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naiſſent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'eſtime publique n'eſt jamais ſûr de ne pas être déshonoré demain. Le voilà aujourd'hui général d'armée; peut-être que le prince le va faire

ſon

ſon cuiſinier, & qu'il ne lui laiſſera plus à eſpérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE XC.

USBEK *au même.*

A Smirne.

DE cette paſſion générale que la nation françoiſe a pour la gloire, il s'eſt formé dans l'eſprit des particuliers, un certain je ne ſais quoi, qu'on appelle point-d'honneur; c'eſt proprement le caractere de chaque profeſſion: mais il eſt plus marqué chez les gens de guerre, & c'eſt le point-d'honneur par excellence. Il me ſeroit bien difficile de te faire ſentir ce que c'eſt; car nous n'en avons point préciſément d'idée.

Autrefois les François, ſur-tout les nobles, ne ſuivoient guere d'autres loix que celles de ce point-d'honneur: elles régloient toute la conduite de leur vie, & elles étoient ſi ſéveres, qu'on ne pouvoit, ſans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite diſpoſition.

Quand il s'agiſſoit de régler les différends, elles ne preſcrivoient guere qu'une maniere de déciſion, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais, ce qu'il y avoit de mal, c'eſt que ſouvent le jugement ſe rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéreſſées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la diſpute, & qu'il payât de ſa perſonne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il ſe ſentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence ſi flatteuſe: & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre piſtoles à un homme pour le ſauver de la potence, lui & toute ſa famille, ne faiſoit aucune difficulté d'aller riſquer pour lui mille fois ſa vie.

Cette maniere de décider étoit aſſez mal imaginée, car de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'enſuivoit pas qu'il eût de meilleures raiſons.

Auſſi les rois l'ont-ils défendue ſous des peines très-ſéveres, mais c'eſt en vain; l'honneur, qui veut toujours régner, ſe révolte, & il ne reconnoît point de loix.

Auſſi les François ſont dans un état bien violent: car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de ſe venger quand il a été offenſé; mais, d'un autre côté, la juſtice le punit des plus cruelles peines lorſqu'il ſe venge. Si l'on ſuit les loix de l'honneur, on périt ſur un échafaud; ſi l'on ſuit celles de la juſtice, on eſt banni pour jamais de la ſociété des hommes: il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LET-

LETTRE XCI.

USBEK *à* RUSTAN.

A Iſpahan.

IL paroît ici un perſonnage traveſti en ambaſſadeur de Perſe, qui ſe joue inſolemment des deux plus grands trois du monde. Il apporte, au monarque des François, des préſens que le nôtre ne ſçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie: &, par ſa lâche avarice, il a flétri la majeſté des deux empires.

Il s'eſt rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe: & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que ſur des barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il ſembloit avoir voulu ſe faire refuſer lui-même; & comme ſi la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur perſane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il eſt le mépris.

Ne dis point ceci à Iſpahan: épargne la tête d'un malheureux. Je ne ne veux pas que nos miniſtres le puniſſent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

LE monarque qui a ſi long-tems régné n'eſt plus (*). Il a bien fait parler des gens pendant ſa vie, tout le monde s'eſt tû à ſa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au deſtin. Ainſi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de ſon nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a penſé à ſes affaires, & à prendre ſes avantages dans ce changement. Le roi, arriere petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, ſon oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un teſtament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement; &, y expoſant tous les droits de ſa naiſſance, il a fait caſſer la diſpoſition du monarque, qui, voulant ſe ſurvivre à lui-même, ſembloit avoir prétendu régner encore après ſa mort.

Les parlemens reſſemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne ſe mêlent guere plus que de rendre la juſtice; & leur autorité eſt toujours languiſſante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont ſuivi le deſtin des

(*) Il mourut le 1 ſeptembre 1715.

des choſes humaines : ils ont cédé au tems qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité ſuprême qui a tout abattu.

Mais le régent, qui a voulu ſe rendre agréable au peuple, a paru d'abord reſpecter cette image de la liberté publique ; &, comme s'il avoit penſé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Rhégeb 1715.

LETTRE XCIII.

USBEK *à ſon frere*, SANTON *au monaſtere de Caſbin.*

JE m'humilie devant toi, ſacré ſanton, & je me proſterne : je regarde les veſtiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta ſainteté eſt ſi grande, qu'il ſemble que tu aies le cœur de notre ſaint prophete : tes auſtérités étonnent le ciel même : les anges t'ont regardé du ſommet de la gloire, & ont dit, comment eſt-il encore ſur la terre, puiſque ſon eſprit eſt avec nous, & vole autour du trône qui eſt ſoutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris, de nos docteurs, que les dervis, même infideles, ont toujours un caractere de ſainteté qui les rend reſpectables aux vrais croyans ; & que dieu s'eſt choiſi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il

a ſéparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes ſuſpendiſſent ſa colere, prête à tomber ſur tant de peuples rebelles?

Les chrétiens diſent des merveilles de leurs premiers ſantons, qui ſe réfugierent à milliers dans les déſerts affreux de la Thébaïde, & eurent, pour chefs, Paul, Antonie & Pacôme. Si ce qu'ils en diſent eſt vrai, leurs vies ſont auſſi pleines de prodiges que celles de nos plus ſacrés immaums. Ils paſſoient quelquefois dix ans entiers ſans voir un ſeul homme, mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons: ils étoient ſans ceſſe tourmentés par ces eſprits malins: ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table; jamais d'aſyle contr'eux. Si tout ceci eſt vrai, ſanton vénérable, il faudroit avouer que perſonne n'auroit jamais vécu en plus mauvaiſe compagnie.

Les chrétiens ſenſés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut ſervir à nous faire ſentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous, dans le déſert, un état tranquille; les tentations nous ſuivent toujours: nos paſſions, figurées par les démons, ne nous quittent point encore: ces monſtres du cœur, ces illuſions de l'eſprit, ces vains fantômes de l'erreur & du menſonge, ſe montrent toujours à nous pour nous ſéduire, & nous attaquent juſques dans les jeûnes & les cilices, c'eſt-à dire, juſques dans notre force même.

Pour

Pour moi, ſanton vénérable, je ſçais que l'envoyé de dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abyſmes: il a purifié la terre, autrefois pleine de ſon empire, & l'a rendue digne du ſéjour des anges & des prophetes.

De Paris, le 9 de la lune de Chabban 1715.

LETTRE XCIV.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

JE n'ai jamais ouï parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des ſociétés: ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils ſe quittoient & ſe fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſéparés: mais ils naiſſent tous liés les uns aux autres; un fils eſt né auprès de ſon pere, & il s'y tient; voilà la ſociété, & la cauſe de la ſociété.

Le droit public eſt plus connu en Europe qu'en Aſie: cependant on peut dire que les paſſions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une ſcience qui apprend aux princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs intérêts. Quel deſſein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême,

ſtême, d'en donner des regles, d'en former des principes, & d'en tirer des conſéquences!

La puiſſance illimitée de nos ſublimes ſultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monſtres, que cet art indigne, qui veut faire plier la juſtice, toute inflexible qu'elle eſt.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux juſtices toutes différentes: l'une qui regle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil; l'autre qui regle les différends qui ſurviennent de peuple à peuple, qui tyranniſe dans le droit public: comme ſi le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil: non pas, à la vérité, d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai, dans une autre lettre, mes penſées là-deſſus.

De Paris, le premier de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCV.

USBEK *au même.*

LES magiſtrats doivent rendre la juſtice de citoyen à citoyen: chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette ſeconde diſtribution de juſtice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il eſt rarement beſoin de tiers pour juger; parce que les ſujets de diſputes ſont preſque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations ſont ordinairement

ment ſi ſéparés, qu'il ne faut qu'aimer la juſtice pour la trouver ; on ne peut guere ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en ſociété, leurs intérêts ſont ſi mêlés & ſi confondus, il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux ſortes de guerres juſtes: les unes qui ſe font pour repouſſer un ennemi qui attaqué, les autres pour ſecourir un allié qui eſt attaqué.

Il n'y auroit point de juſtice de faire la guerre pour des querelles particulieres du prince, à moins que le cas ne fût ſi grave, qu'il méritât la mort du prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainſi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refuſé un honneur qui lui eſt dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ſes ambaſſadeurs, & autres choſes pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuſe la préſéance. La raiſon en eſt que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de juſtice, dans laquelle il faut toujours que la peine ſoit proportionnée à la faute, il faut voir ſi celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car, faire la guerre à quelqu'un, c'eſt vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de juſtice le plus ſévere, c'eſt la guerre ; puiſqu'elle peut avoir l'effet de détruire la ſociété.

Les repréſailles ſont du ſecond degré. C'eſt

une

une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'obſerver, de meſurer la peine par le crime.

Un troiſieme acte de juſtice, eſt de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offenſe.

Le quatrieme acte de juſtice, qui doit être le plus fréquent, eſt la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à ſe plaindre. Cette peine répond à celle du banniſſement que les tribunaux ont établie, pour retrancher les coupables de la ſociété. Ainſi un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, eſt retranché de notre ſociété, & n'eſt plus un des membres qui la compoſent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à ſon alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur ſoit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conſervation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle ſoit juſte : ainſi une alliance, fait entre deux nations pour en opprimer une troiſieme, n'eſt pas légitime; & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de ſa cruauté & de ſa tyrannie, & le ſomma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à ſon amitié & à ſon alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorſque le peuple ſubſiſte, elle eſt un gage de la paix & de la réparation du tort : &,

ſi

ſi le peuple eſt détruit, ou diſperſé, elle eſt le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix ſont ſi ſacrés parmi les hommes, qu'ils ſemblent qu'ils ſoient la voix de la nature, qui réclame ſes droits. Ils ſont tous légitimes, lorſque les conditions en ſont telles, que les deux peuples peuvent ſe conſerver : ſans quoi celle des deux ſociétés qui doit périr, privée de ſa défenſe naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature, qui a établi les différens degrés de force & de foibleſſe parmi les hommes, a encore ſouvent égalé la foibleſſe à la force par le déſeſpoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit public ; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raiſon.

De Paris, le 4 de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCVI.

LE PREMIER EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

IL eſt arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du royaume de Viſapour : j'en ai acheté une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, ſon commandement ſublime & cent tomans.

Je me connois en femme, d'autant mieux qu'elles ne me ſurprennent pas, & qu'en moi les yeux ne ſont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je

Je n'ai jamais vu de beauté ſi réguliere & ſi parfaite : ſes yeux brillans portent la vie ſur ſon viſage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circaſſie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Iſpahan la marchandoit avec moi : mais elle ſe déroboit dédaigneuſement à ſes regards, & ſembloit chercher les miens ; comme ſi elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit deſtinée à un plus illuſtre époux.

Je te l'avoue : je ſens dans moi-même une joie ſecrette, quand je penſe aux charmes de cette belle perſonne : il me ſemble que je la vois entrer dans le ſerrail de ton frere : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ſes femmes ; la douleur impérieuſe des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuſe, des autres ; la conſolation maligne de celles qui n'eſperent plus rien ; & l'ambition irritée de celles qui eſperent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un ſerrail de face. Que de paſſions je vais émouvoir ! que de craintes & de peines je prépare !

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne ſera pas moins tranquille : les grandes révolutions ſeront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins ſeront dévorés, & les joies contenues : l'obéiſſance ne ſera pas moins exacte, & la regle moins inflexible : la douceur, toujours contrainte de paroître, ſortira du fond même du déſeſpoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de fem-

femmes ſous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande néceſſité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de ſoumiſſion, tout cela leur forme des chaînes. Les unes ſont ſans ceſſe attentives ſur les démarches des autres: il ſemble que, de concert avec nous, elles travaillent à ſe rendre plus dépendantes: elles font une partie de notre ouvrage, & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je? elles irritent ſans ceſſe le maître contre leurs rivales: & elles ne voient pas combien elles ſe trouvent près de celle qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique ſeigneur, tout cela n'eſt rien ſans la préſence du maître. Que pouvons-nous faire, avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne ſe communique jamais toute entiere? Nous ne repréſentons que foiblement la moitié de toi-même: nous ne pouvons que leur montrer une odieuſe ſévérité. Toi, tu temperes la crainte par les eſpérances; plus abſolu quand tu careſſes, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique ſeigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des paſſions déſeſpérées: viens ôter tout prétexte de faillir: viens appaiſer l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable: viens enfin ſoulager tes fideles eunuques d'un fardeau qui s'appeſantit chaque jour.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCVII.

USBEK *à* HASSEIN, *dervis de la montagne de Jaron.*

O Toi, ſage dervis, dont l'eſprit curieux brille de tant de connoiſſances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philoſophes, qui, à la vérité, n'ont point atteint juſqu'au faîte de la ſageſſe orientale : ils n'ont point été ravis juſqu'au trône lumineux : ils n'ont, ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentiſſent, ni ſenti les formidables accès d'une fureur divine : Mais, laiſſés à eux-mêmes, privés des ſaintes merveilles, ils ſuivent, dans le ſilence, les traces de la raiſon humaine.

Tu ne ſçaurois croire juſqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le cahos; & ont expliqué, par une mécanique ſimple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuſe variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les légiſlateurs ordinaires nous propoſent des loix, pour régler les ſociétés des hommes; des loix auſſi ſujettes au changement, que l'eſprit de ceux qui les propoſent, & des peuples qui les obſervent : ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'obſervent ſans aucune exception, avec un ordre, une régularité, & une promptitude infinie, dans l'immenſité des eſpaces. Et

Et que crois-tu, homme divin, que ſoient ces loix? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conſeil de l'éternel, tu vas être étonné par la ſublimité des myſteres: tu renonces par avance à comprendre; tu ne te propoſes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de penſée: elles n'éblouiſſent point par un faux reſpect: leur ſimplicité les a fait long-tems méconnoître; & ce n'eſt qu'après bien des réflexions, qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La premiere eſt que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obſtacle qui l'en détourne: & la ſeconde, qui n'en eſt qu'une ſuite, c'eſt que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner; parce que, plus il en eſt loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, ſublime dervis, la clef de la nature: voilà des principes féconds, dont on tire des conſéquences à perte de vue.

La connoiſſance de cinq ou ſix vérités a rendu leur philoſophie pleine de miracles; & leur a fait faire preſqu'autant de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos ſaints prophetes.

Car enfin, je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarraſſé, ſi on lui eût dit de peſer, dans une balance, tout l'air qui eſt autour de la terre, ou de meſurer toute l'eau qui tombe chaque année ſur ſa ſurface; & qui n'eût penſé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieues le ſon fait dans une heu-

re; quel tems un rayon de lumiere emploie à venir du ſoleil à nous; combien de toiſes il y a d'ici à Saturne; quelle eſt la courbe ſelon laquelle un vaiſſeau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il ſoit poſſible.

Peut-être que, ſi quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philoſophes de paroles hautes & ſublimes; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories myſtérieuſes, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au ſaint alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je penſe, je ne m'accommode guere du ſtyle figuré. Il y a, dans notre alcoran, un grand nombre de petites choſes, qui me paroiſſent toujours telles, quoiqu'elles ſoient relevées par la force & la vie de l'expreſſion. Il ſemble d'abord que les livres inſpirés ne ſont que les idées divines rendues en langage humain: au contraire, dans notre alcoran, on trouve ſouvent le langage de dieu, & les idées des hommes; comme ſi, par un admirable caprice, dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les penſées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus ſaint parmi nous; tu croiras que c'eſt le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non: graces au ciel, l'eſprit n'a pas corrompu le cœur; &, tandis que je vivrai, Hali ſera mon prophete.

De Paris, le 15 de la lune de Chalban, 1716.

LET-

LETTRE XCVIII.

USBEK *à* IBBEN.
A Smirne.

IL n'y a point de pays au monde où la fortune ſoit ſi inconſtante que dans celui-ci. Il arrive, tous les dix ans, des révolutions qui précipitent le riche dans la miſere, & enlevent le pauvre avec des aîles rapides au comble des richeſſes. Celui-ci eſt étonné de ſa pauvreté ; celui-là l'eſt de ſon abondance. Le nouveau riche admire la ſageſſe de la providence ; le pauvre, l'aveugle fatalité du deſtin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des tréſors : parmi eux, il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere miſere. Ils ſont mépriſés comme de la boue, pendant qu'ils ſont pauvres : quand ils ſont riches, on les eſtime aſſez ; auſſi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'eſtime.

Ils ſont à préſent dans une ſituation bien terrible. On vient d'établir une chambre, qu'on appelle de juſtice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets ; car on les oblige de les déclarer au juſte, ſous peine de la vie : ainſi on les fait paſſer par un défilé bien étroit, je veux dire, entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un miniſtre connu par ſon eſprit, qui les honore de ſes plaiſanteries, & badine ſur toutes les délibérations du conſeil. On ne trou-

vepas tous les jours des miniſtres diſpoſés à faire rire le peuple ; & l'on doit ſçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais eſt plus reſpectable en France qu'ailleurs ; c'eſt un féminaire de grands ſeigneurs ; il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le compoſent prennent la place des grands malheureux, des magiſtrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre : &, quand ils ne peuvent pas ſupléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la providence admirable dans la maniere dont elle a diſtribué les richeſſes. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le néant. Mais, quand on examine qui ſont les gens qui en ſont les plus chargés, à force de mépriſer les riches, on vient enfin à mépriſer les richeſſes.

De Paris, le 26 de la lune de Maharram 1717.

LETTRE XCIX.

RICA *à* RHEDI.

A Veniſe.

Je trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été, ils ignorent encore plus

plus comment ils le feront cet hyver: mais surtout, on ne sçauroit croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leurs habillemens & de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; &, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere; tant l'habit, avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger: il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout-à coup. Il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même: dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? les architectes ont eté souvent obligés de hausser, de baisser, & d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement; & les regles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches; & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille & des dents, aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette

changeante nation, quoi qu'en diſent les mauvais plaiſans, les filles ſe trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en eſt des manieres & de la façon de vivre, comme des modes: les François changent de mœurs, ſelon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime la caractere de ſon eſprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du ſouverain eſt un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris le 8 de la lune de Saphar 1717.

LETTRE C.

RICA *au même.*

Je te parlois l'autre jour de l'inconſtance prodigieuſe des François ſur leurs modes. Cependant il eſt inconcevable à quel point ils en ſont entêtés: ils y rappellent tout: c'eſt la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui ſe fait chez les autres nations: ce qui eſt étranger leurs paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne ſçaurois guere ajuſter cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconſtance avec laquelle ils en changent tous le jours.

Quand je te dis qu'ils mépriſent tout ce qui eſt étranger, je ne parle que des bagatelles; car, ſur les choſes importantes, ils ſemblent s'être méfiés d'eux-mêmes, juſqu'à ſe dégrader. Ils avouent

vouent de bon cœur que les autres peuples ſont plus ſages, pourvu qu'on convienne qu'ils ſont mieux vêtus : ils veulent bien s'aſſujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers françois décident en légiſlateurs ſur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît ſi beau que de voir le goût de leurs cuiſiniers regner du ſeptentrion au midi, & les ordonnances de leurs coëffeuſes portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon-ſens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils aient pris de leurs voiſins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil?

Qui peut penſer qu'un royaume, le plus ancien & le plus puiſſant de l'Europe, ſoit gouverné, depuis plus de dix ſiecles, par des loix qui ne ſont pas faites pour lui? Si les François avoient été conquis, ceci ne ſeroit pas difficile à comprendre : mais ils ſont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les aſſemblées générales de la nation : &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les loix romaines, qu'ils ont priſes à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs légiſlateurs.

Et, afin que l'acquiſition fût entiere, & que tout le bon ſens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les conſtitutions des papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de ſervitude.

Il eſt vrai que, dans les derniers tems, on a rédigé par écrit quelques ſtatuts des villes & des provinces : mais ils ſont preſque tous pris du droit romain.

Cette abondance de loix adoptées, &, pour ainſi dire, naturaliſées, eſt ſi grande qu'elle accable également la juſtice & les juges. Mais ces volumes de loix ne ſont rien en comparaiſon de cette armée effroyable de gloſſateurs, de commentateurs, de compilateurs; gens auſſi foibles par le peu de juſteſſe de leur eſprit, qu'ils ſont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'eſt pas tout: ces loix étrangeres ont introduit des formalités dont l'excès eſt la honte de la raiſon humaine. Il ſeroit aſſez difficile de décider ſi la forme s'eſt rendue plus pernicieuſe, lorſqu'elle eſt entrée dans la juriſprudence, ou lorſqu'elle s'eſt logée dans la médecine: ſi elle a fait plus de ravages ſous la robe d'un juriſconſulte, que ſous le large chapeau d'un médecin; & ſi, dans l'une, elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, de 17 de la lune de Saphar 1717.

LETTRE CI.

USBEK *à* ***.

ON parle toujours ici de la conſtitution. J'entrai l'autre jour dans un maiſon, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui

qui disoit d'une voix forte : j'ai donné mon mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais lisez-le ce mandement, & vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. J'ai bien sué pour le faire, dit-il, en portant la main sur le front ; j'ai eu besoin de toute ma doctrine, & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva-là ; car c'est un bel ouvrage : & je défierois bien ce jésuite, qui vient si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Lisez le donc, reprit il, & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart d'heure, que si je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation, & de commetre sa suffisance. Mais comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force sottises, soutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient-là lui nioient quelque principe, il disoit d'abord : cela est certain, nous l'avons jugé ainsi, & nous sommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le sain ésprit nous éclaire ? Cela est heureux, lui répondis-je ; car, de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

De Paris, le 18 de la lune de Rébiab, 1, 1717.

LETTRE CII.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LES plus puiſſans états de l'Europe ſont ceux de l'empereur, des rois de France, d'Eſpagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, ſont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes ſont, à proprement parler, les martyrs de la ſouveraineté. Nos glorieux ſultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de ſujets. Ceux d'Italie, qui ne ſont pas ſi unis, ſont plus à plaindre: leurs états ſont ouverts comme des caravanſeras, où ils ſont obligés de loger les premiers qui viennent: il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur faſſent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe ſont monarchiques, ou plutôt ſont ainſi appellés: car je ne ſçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels; au moins eſt-il difficile qu'ils aient ſubſiſté long-tems dans leur pureté. C'eſt un état violent, qui dégénere toujours en deſpotiſme, ou en république. La puiſſance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince; l'équilibre eſt trop difficile à garder: il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre: mais l'avantage eſt ordinairement du côté du prince, qui eſt à la tête des armées.

Auſſi

Auſſi le pouvoir des rois d'Europe eſt-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent: mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos ſultans; premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples; ſecondement, parce qu'il n'eſt pas de leur intérêt de le porter ſi loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs ſujets, que cet immenſe pouvoir qu'ils exercent ſur eux; rien ne les ſoumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'uſage où ils ſont de faire mourir tous ceux qui leur déplaiſent, au moindre ſigne qu'ils font, renverſe la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui eſt comme l'ame des états, & l'harmonie des empires; & cette proportion, ſcrupuleuſement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini ſur nos ſultans.

Un Perſan qui, par imprudence ou par malheur, s'eſt attiré la diſgrace du prince, eſt ſûr de mourir: la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette néceſſité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de ſon ſouverain, s'il avoit voulu livrer ſes places aux ennemis, il en ſeroit quitte auſſi pour perdre la vie: il ne court donc pas plus de riſque dans ce dernier cas que dans le premier.

Auſſi, dans la moindre diſgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il ſe porte naturellement à troubler l'état, & à conſpirer contre le ſouverain: ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des grands d'Europe, à qui la diſgrace n'ôte rien que la bienveillance

& la faveur. Ils ſe retirent de la cour, & ne ſongent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naiſſance. Comme on ne les fait guere périr que pour le crime de leſe-majeſté, ils craignent d'y tomber, par la conſidération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner: ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes qui périſſent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en ſureté, ils ne vivroient pas un jour; &, s'ils n'avoient à leur ſolde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniſer le reſte de leurs ſujets, leur empire ne ſubſiſteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq ſiecles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'uſage de ces tems-là, pour ſe garantir des aſſaſſins qu'un petit prince d'Aſie avoit envoyés pour le faire périr: juſques-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs ſujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puiſſent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs ſujets, comme nos ſultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels: il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureux pour voir l'auguſte viſage de ſon prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne de vivre. Ces monarques ſont comme le ſoleil, qui porte par-tout la chaleur & la vie.

De Paris, le 8 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LET.

LETTRE CIII.

USBEK *au même.*

POUR ſuivre l'idée de ma derniere lettre, voici, à peu près, ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé:

Le plus mauvais parti que les princes d'Aſie aient pu prendre, c'eſt de ſe cacher comme ils font. Ils veulent ſe rendre plus reſpectables : mais ils font reſpecter la royauté, & non pas le roi; & attachent l'eſprit des ſujets à un certain trône, & non pas à une certaine perſonne.

Cette puiſſance inviſible, qui gouverne, eſt toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, ſe ſoient égorgés l'un après l'autre, il ne ſent aucune différence: c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des eſprits.

Si le déteſtable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup ſur un roi des Indes, maître du ſceau royal, & d'un tréſor immenſe qui auroit ſemblé amaſſé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire, ſans qu'un ſeul homme eût penſé à réclamer ſon roi, ſa famille & ſes enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a preſque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'orient: d'où vient cela, ſi ce n'eſt de ce qu'il eſt tyrannique & affreux?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince ou par le peuple: mais, là les princes n'ont

n'ont garde d'en faire; parce que, dans un ſi haut degré de puiſſance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir: s'ils changeoient quelque choſe, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux ſujets, ſi quelqu'un d'eux forme quelque réſolution, il ne ſçauroit l'exécuter ſur l'état; il faudroit qu'il contrebalançât, tout-à-coup, une puiſſance redoutable & toujours unique; le tems lui manque, comme les moyens. Mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte ſur le trône, pendant que le monarque en deſcend, tombe, & va expirer à ſes pieds.

Un mécontent, en Europe, ſonge à entretenir quelque intelligence ſecrette, à ſe jetter chez les ennemis, à ſe ſaiſir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les ſujets. Un mécontent, en Aſie, va droit au prince, étonne, frappe, renverſe: il en efface juſqu'à l'idée; dans un inſtant l'eſclave & le maître, dans un inſtant uſurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête! Il ſemble ne réunir ſur elle toute ſa puiſſance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

De Paris, le 2 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LET-

LETTRE CIV.

USBEK *au même.*

Tous les peuples d'Europe ne ſont pas également ſoumis à leurs princes: par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laiſſe guere à leur roi le tems d'appeſantir ſon autorité. La ſoumiſſion & l'obéiſſance ſont les vertus dont ils ſe piquent le moins. Ils diſent, là-deſſus, des choſes bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puiſſe attacher les hommes, qui eſt celui de la gratitude: un mari, une femme, un pere & un fils, ne ſont liés entr'eux que par l'amour qu'ils ſe portent, ou par les bienfaits qu'ils ſe procurent: & ces motifs divers de reconnoiſſance ſont l'origine de tous les royaumes, & de toutes les ſociétés.

Mais, ſi un prince, bien loin de faire vivre ſes ſujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéiſſance ceſſe; rien ne les lie, rien ne les attache à lui; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils ſoutiennent que tout pouvoir ſans bornes ne ſçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, diſent-ils, donner à un autre plus de pouvoir ſur nous que nous n'en avons nous-mêmes: or nous n'avons pas ſur nous-mêmes un pouvoir ſans bornes; par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie: perſonne n'a donc, concluent-ils, ſur la terre, un tel pouvoir.

Le

Le crime de leſe-majeſté n'eſt autre choſe, ſelon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui déſobéiſſant, de quelque maniere qu'il lui déſobéiſſe. Auſſi le peuple d'Angleterre, qui ſe trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de leſe-majeſté à un prince de faire la guerre à ſes ſujets. Ils ont donc grande raiſon, quand ils diſent que le précepte de leur alcoran, qui ordonne de ſe ſoumettre aux puiſſances, n'eſt pas bien difficile à ſuivre, puiſqu'il leur eſt impoſſible de le ne pas obſerver; d'autant que ce n'eſt pas au plus vertueux qu'on les oblige de ſe ſoumettre, mais à celui qui eſt le plus fort.

Les Anglois diſent qu'un de leurs rois, ayant vaincu & fait priſonnier un prince qui lui diſputoit la couronne, voulut lui reprocher ſon infidélité & ſa perfidie: il n'y a qu'un moment, dit le prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux eſt le traître.

Un uſurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui; &, croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges, il fait révérer, comme des arrêts du ciel, les caprices du haſard & de la fortune.

De Paris, le 20 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LET-

LETTRE CV.

RHEDI *à* USBEK.

A Paris.

Tu m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des ſciences & des arts cultivés en occident. Tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne ſçais ſi l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais uſage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la ſeule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui, à la premiere bombe, ſe ſeroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec leſquelles ils ont, dans la ſuite, opprimé leurs ſujets.

Tu ſçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables; c'eſt-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'aſyle ſur la terre contre l'injuſtice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir quelque ſecret qui fourniſſe une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entieres.

Tu as lu les hiſtoriens : fais-y bien attention; preſque toutes les monarchies n'ont été fondées que ſur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perſe peut nous en fournir un exemple domeſtique.

M

Il n'y a pas long-tems que je ſuis en Europe; mais j'ai oui parler à des gens ſenſés des ravages de la chymie. Il ſemble que ce ſoit un quatrieme fleau, qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement; tandis que la guerre, la peſte, la famine, les détruiſent en gros, mais par intervalles.

Que nous a ſervi l'invention de la bouſſole, & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richeſſes? L'or & l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandiſes, & un gage de leur valeur, par la raiſon que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre uſage: que nous importoit-il donc qu'ils devinſſent plus communs; & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous euſſions deux ou trois ſignes au lieu d'un? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuſe aux pays qui ont été découverts. Les nations entieres ont été détruites; & les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une ſervitude ſi rude, que le récit en fait frémir les muſulmans.

Heureuſe l'ignorance des enfans de Mahomet! Aimable ſimplicité, ſi chérie de notre ſaint prophete, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens tems, & la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres.

De Veniſe, le 5 de la lune de Rahmazan 1717.

LET.

LETTRE CVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

OU tu ne penſes pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penſes. Tu as quitté ta patrie pour t'inſtruire, & tu mépriſes toute inſtruction: tu viens, pour te former dans un pays où l'on cultive les beaux arts; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhédi? je ſuis plus d'accord avec toi que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts? Il n'eſt pas néceſſaire de ſe l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples ſur la terre, chez leſquels un ſinge paſſablement inſtruit pourroit vivre avec honneur; il s'y trouveroit, à peu près, à la portée des autres habitans; on ne lui trouveroit point l'eſprit ſingulier, ni le caractere biſarre; il paſſeroit tout comme un autre, & ſeroit même diſtingué par ſa gentilleſſe.

Tu dis que les fondateurs des empires ont preſque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, ſe répandre ſur la terre, & couvrir de leurs armées féroces les royaumes les plus policés. Mais prends-y garde; ils ont appris les arts, ou les ont fait exercer aux peuples vaincus; ſans cela, leur puiſſance auroit paſſé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque ma-

maniere de deſtruction plus cruelle que celle qui eſt en uſage. Non : ſi une fatale invention venoit à ſe découvrir, elle ſeroit bientôt prohibée par le droit des gens; & le conſentement unanime des nations enſéveliroit cette découverte. Il n'eſt point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voies : ils doivent chercher des ſujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'eſt-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres ſoient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en liſant les hiſtoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles ſont beaucoup moins ſanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a preſque plus de mêlée.

Et, quand il ſe ſeroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on, pour cela, le rejetter? Penſes-tu, Rhédi, que la religion que notre ſaint prophete a apportée du ciel ſoit pernicieuſe, parce qu'elle ſervira un jour à confondre les perfides chrétiens ?

Tu crois que les arts amolliſſent les peuples, &, par-là, ſont cauſe de la chûte des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perſes, qui fut l'effet de leur molleſſe : mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puiſque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois, & les ſubjuguerent, cultivoient les arts avec infiniment plus de ſoin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes

efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent; puiſqu'ils ne ſont jamais dans l'oiſiveté, qui, de tous les vices, eſt celui qui amollit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en jouiſſent. Mais comme, dans un pays policé, ceux qui jouiſſent des commodités d'un art ſont obligés d'en cultiver un autre, à moins de ſe voir réduits à une pauvreté honteuſe; il ſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les arts.

Paris eſt peut-être la ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs; mais c'eſt peut-être celle où l'on mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieuſement, il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Une femme s'eſt mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une certaine parure; il faut que, dès ce moment, cinquante artiſans ne dorment plus, & n'aient plus le loiſir de boire & de manger: elle commande, & elle eſt obéie plus promptement que ne feroit notre monarque, parce que l'intérêt eſt le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette paſſion de s'enrichir, paſſe de condition en condition, depuis les artiſans juſqu'aux grands. Perſonne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au deſſous de lui. Vous voyez, à Paris, un homme qui a de quoi vivre juſqu'au jour du jugement, qui travaille ſans ceſſe, & court riſque d'accourcir ſes jours, pour amaſſer, dit-il, de quoi vivre.

Le

Le même eſprit gagne la nation; on n'y voit que travail & qu'induſtrie. Où eſt donc ce peuple efféminé dont tu parles tant?

Je ſuppoſe, Rhédi, qu'on ne ſouffrît dans un royaume que les arts abſolument néceſſaires à la culture des terres qui ſont pourtant en grand nombre; & qu'on en bannît tous ceux qui ne ſervent qu'à la volupté, ou à la fantaiſie; je le ſoutiens, cet état ſeroit un des plus miſérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient aſſez de courage pour ſe paſſer de tant de choſes qu'ils doivent à leurs beſoins, le peuple dépériroit tous les jours; & l'état deviendroit ſi foible, qu'ils n'y auroit ſi petite puiſſance qui ne pût le conquérir.

Il ſeroit aiſé d'entrer dans un long détail, & de te faire voir que les revenus des particuliers ceſſeroient preſque abſolument, & par conſéquent ceux du prince. Il n'y auroit preſque plus de relation de facultés entre les citoyens: on verroit finir cette circulation de richeſſes, & cette progreſſion de revenus, qui vient de la dépendance où ſont les arts les uns des autres: chaque particulier vivroit de ſa terre, & n'en retireroit que ce qu'il lui faut préciſément pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'eſt pas quelquefois la vingtieme partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en reſtât que la vingtieme partie.

Fais bien attention juſqu'où vont les revenus de l'induſtrie. Un fonds ne produit, annuellement,

ment, à ſon maître, que la vingtieme partie de ſa valeur; mais, avec une piſtole de couleur, une peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfevres, des ouvriers en laine, en ſoye, & de toutes ſortes d'artiſans.

De tout ceci, on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince ſoit puiſſant, il faut que ſes ſujets vivent dans les délices: il faut qu'il travaille à leur procurer toutes ſortes de ſuperfluités, avec autant d'attention que les néceſſités de la vie.

De Paris, le 14 de la lune de Chalval 1717.

LETTRE CVII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

J'AI vu le jeune monarque. Sa vie eſt bien précieuſe à ſes ſujets: elle ne l'eſt pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que ſa mort pourroit produire. Mais les rois ſont comme les dieux; &, pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa phyſionomie eſt majeſtueuſe, mais charmante: une belle éducation ſemble concourir avec un heureux naturel, & promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des rois d'occident, juſqu'à ce qu'ils aient paſſé par les deux grandes épreuves, de leur maîtreſſe, & de leur confeſſeur. On verra bien-

tôt l'un & l'autre travailler à ſe ſaiſir de l'eſprit de celui-ci; & il ſe livrera, pour cela, de grands combats. Car, ſous un jeune prince, ces deux puiſſances ſont toujours rivales : mais elles ſe concilient & ſe réuniſſent ſous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à ſoutenir; la force du roi fait ſa foibleſſe, mais l'autre triomphe également de ſa foibleſſe & de ſa force.

Lorſque j'arrivai en France, je trouvai le feu roi abſolument gouverné par les femmes: & cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins beſoin. J'entendis un jour une femme qui diſoit: Il faut que l'on faſſe quelque choſe pour ce jeune colonel; ſa valeur m'eſt connue; j'en parlerai au miniſtre. Une autre diſoit: Il eſt ſurprenant que ce jeune abbé ait été oublié; il faut qu'il ſoit évêque; il eſt homme de naiſſance, & je pourrois répondre de ſes mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces diſcours fuſſent des favorites du prince: elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie; choſe pourtant très-facile à faire chez les princes européens. Mais c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle paſſent toutes les graces & quelquefois les injuſtices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une eſpece de république, dont les membres toujours actifs ſe ſecou-

courent & ſe ſervent mutuellement: c'eſt comme un nouvel état dans l'état: & celui qui eſt à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des miniſtres, des magiſtrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, eſt comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les reſſorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'aviſe d'être la maîtreſſe d'un miniſtre pour coucher avec lui? Quelle idée! c'eſt pour lui préſenter cinq ou ſix placets tous les matins: & la bonté de leur naturel paroît dans l'empreſſement qu'elles ont de faire du bien à une infinité des gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On ſe plaint, en Perſe, de ce que le royaume eſt gouverné par deux ou trois femmes: c'eſt bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & non ſeulement prennent en gros, mais même ſe partagent en détail toute l'autorité.

De Paris, le dernier de la lune de Chalval 1717.

LETTRE CVIII.

USBEK *à* ***.

Il y a une eſpece de livres que nous ne connoiſſons point en Perſe, & qui me paroiſſent ici fort à la mode: ce ſont les journaux. La pareſſe ſe ſent flattée, en les liſant: on eſt ravi de pourvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait

les complimens ordinaires, que les lecteurs sont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto*; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio*; il faut donc qu'il étende son sujet à proportion : ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant, si je voulois ruiner ma santé, & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux; comme si la verité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais, lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en aient : & en effet, quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois?

La plupart des auteurs ressemblent aux poëtes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le font si fort de leurs ouvrages qu'ils ne sçauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit

droit ſi ſenſible; & les journaliſtes le ſavent bien. Ils font donc tout le contraire: ils commencent par louer la matiere qui eſt traitée; premiere fadeur: de-là ils paſſent aux louanges de l'auteur; louanges forcées: car ils ont affaire à des gens qui ſont encore en haleine, tout prêts à ſe faire raiſon, & à foudroyer, à coup de plume, un téméraire journaliſte.

De Paris, le 5 de la lune de Zilcadé 1718.

LETTRE CIX.

RICA *à* ***.

L'UNIVERSITÉ de Paris eſt la fille ainée des rois de France, & très-ainée; car elle a plus de neuf cens ans: auſſi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque tems, un grand démêlé avec quelques docteurs à l'occaſion de la lettre *Q.* (*), qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K.* La diſpute s'échauffa ſi fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens: il fallut que le parlement terminât le différend; & il accorda permiſſion, par un arrêt ſolemnel, à tous les ſujets du roi de France, de prononcer cette lettre à leur fantaiſie. Il faiſoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus reſpectables, occupés à décider du ſort d'une lettre de l'alphabet!

Il ſemble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étréciſſent lorſqu'elles ſont aſſem-

(*) Il veut parler de la querelle de Ramus.

ſemblées; & que, là où il y a plus de ſages, il y ait auſſi moins de ſageſſe. Les grands corps s'attachent toujours ſi fort aux minuties, aux vains uſages, que l'eſſentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un roi d'Arragon (*) ayant aſſemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premieres ſéances s'employerent à décider en quelle langue les délibérations ſeroient conçues: la diſpute étoit vive; & les états ſe ſeroient rompus mille fois, ſi l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande ſeroit faite en langage catalan, & la réponſe en arragonois.

De Paris, le 25 de la lune de Zilhagé 1718.

LETTRE CX.

RICA *à* ***.

Le rôle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe. Il n'y a rien de plus ſérieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette, au milieu de ſes domeſtiques: un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer ſa droite, ou ſon corps de réſerve, qu'elle en met à poſter une mouche qui peut manquer, mais dont elle eſpere ou prévoit le ſuccès.

Quelle gêne d'eſprit, quelle attention; pour concilier ſans ceſſe les intérêts de deux rivaux; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle eſt livrée à l'un & à l'autre; & ſe rendre mé-

(*) C'étoit en 1610.

médiatrice ſur tous les ſujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire ſuccéder & renaître les parties de plaiſirs, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre!

Avec tout cela, la plus grande peine n'eſt pas de ſe divertir; c'eſt de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puiſſe croire qu'elles ſe ſont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un ſouper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles diſoient ſans ceſſe: au moins il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes aſſez mal aſſortis, & par conſéquent aſſez ſérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertiſſons bien: il n'y a pas aujourd'hui, dans Paris, une partie ſi gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me ſecoua, & me dit: hé bien, ne ſommes-nous pas de bonne humeur? Oui, lui répondis-je en bâillant; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la triſteſſe triomphoit toujours des réflexions; &, quant à moi, je me ſentis conduit, de bâillement en bâillement, dans un ſommeil léthargique, qui finit tous mes plaiſirs.

De Paris, le 11 *de la lune de Maharram* 1713.

LETTRE CXI.

USBEK *à* ***.

LE regne du feu roi a été si long, que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa minorité ; & on ne lit plus que les mémoires de ces tems-là.

Voici le discours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conseil de guerre : & j'avoue que je n'y comprends pas grand' chose.

MESSIEURS, quoique nos troupes aient été repoussées avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer cet échec. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mettre au jour, qui, je m'assure, remettront toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui sortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleusement le peuple. Ils sont sur un air qui a fait, jusqu'à présent, un effet tout particulier.

Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estampe qui fera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien François; & il l'écorche tellement qu'il n'est pas possible que ses affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire si grossiere, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'es-

J'eſpere qu'avant qu'il ſoit huit jours, le peuple fera, du nom de Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de ſomme, & celles qui ſervent à tirer.

Depuis notre défaite, notre muſique l'a ſi furieuſement vexé ſur le péché originel, que, pour ne pas voir ſes partiſans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ſes pages.

Ranimez-vous donc; reprenez courage; & ſoyez ſurs que nous lui ferons repaſſer les monts à coups de ſifflets.

De Paris, le 4 de la lune de Chalban 1718.

LETTRE CXII.

RHEDI *à* USBEK.

A Paris.

PENDANT le ſéjour que je fais en Europe, je lis les hiſtoriens anciens & modernes: je compare tous les tems: j'ai du plaiſir à les voir paſſer, pour ainſi dire, devant moi: & j'arrête ſurtout mon eſprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges ſi différens des âges, & la terre ſi peu ſemblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une choſe qui cauſe tous les jours ma ſurpriſe. Comment le monde eſt-il ſi peu peuplé, en comparaiſon de ce qu'il étoit autrefois? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuſe fécondité des premiers tems? Seroit-elle déjà dans ſa vieilleſſe? & tomberoit-elle de langueur?

J'ai reſté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie, ſi fameuſe autrefois Quoique tout le monde habite les villes, elles ſont entiérement déſertes & dépeuplées: il ſemble qu'elles ne ſubſiſtent encore que pour marquer le lieu ou étoient ces cités puiſſantes dont l'hiſtoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la ſeule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen romain qui avoit dix, & même vingt mille eſclaves, ſans compter ceux qui travailloient dans les maiſons de campagne, &, comme on y comptoit quatre ou cinq cent mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ſes habitans, ſans que l'imagination ne ſe révolte.

Il y avoit autrefois, dans la Sicile, de puiſſans royaumes, & des peuples nombreux, qui en ont diſparu depuis: cette iſle n'a plus rien de conſidérable que ſes volcans.

La Grece eſt ſi déſerte qu'elle ne contient pas la centieme partie de ſes anciens habitans.

L'Eſpagne, autrefois ſi remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées; & la France n'eſt rien, en comparaiſon de cette ancienne Gaule dont parle Céſar.

Les pays du nord ſont fort dégarnis; & il s'en faut bien que les peuples y ſoient, comme autrefois, obligés de ſe partager, & d'envoyer dehors, comme des eſſains, des colonies & des nations entieres, chercher de nouvelles demeures.

La

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont preſque plus de peuples.

On ne ſçauroit trouver, dans l'Amérique, la cinquantieme partie des hommes qui y formoient de ſi grands empires.

L'Aſie n'eſt guere en meilleur état. Cette Aſie mineure, qui contenoit tant de puiſſantes monarchies, & un nombre ſi prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Aſie, celle qui eſt ſoumiſe au Turc n'eſt pas plus peuplée: pour celle qui eſt ſous la domination de nos rois, ſi on la compare à l'état floriſſant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui y étoient ſans nombre du tems des Xercès & des Darius.

Quant aux petits états qui ſont autour de ces grands empires, ils ſont réellement déſerts: tels ſont les royaumes d'Irimette, de Circaſſie, & de Guriel. Ces princes, avec de vaſtes états, comptent à peine cinquante mille ſujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens: je crois la voir ſortir des ravages de la peſte & de la famine.

L'Afrique a toujours été ſi inconnue, qu'on ne peut en parler ſi préciſément que des autres parties du monde: mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la méditerranée, connues de tout tems, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit ſous les Carthaginois & les Romains. Au-

jour d'hui, ſes princes ſont ſi foibles, que ce ſont les plus petites puiſſances du monde.

Après un calcul auſſi exact qu'il peut l'être dans ces ſortes de choſes, j'ai trouvé qu'il y a, à peine, ſur la terre, la dixieme partie des hommes qui y étoient dans les anciens tems. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle ſe dépeuple tous les jours: &, ſi cela continue, dans dix ſiecles, elle ne ſera qu'un déſert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible cataſtrophe qui ſoit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en eſt-on apperçu, parce qu'elle eſt arrivée inſenſiblement, & dans le cours d'un grand nombre de ſiecles: ce qui marque un vice intérieur, un venin ſecret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

De Veniſe, le 10 *de la lune de Rhégeb* 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

Le monde, mon cher Rhédi, n'eſt point incorruptible; les cieux même ne le ſont pas: les aſtronomes ſont des témoins oculaires de leurs changemens, qui ſont des effets bien naturels du mouvement univerſel de la matiere.

La terre eſt ſoumiſe, comme les autres planetes, aux loix des mouvemens: elle ſouffre, au-dedans d'elle, un combat perpétuel de ſes princi-

pes;

pès : la mer & le continent ſemblent être dans une guerre éternelle ; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les hommes, dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain: cent mille cauſes peuvent agir, capables de les détruire, &, à plus forte raiſon, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de les cataſtrophes particulieres, ſi communes chez les hiſtoriens, qui ont détruit des villes & des royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de ſa perte.

Les hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles qui ont, tour à tour, déſolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut ſi violente, qu'elle brûla juſqu'à la racine des plantes, & ſe fit ſentir dans tout le monde connu, juſqu'à l'empire du Catay : un degré de plus de corruption, auroit, peut-être dans un ſeul jour, détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux ſiecles que la plus honteuſe de toutes les maladies ſe fit ſentir en Europe, en Aſie & en Afrique; elle fit, dans très-peu de tems, des effets prodigieux: c'étoit fait des hommes, ſi elle avoit continué ſes progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naiſſance, incapables de ſoutenir le poids des charges de la ſociété, ils auroient péri miſérablement.

Qu'auroit-ce été, ſi le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le ſeroit devenu, ſans doute, ſi l'on n'avoit été aſſez heureux pour trouver un

remede auſſi puiſſant que celui qu'on a découvert. Peut être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la deſtruction qui auroit pu arriver au genre humain? N'eſt-elle pas arrivée en effet? & le déluge ne le réduiſit-il pas à une ſeule famille?

Il y a des philoſophes qui diſtinguent deux créations; celle des choſes, & celle de l'homme: ils ne peuvent comprendre que la matiere & les choſes créés n'aient que ſix mille ans; que dieu ait différé, pendant toute l'éternité, ſes ouvrages, & n'ait uſé que d'hier de ſa puiſſance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais, s'il ne l'a pas pu dans un tems, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'eſt donc parce qu'il ne l'a pas voulu: mais comme il n'y a point de ſucceſſion dans dieu, ſi l'on admet qu'il ait voulu quelque choſe une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

(*) Cependant, tous les hiſtoriens nous parlent d'un premier pere: ils nous font voir la nature humaine naiſſante. N'eſt-il pas naturel de penſer qu'Adam fut ſauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge; & que ces grands événemens ont été fréquens ſur la terre, depuis la création du monde?

Mais

(*) *Dans les précédentes éditions, avant cet alinéa, on liſoit celui-ci:* Il ne faut donc pas compter les années du monde: le nombre des grains de ſable de la mer ne leur eſt pas plus comparable qu'un inſtant.

Mais toutes les deſtructions ne ſont pas violentes. Nous voyons pluſieurs parties de la terre ſe laſſer de fournir à la ſubſiſtance des hommes: que ſçavons-nous ſi la terre entiere n'a pas des cauſes générales, lentes & imperceptibles de laſſitude?

J'ai été bien aiſe de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particuliérement à ta lettre ſur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-ſept à dix-huit ſiecles. Je te ferai voir, dans une lettre ſuivante, qu'indépendamment des cauſes phyſiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

De Paris, le 8 de la lune de Chalban 1718.

LETTRE CXIV.

USBEK *au même.*

Tu cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois: &, ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne & la mahométane ont partagé le monde romain, les choſes ſont bien changées: il s'en faut de beaucoup que ces deux religions ſoient auſſi favorables à la propogation de l'eſpece, que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette derniere, la polygamie étoit défendue;

due; &, en cela, elle avoit un très-grand avantage ſur la religion mahométane : le divorce y étoit permis, ce qui lui en donnoit un autre, non moins conſidérable, ſur la chrétienne.

Je ne trouve rien de ſi contradictoire que cette pluralité des femmes permiſe par le ſaint alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire, donné dans le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophete, parce que vous leur êtes néceſſaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous ſont néceſſaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable muſulman bien laborieuſe. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & ſeulement autant de concubines, ou d'eſclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens?

Vos femmes ſont vos labourages, dit encore le prophete; approchez vous donc de vos labourages : faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon muſulman comme un athlete, deſtiné à combattre ſans relâche; mais qui, bientôt foible & accablé de ſes premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire; & ſe trouve, pour ainſi dire, enſeveli ſous ſes propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, &, pour ainſi dire, avec épargne : ſes opérations ne ſont jamais violentes : juſques dans ſes productions, elle veut de la tempérance : elle ne va jamais qu'avec regle & meſure : ſi on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur; elle emploie toute la for-

ce

ce qui lui reſte à ſe conſerver, perdant abſolument ſa vertu productrice & ſa puiſſance générative.

C'eſt dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propre à nous épuiſer qu'à nous ſatisfaire. Il eſt très-ordinaire, parmi nous, de voir un homme, dans un ſerrail prodigieux, avec un très petit nombre d'enfans: ces enfans même ſont, la plupart du tems, foibles & mal ſains, & ſe ſentent de la langueur de leur pere.

Ce n'eſt pas tout: ces femmes, obligées à une continence forcée, ont beſoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques: la religion, la jalouſie, & la raiſon même, ne permettent pas d'en laiſſer approcher d'autres: ces gardiens doivent être en grand nombre, ſoit afin de maintenir la tranquillité au dedans parmi les guerres que ces femmes ſe font ſans ceſſe, ſoit pour empêcher les entrepriſes du dehors. Ainſi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la ſociété, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naiſſance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en ſuivre!

Les filles eſclaves qui ſont dans le ſerrail, pour ſervir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieilliſſent preſque toujours dans une affligeante virginité: elles ne peuvent pas ſe marier pendant qu'elles y reſtent; & leurs maîtreſſes, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont preſque jamais.

Voilà comment un ſeul homme occupe à ſes plai-

plaiſirs tant de ſujets de l'un & de l'autre ſexe, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'eſpece.

Conſtantinople & Iſpahan ſont les capitales des deux plus grands empires du monde: c'eſt là que tout doit aboutir; & que les peuples, attirés de mille manieres, ſe rendent de toutes parts. Cependant elles périſſent d'elles mêmes; & elles ſeroient bientô détruites, ſi les ſouverains n'y faiſoient venir, preſqu'à chaque ſiecle, des nations entieres pour les repeupler. J'épuiſerai ce ſujet dans une autre lettre.

De Paris, le 13 de la lune de Chaban, 1718.

LETTRE CXV.

USBEK *au même.*

LES Romains n'avoient pas moins d'eſclaves que nous; ils en avoient même plus: mais ils en faiſoient un meilleur uſage.

Bien loin d'empêcher, par des voies forcées, la multiplication de ces eſclaves, ils la favoriſoient, au contraire, de tout leur pouvoir; ils les aſſocioient, le plus qu'ils pouvoient, par des eſpeces de mariages: par ce moyen, ils rempliſſoient leurs maiſons de domeſtiques de tous les ſexes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faiſoient, à la longue, la richeſſe d'un maître, naiſſoient ſans nombre autour de lui: il étoit ſeul chargé de leur nourritu-

re

re & de leur éducation: les peres, libres de ce fardeau, ſuivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient, ſans craindre une trop nombreuſe famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les eſclaves ſont occupés à garder nos femmes, & à rien de plus; qu'ils ſont, à l'égard de l'état, dans une perpétuelle léthargie: de maniere qu'il faut reſtreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts & des terres, leſquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république ſe ſervoit avec un avantage infini, de ce peuple d'eſclaves. Chacun d'eux avoit ſon pécule qu'il poſſédoit aux conditions que ſon maître lui impoſoit: avec ce pécule, il travailloit & ſe tournoit du côté où le portoit ſon induſtrie. Celui-ci faiſoit la banque; celui-là ſe donnoit au commerce de la mer; l'un vendoit des marchandiſes en détail; l'autre s'appliquoit à quelque art méchanique, ou bien affermoit & faiſoit valoir des terres: mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât, de tout ſon pouvoir à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit, en même tems, l'aiſance dans la ſervitude préſente, & l'eſpérance d'une liberté future: cela faiſoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'induſtrie.

Ces eſclaves, devenus riches par leurs ſoins & leur travail, ſe faiſoient affranchir, & devenoient citoyens. La république ſe réparoit ſans ceſſe, & recevoir dans ſon ſein de nouvelles familles, à meſure que les anciennes ſe détruiſoient.

J'au-

J'aurai peut-être, dans mes lettres ſuivantes, occaſion de te prouver que, plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit; je prouverai auſſi facilement que, plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente: ces deux choſes s'entr'aident, & ſe favoriſent néceſſairement.

Si cela eſt, combien ce nombre prodigieux d'eſclaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'induſtrie & l'abondance les faiſoit naître; & eux, de leur côté, faiſoient naître l'abondance & l'induſtrie.

De Paris, le 16 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK *au même.*

NOUS avons juſqu'ici parlé des pays mahométans, & cherché la raiſon pourquoi ils ſont moins peuplés que ceux qui étoient ſoumis à la domination des Romains : examinons à préſent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion païenne, & il fut défendu aux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de ſi petite conſéquence, eut inſenſiblement des ſuites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta, non ſeulement toute la douceur du mariage, mais auſſi l'on donna atteinte à ſa fin : en voulant reſſerrer ſes nœuds, on les relâcha; &,

&, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les ſépara pour jamais.

Dans une action ſi libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la néceſſité, & la fatalité du deſtin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'inſociabilité des humeurs: on voulut fixer le cœur, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconſtant dans la nature: on attacha, ſans retour & ſans eſpérance, des gens accablés l'un de l'autre, & preſque toujours mal aſſortis: & l'on fit comme ces tyrans qui faiſoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la facilité du divorce: un mari & une femme étoient portées à ſoutenir patiemment les peines domeſtiques, ſçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir; & ils gardoient ſouvent ce pouvoir en main toute leur vie, ſans en uſer, par cette ſeule conſidération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en eſt pas de même des chrétiens, que leurs peines préſentes déſeſperent pour l'avenir. Ils ne voient, dans les déſagrémens du mariage, que leur durée, &, pour ainſi dire, leur éternité: de-là viennent les dégoûts, les diſcordes, les mépris; & c'eſt autant de perdu pour la poſtérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'eſſentiel: on paſſe enſemble trente ans de froideur: il ſe forme des ſéparations inteſtines auſſi fortes, & peut-être plus pernicieuſes que ſi elles étoient publiques: chacun vit & reſte

reſte de ſon côté; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, ſe livrera aux filles de joie: commerce honteux & ſi contraire à la ſociété; lequel, ſans remplir l'objet du mariage, n'en repréſente tout au plus que les plaiſirs.

Si, de deux perſonnes ainſi liées, il y en a une qui n'eſt pas propre au deſſein de la nature, & à la propagation de l'eſpece, ſoit par ſon tempérament, ſoit par ſon âge, elle enſevelit l'autre avec elle, & la rend auſſi inutile qu'elle l'eſt elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner ſi l'on voit, chez les chrétiens, tant de mariages fournir un ſi petit nombre de citoyens. Le divorce eſt aboli: les mariages mal aſſortis ne ſe raccommodent plus: les femmes ne paſſent plus, comme chez les Romains, ſucceſſivement dans les mains de pluſieurs maris, qui en tiroient, dans le chemin, le meilleur parti qu'il étoit poſſible.

J'oſe le dire: ſi, dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient ſans ceſſe gênés par des loix ſingulieres & ſubtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la république, il avoit été établi que les maris changeaſſent de femmes tous les ans, il en ſeroit né un peuple innombrable.

Il eſt aſſez difficile de faire bien comprendre la raiſon qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du monde, eſt un contrat ſuſceptible de toutes les conventions; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet. Mais les chrétiens

tiens ne le regardent pas dans ce point de vue; auſſi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'eſt. Ils ne le font pas conſiſter dans le plaiſir des ſens: au contraire, comme je te l'ai déjà dit, il ſemble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent: mais c'eſt une image, une figure, & quelque choſe de myſtérieux, que je ne comprends point.

De Paris, ce 19 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK *au même.*

LA prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation des pays chrétiens: le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en eſt pas une moins conſidérable.

Je parle des prêtres & des dervis, de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe vouent à une continence éternelle: c'eſt, chez les chrétiens, la vertu par excellence; en quoi je ne les comprends pas, ne ſçachant ce que c'eſt qu'une vertu dont il ne réſulte rien.

Je trouve que leurs docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le mariage eſt ſaint, & que le célibat, qui lui eſt oppoſé, l'eſt encore davantage; ſans compter qu'en fait de préceptes & de dogmes fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau: aujourd'hui,

ils

ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui revient à la même choſe.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les peſtes & les guerres les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit, dans chaque maiſon religieuſe, une famille éternelle, où il ne naît perſonne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maiſons ſont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'enſeveliſſent les races futures.

Cette politique eſt bien différente de celle des Romains, qui établiſſoient des loix pénales contre ceux qui ſe refuſoient aux loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté ſi contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion proteſtante, tout le monde eſt en droit de faire des enfans; elle ne ſouffre ni prêtres, ni dervis : & ſi, dans l'établiſſement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ſes fondateurs n'avoient été accuſés ſans ceſſe d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage univerſelle, ils n'en euſſent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere qui ſépare, en ce point, le Nazaréen & Mahomet.

Mais, quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la religion donne aux proteſtans un avantage infini ſur les catholiques.

J'oſe le dire; dans l'état préſent où eſt l'Europe, il n'eſt pas poſſible que la religion catholique y ſubſiſte cinq cens ans.

Avant

Avant l'abaiſſement de la puiſſance d'Eſpagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les proteſtans. Ces derniers ſont peu à peu parvenus à un équilibre. Les proteſtans deviendront plus riches & plus puiſſans, & les catholiques plus foibles.

Les pays proteſtans doivent être, & ſont réellement plus peuplés que les catholiques: d'où il ſuit, premiérement, que les tributs y ſont plus conſidérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les paient: ſecondement, que les terres y ſont mieux cultivées, enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire; & qu'avec plus de beſoins, on y a plus de reſſources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des terres, il faut que le commerce périſſe; &, lorsqu'il n'y a que celui qui eſt néceſſaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque: c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même tems, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non ſeulement la culture des terres y eſt abandonnée, mais-même l'induſtrie y eſt pernicieuſe: elle ne conſiſte qu'à apprendre cinq ou ſix mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette proviſion par-devers lui, il ne doit plus s'embarraſſer de ſa fortune; il trouve, dans le cloître, une vie tranquille, qui, dans le monde, lui auroit coûté des ſueurs & des peines.

Ce n'eſt pas tout. Les dervis ont en leurs mains preſque toutes les richeſſes de l'état; c'eſt une ſociété de gens avares, qui prennent toujours, & ne rendent jamais; ils accumulent ſans ceſſe des revenus, pour acquérir des capitaux. Tant de richeſſes tombent, pour ainſi dire, en paralyſie; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de prince proteſtant qui ne leve ſur ſes peuples beaucoup plus d'impôts, que le pape n'en leve ſur ſes ſujets: cependant ces derniers ſont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachiſme porte la mort par-tout chez les autres.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXVIII.

USBEK *au même.*

Nous n'avons plus rien à dire de l'Aſie & de l'Europe; paſſion à l'Afrique. On ne peut guere parler que de ſes côtes, parce qu'on n'en connoit pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion mahométane eſt établie, ne ſont plus ſi peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raiſons que je t'ai déjà dites. Quand aux côtes de la Guinée, elles doivent être furieuſement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits rois, ou chefs des villages, vendent leurs ſujets aux princes de l'Eu-

l'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, eſt elle-même déſerte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces eſclaves, qu'on tranſporte dans un autre climat, y périſſent à milliers : & les travaux des mines où l'on occupe ſans ceſſe & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaiſons malignes qui en ſortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel uſage, les détruiſent ſans reſſource.

Il n'y a rien de ſi extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent; ces métaux d'eux-mêmes abſolument inutiles, & qui ne ſont des richeſſes, que parce qu'on les a choiſis pour en être les ſignes.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban 1718.

LETTRE CXIX.

USBEK *au même.*

LA fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonſtances du monde; de maniere qu'il ne faut ſouvent qu'un nouveau tour dans ſon imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaiſſans, ont réparé leurs pertes & leurs deſtruc-

tions continuelles, par cette ſeule eſpérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un roi puiſſant, qui ſera le maître de la terre.

Les anciens rois de Perſe n'avoient tant de milliers de ſujets, qu'à cauſe de ce dogme de la religion des mages, que les actes les plus agréables à dieu que les hommes puiſſent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans ſon ſein un peuple ſi prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniere de penſer: car, comme les enfans regardent leurs peres comme des dieux; qu'il les reſpectent comme tels dès cette vie; qu'ils les honorent après leur mort par des ſacrifices, dans leſquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie; chacun eſt porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans cette vie, & ſi néceſſaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des mahométans deviennent tous les jours déſerts, à cauſe d'une opinion, qui, toute ſainte qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorſqu'elle eſt enracinée dans les eſprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penſer qu'à une autre patrie: les travaux utiles & durables, les ſoins pour aſſurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & paſſagere, nous paroiſſent quelque choſe d'extravagant. Tranquilles pour le préſent, ſans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine, ni de réparer les édifices publics, ni de défricher

fricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui ſont en état de recevoir nos ſoins: nous vivons dans une inſenſibilité générale, & nous laiſſons tout faire à la providence.

C'eſt un eſprit de vanité qui a établi, chez les Européens, l'injuſte droit d'aîneſſe, ſi défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les autres; en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'oppoſer à l'établiſſement de pluſieurs; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

De Paris, le 4 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXX.

USBEK *au même.*

LES pays habités par les ſauvages ſont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont preſque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuſe averſion eſt ſi forte que, lorſqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui ſouhaitent autre choſe que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chaſſe & la pêche qui ſoit un exercice noble & digne d'eux.

Mais, comme il y a ſouvent des années où la chaſſe & la pêche rendent très-peu, ils ſont déſolés par des famines fréquentes: ſans compter qu'il n'y a pas de pays ſi abondant en gibier &

en poiſſon, qu'il puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de ſauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir; parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands états, dont toutes les parties ſe répondent, & ſe ſecourent mutuellement.

Il y a, chez les ſauvages, une autre coutume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe que la premiere; c'eſt la cruelle habitude où ſont les femmes de ſe faire avorter, afin que leur groſſeſſe ne les rende pas déſagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce déſordre; elles vont juſques à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer ſa groſſeſſe au magiſtrat, eſt punie de mort, ſi ſon fruit périt: la pudeur & la honte, les accidens même, ne l'excuſent pas.

De Paris, le 9 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXI.

USBEK *au même.*

L'EFFET ordinaire des colonies eſt d'affoiblir les pays d'où on les tire, ſans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes reſtent où ils ſont: il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change

ge un bon air contre un mauvais; d'autres qui viennent préciſément de ce qu'on en change.

L'air ſe charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement ſur nous, que notre tempérament en eſt fixé. Lorſque nous ſommes tranſportés dans un autre pays, nous devenons malades. Les liquides étant accoutumés à une certaine conſiſtance, les ſolides à une certaine diſpoſition, tous les deux à un certain degré de mouvement, n'en peuvent plus ſouffrir d'autres; & ils réſiſtent à un nouveau pli.

Quand un pays eſt déſert, c'eſt un préjugé de quelque vice particulier de la nature du terrein ou du climat: ainſi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait préciſément le contraire de ce qu'on ſe propoſe.

Les Romains ſçavoient cela par expérience: ils relegnoient tous les criminels en Sardaigne; & ils y faiſoient paſſer des juifs. Il fallut ſe conſoler de leur perte; choſe que le mépris qu'ils avoient pour ces miſérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de groſſes armées ſur les frontières, tranſporta preſque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent preſque toutes en très-peu de tems.

Tous les tranſports de peuples faits à Conſtantinople n'ont jamais réuſſi.

Ce nombre prodigieux de negres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la deſtruction des Juifs ſous Adrien, la Paleſtine eſt ſans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes deſtructions ſont preſque irréparables; parce qu'un peuple qui manque à un certain point reſte dans le même état: & ſi par hazard il ſe rétablit, il faut des ſiecles pour cela.

Que ſi, dans un état de défaillance, la moindre des circonſtances dont je t'ai parlé vient à concourir, non ſeulement il ne ſe répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à ſon anéantiſſement.

L'expulſion des Maures d'Eſpagne ſe fait encore ſentir comme le premier jour: bien loin que ce vuide ſe rempliſſe, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévaſtation de l'Amérique, les Eſpagnols, qui ont pris la place de ſes anciens habitans, n'ont pu la repeupler: au contraire, par une fatalité que je ſerois mieux de nommer une juſtice divine, les deſtructeurs ſe détruiſent eux-mêmes, & ſe conſument tous les jours.

Les princes ne doivent donc point ſonger à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réuſſiſſent quelquefois: il y a des climats ſi heureux, que l'eſpece s'y multiplie toujours; témoin ces iſles (*) qui ont été peuplées par des malades que quelques vaiſſeaux y avoient aban-

(*) L'auteur parle peut-être de l'iſle de Bourbon.

abandonnés, & qui y recouvroient auſſi-tôt la ſanté.

Mais, quand ces colonies réuſſiroient, au lieu d'augmenter la puiſſance, elles ne feroient que la partager; à moins qu'elles n'euſſent très-peu d'étendue, comme ſont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Eſpagnols, découvert l'Amériqne, ou au moins de grandes iſles dans leſquelles ils faiſoient un commerce prodigieux : mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette ſage république défendit à ſes ſujets ce commerce & cette navigation.

J'oſe le dire, au lieu de faire paſſer les Eſpagnols dans les Indes, il faudroit faire repaſſer les Indiens & les métifs en Eſpagne; il faudroit rendre à cette monarchie tous ſes peuples diſperſés: &, ſi la moitié ſeulement des grandes colonies ſe conſervoit, l'Eſpagne deviendroit la puiſſance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le ſuc du tronc, & ne ſervent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'eſt plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Eſpagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenſes, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite, ſongerent aux moyens de les conſerver, & prirent chacune, pour cela, une voie différente.

Les Eſpagnols, déſeſpérant de retenir les na-

tions vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Eſpagne des peuples fideles : jamais deſſein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple, auſſi nombreux que tous ceux de l'Europe enſemble, diſparoître de la terre, à l'arrivée de ces barbares, qui ſemblerent, en découvrant les Indes, n'avoir penſé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conſerverent ce pays ſous leur domination. Jugez par-là combien les conquêtes ſont funeſtes, puiſque les effets en ſont tels : car enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéiſſance ? Comment ſoutenir une guerre civile de ſi loin ? Que ſeroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voie toute oppoſée ; ils n'employerent pas les cruautés ; auſſi furent-ils bientôt chaſſés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favoriſerent la rebellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel prince envieroit le ſort de ces conquérans ? Qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent auſſi-tôt chaſſés ; les autres en firent des déſerts, & rendirent leur propre pays un déſert encore.

C'eſt le deſtin des héros de ſe ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent ſoudain, ou à ſoumettre

mettre des nations qu'ils ſont obligés eux-mêmes de détruire; comme cet inſenſé qui ſe conſumoit à acheter des ſtatues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il briſoit auſſi-tôt.

De Paris, le 18 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXII.

USBEK *au même.*

LA douceur du gouvernement contribue merveilleuſement à la propagation de l'eſpece. Toutes les républiques en ſont une preuve conſtante; &, plus que toutes, la Suiſſe & la Hollande, qui ſont les deux plus mauvais pays de l'Europe, ſi l'on conſidere la nature du terrein, & qui cependant ſont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté, & l'opulence qui la ſuit toujours: l'une ſe fait rechercher par elle-même, & nous ſommes conduits par nos beſoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'eſpece ſe multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, ſans rien diminuer de la ſubſiſtance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand par-tout.

Il n'en eſt pas de même des pays ſoumis au pouvoir arbitraire: le prince, les courtiſans, &

quelques particuliers, poſſedent toutes les richeſſes, pendant que tous les autres gémiſſent dans une pauvreté extrême.

Si un homme eſt mal à ſon aiſe, & qu'il ſente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne ſe mariera pas; ou, s'il ſe marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger ſa fortune, & qui deſcendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le ruſtique ou payſan, étant une fois marié, peuplera indifféremment, ſoit qu'il ſoit riche, ſoit qu'il pauvre; cette conſidération ne le touche pas: il a toujours un héritage ſûr à laiſſer à ſes enfans, qui eſt ſon hoyau; & rien ne l'empêche de ſuivre aveuglément l'inſtinct de la nature.

Mais à quoi ſert, dans un état, ce nombre d'enfans, qui languiſſent dans la miſere? Ils périſſent preſque tous à meſure qu'ils naiſſent. Ils ne proſperent jamais: foibles & débiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils ſont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la miſere & la mauvaiſe nourriture produiſent toujours: ceux qui en échappent atteignent l'âge viril ſans en avoir la force, & languiſſent tout le reſte de leur vie.

Les hommes ſont comme les plantes, qui ne croiſſent jamais heureuſement, ſi elles ne ſont bien cultivées. Chez les peuples miſérables, l'eſpece perd, & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres paſſées, la crainte où étoient

étoient tous les enfans de famille d'être enrollés dans la milice les obligeoit de ſe marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le ſein de la pauvreté. De tant de mariages, il naiſſoit bien des enfans que l'on cherche encore en France, & que la miſere, la famine & les maladies en ont fait diſparoître.

Que ſi, dans un ciel auſſi heureux, dans un royaume auſſi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que ſera-ce dans les autres états?

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXXIII.

USBEK *au mollak* MEHEMET ALI, *gardien des trois tombeaux à Com.*

QUE nous ſervent les jeûnes des immaums, & les cilices des mollaks? La main de dieu s'eſt deux fois appeſantie ſur les enfans de la loi. Le ſoleil s'obſcurcit, & ſemble n'éclairer plus que leurs défaites. Leurs armées s'aſſemblent, & elles ſont diſſipées comme la pouſſiere.

L'empire des Oſmanlins eſt ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus: Un mouſti chrétien ne le ſoutient qu'avec peine: le grand vizir d'Allemagne eſt le fléau de dieu, envoyé pour châtier les ſectateurs d'Omar. Il porte par-tout la colere du ciel, irrité contre leur rébellion & leur perfidie.

Eſprit ſacré des immaums, tu pleures nuit & jour

jour ſur les enfans du prophete que le déteſtable Omar a dévoyés : tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs : tu deſires leur converſion, & non pas leur perte ; tu voudrois les voir réunis ſous l'étendard d'Hali, par les larmes des ſaints ; & non pas diſperſés dans les montagnes & dans les déſerts par la terreur des infideles.

De Paris, le 1 *de la lune de Chalval* 1718.

LETTRE CXXIV.

USBEK *à* RHEDI,

A Veniſe.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenſes que les princes verſent ſur leurs courtiſans ? Veulent-ils ſe les attacher ? ils leur ſont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et, d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs ſujets en les achetant, il faut bien, par la même raiſon, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvriſſant.

Quand je penſe à la ſituation des princes, toujours entourés d'hommes avides & inſatiables, je ne puis que les plaindre : & je les plains encore davantage, lorſqu'ils n'ont pas la force de réſiſter à des demandes toujours onéreuſes à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces, des penſions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions : une foule d'idées

dées ſe préſente à mon eſprit: il me ſemble que j'entends publier cette ordonnance:

„ Le courage infatigable de quelques-uns de „ nos ſujets à nous demander des penſions, ayant „ exercé ſans relâche notre magnificence roya- „ le, nous avons enfin cédé à la multitude des „ requêtes qu'ils nous ont préſentées, leſquel- „ les ont fait juſqu'ici la plus grande ſollicitude „ du trône. Ils nous ont repréſenté qu'ils n'ont „ point manqué, depuis notre avénement à la „ couronne, de ſe trouver à notre lever; que „ nous les avons toujours vus ſur notre paſſage „ immobiles comme des bornes; & qu'ils ſe ſont „ extrêmement élevés pour regarder, ſur les é- „ paules les plus hautes, notre ſérénité. Nous „ avons même reçu pluſieurs requêtes de la part „ de quelques perſonnes du beau ſexe, qui nous „ ont ſupplié de faire attention qu'il eſt notoire „ qu'elles ſont d'un entretien très-difficile: quel- „ ques-unes même très-ſurannées nous ont prié, „ branlant la tête, de faire attention qu'elles „ ont fait l'ornement de la cour des rois nos „ prédéceſſeurs; & que, ſi les généraux de leurs „ armées ont rendu l'état redoutable par leurs „ faits militaires, elles n'ont point rendu la „ cour moins célebre par leurs intrigues. Ainſi, „ deſirant traiter les ſupplians avec bonté, & „ leur accorder toutes leurs prieres, nous avons „ ordonné ce qui ſuit:

„ Que tout laboureur, ayant cinq enfans, re- „ tranchera journellement la cinquieme partie

„ du

„ du pain qu'il leur donne. Enjoignons aux pe-
„ res de famille de faire la diminution, ſur cha-
„ cun d'eux, auſſi juſte que faire ſe pourra.

„ Défendons expreſſément à tous ceux qui
„ s'appliquent à la culture de leurs héritage, ou
„ qui les ont donnés à titre de ferme, d'y faire au-
„ cune réparation, de quelque eſpece qu'elle ſoit.

„ Ordonnons que toutes perſonnes qui s'exer-
„ cent à des travaux vils & méchaniques, lesquel-
„ les n'ont jamais été au lever de notre majeſté,
„ n'achetent déſormais d'habits, à eux, à leurs
„ femmes, & à leurs enfans, que de quatre ans
„ en quatre ans: leur interdiſons, en outre,
„ très-étroitement, ces petites réjouiſſances qu'ils
„ avoient coutume de faire dans leurs familles
„ les principales fêtes de l'année.

„ Et, d'autant que nous demeurons avertis
„ que la plupart des bourgeois de nos bonnes
„ villes ſont entiérement occupés à pourvoir à
„ l'établiſſement de leurs filles, leſquelles ne ſe
„ ſont rendues recommandables, dans notre état,
„ que par une triſte & ennuyeuſe modeſtie; nous
„ ordonnons qu'ils attendront à les marier, juſ-
„ qu'à ce qu'ayant atteint l'âge limité par les
„ ordonnances, elles viennent à les y contrain-
„ dre. Défendons à nos magiſtrats de pourvoir
„ à l'éducation de leurs enfans.

De Paris, le premier de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXV.

RICA *à* ***.

ON eſt bien embarraſſé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs qui ſont deſtinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue ſuite de peines, dont on les menace: mais, pour les gens vertueux, on ne ſçait que leur promettre. Il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'une courte durée; l'imagination a peine à en repréſenter d'autres.

J'ai vu des deſcriptions du paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens: les uns font jouer ſans ceſſe de la flûte ces ombres heureuſes; d'autres les condamnent au ſupplice de ſe promener éternellement; d'autres enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtreſſes d'ici bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuſes.

Je me ſouviens, à ce propos, d'une hiſtoire que j'ai oui raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les prêtres indiens ne ſont pas moins ſtériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du paradis.

UNE FEMME, qui venoit de perdre ſon mari, vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permiſſion de ſe brûler: mais comme, dans les pays ſoumis aux mahométans,

on abolit, tant qu'on peut, cette cruelle coutume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes prieres impuiſſantes, elle ſe jetta dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, comme on eſt gêné! Il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vu rien de pareil? Ma mere, ma tante, mes ſœurs ſe ſont bien brûlées. Et, quand je vais demander permiſſion à ce maudit gouverneur, il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là par hazard un jeune bonze: homme infidele, lui dit le gouverneur, eſt-ce toi qui as mis cette fureur dans l'eſprit de cette femme? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé: mais, ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon ſacrifice; elle fera une action agréable au dieu Brama: auſſi en ſera-t-elle bien récompenſée; car elle retrouvera, dans l'autre monde, ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond mariage. Que dites-vous? dit la femme ſurpriſe. Je retrouverai mon mari? Ah! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs ſi vieux, que, ſi le dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque réforme, ſurement il n'a pas beſoin de moi. Me brûler pour lui! . . . pas ſeulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me ſéduiſoient, & qui ſçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire: mais, ſi le dieu Brama n'a que ce préſent à me faire; je renonce à cette béatitude. Monſieur le gouverneur, je me fais mahométane. Et pour vous,

dit-

dit-elle en regardant le bonze, vous pouvez, ſi vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXVI.

RICA *à* USBEK.

*A ***.*

JE t'attends ici demain: cependant je t'envoie tes lettres d'Iſpahan. Les miennes portent que l'ambaſſadeur du grand Mogol a reçu ordre de ſortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince, oncle du roi, qui eſt chargé de ſon éducation; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il eſt très-étroitement gardé; & qu'on l'a privé de tous ſes honneurs. Je ſuis touché du ſort de ce prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek; je n'ai jamais vu couler les larmes de perſonne, ſans en être attendri: je ſens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fuſſent hommes: & les grands même, pour leſquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils ſont élevés, je les aime ſi-tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la proſpérité d'une inutile tendreſſe? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du reſpect, qui ne demande point de retour. Mais, ſi-tôt qu'ils ſont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plain-

plaintes qui puiſſent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque choſe de bien naïf, & même de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, prêt de tomber entre les mains de ſes ennemis, voyant ſes courtiſans autour de lui qui pleuroient: je ſens, leur dit-il, à vos larmes, que je ſuis encore votre roi.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval 1713.

LETTRE CXXVII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

Tu as oui parler mille fois du fameux roi de Suede: il aſſiégeoit une place, dans un royaume qu'on nomme la Norwege: comme il viſitoit la tranchée, ſeul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il eſt mort. On a fait ſur le champ arrêter ſont premier miniſtre: les états ſe ſont aſſemblés & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accuſé d'un grand crime: c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de ſon roi: forfait qui, ſelon moi mérite mille morts.

Car enfin, ſi c'eſt une mauvaiſe action de noircir dans l'eſprit du prince le dernier de ſes ſujets; qu'eſt-ce lorſque l'on noircit la nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire ſon bonheur?

Je voudrois que les hommes parlaſſent aux rois,

rois, comme les anges parlent à notre ſaint prophete.

Tu ſçais que, dans les banquets ſacrés, où le ſeigneur des ſeigneurs deſcend du plus ſublime trône du monde, pour ſe communiquer à ſes eſclaves, je me ſuis fait une loi ſévere de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une ſeule parole qui pût être amere au dernier de ſes ſujets. Quand il m'a fallu ceſſer d'être ſobre, je n'ai point ceſſé d'être honnête homme; &, dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai riſqué ma vie & jamais ma vertu.

Je ne ſçais comment il arrive qu'il n'y a preſque jamais de prince ſi méchant, que ſon miniſtre ne le ſoit encore davantage; s'il fait quelque action mauvaiſe, elle a preſque toujours été ſuggérée : de maniere que l'ambition des princes n'eſt jamais ſi dangereuſe, que la baſſeſſe de ſes conſeillers. Mais comprends-tu qu'un homme, qui n'eſt que d'hier dans le miniſtere, qui peut-être n'y ſera pas demain, puiſſe devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de ſa famille, de ſa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des paſſions; le miniſtre les remue : c'eſt de ce côté-là qu'il dirige ſon miniſtere : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtiſans le ſéduiſent par leurs louanges; & lui le flatte plus dangereuſement par ſes conſeils, par les deſſeins qu'il lui inſpire, & par les maximes qu'il lui propoſe.

De Paris, le 25 de la lune de Saphar 1719.

LET-

LETTRE CXXVIII.

RICA à USBEK.

A * * *.

JE paſſois l'autre jour ſur le pont-neuf avec un de mes amis: il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qu'il me dit être un géometre; & il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit dans une rêverie profonde: il fallut que mon ami le tirât long-tems par la manche, & le ſecouât pour le faire deſcendre juſqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils ſe firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces diſcours les menerent juſques ſur la porte d'un caffé où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géometre y fut reçu de tout le monde avec empreſſement, & que les garçons du caffé en faiſoient beaucoup plus de cas que de deux mouſquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il ſe trouvoit dans un lieu agréable: car il dérida un peu ſon viſage & ſe mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant ſon eſprit régulier toiſoit tout ce qui ſe diſoit dans la converſation. Il reſſembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec ſon épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-deſſus des autres. Martyr de ſa juſteſſe, il étoit offenſé d'une ſaillie, comme une vue délicate eſt offenſée par une lumiere trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Auſſi ſa converſa-

ſation étoit-elle ſinguliere. Il étoit arrivé ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui avoit vu un château ſuperbe, & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de ſoixante pieds de long, ſur trente-cinq de large; & un boſquet barlong de dix arpens : il auroit fort ſouhaité que les regles de la perſpective euſſent été tellement obſervées, que les allées des avenues euſſent paru par-tout de même largeur; & il auroit donné, pour cela, une méthode infaillible. Il parut fort ſatisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une ſtructure fort ſinguliere : & il s'échauffa fort contre un ſçavant, quit étoit auprès de moi, qui malheureuſement lui demanda ſi ce cadran marquoit les heures babiloniennes. Un nouvelliſte parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna ſoudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air; &, charmé de ſçavoir cela, il voulut en ignorer entiérement le ſuccès. Un homme ſe plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver d'auparavant, par une inondation. Ce que vous me dites là m'eſt fort agréable, dit alors le géometre; je vois que je ne me ſuis pas trompé dans l'obſervation que j'ai faite, & qu'il eſt au moins tombé ſur la terre deux pouces d'eau plus que l'année paſſée.

Un moment après, il ſortit, & nous le ſuivîmes. Comme il alloit aſſez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par une autre homme : ils ſe choquerent rudement; &, de ce coup, ils rejaillirent chacun de leur côté, en raiſon réciproque de leur vîteſſe

&

& de leurs maſſes. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdiſſement, cet homme, portant la main ſur le front, dit au géometre: je ſuis bien aiſe que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je viens de donner mon Horace au public. Comment! dit le géometre: il y a deux mille ans qu'il y eſt. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre: c'eſt une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour. Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monſieur! dit le géometre, il y a vingt ans que vous ne penſez pas? Vous parlez pour les autres, & ils penſent pour vous? Monſieur, dit le ſçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand ſervice au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familiere? Je ne dis pas tout-à-fait cela; j'eſtime autant qu'un autre les ſublimes génies que vous traveſtiſſez. Mais vous ne leur reſſemblerez point; car, ſi vous traduiſez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions ſont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même ſont d'un plus grand uſage pour le peuple; mais elles ſont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illuſtres morts; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps. Mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un eſprit pour les animer.

Que ne vous appliquez vous plutôt à la recherche

che de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conſeil, ils ſe ſéparerent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rebiab, 2, 1719.

LETTRE CXXIX.

USBEK *à* RHEDI.
A Veniſe.

LA plupart des légiſlateurs ont été des hommes bornés, que le haſard a mis à la tête des autres, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugés & leurs fantaiſies.

Il ſemble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage: ils ſe ſont amuſés à faire des inſtitutions puériles, avec leſquelles ils ſe ſont, à la vérité, conformés aux petits eſprits, mais décrédités auprès des gens de bon ſens.

Ils ſe ſont jettés dans des détails inutiles, ils ont donné dans les cas particuliers: ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choſes que par parties, & n'embraſſe rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de ſe ſervir d'une autre langue que la vulgaire: choſe abſurde pour un faiſeur de loix: comment peut-on les obſerver, ſi elles ne ſont pas connues?

Ils ont ſouvent aboli ſans néceſſité celles qu'ils ont trouvées établies; c'eſt-à-dire, qu'ils ont jetté les peuples dans les déſordres inſéparables des changemens.

Il eſt vrai que, par une biſarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'eſprit des hommes, il eſt quelquefois néceſſaire de changer certaines loix. Mais le cas eſt rare; &, lorſqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante: on y doit obſerver tant de ſolemnités, & apporter tant de précautions que le peuple en conclue naturellement que les loix ſont bien ſaintes, puiſqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop ſubtiles, & ont ſuivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans la ſuite, elles ont été trouvées trop dures; &, par un eſprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter: mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que ſoient les loix, il faut toujours les ſuivre, & les regarder comme la conſcience publique, à laquelle celle des particuliers doit ſe conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de ſageſſe; c'eſt qu'ils ont donné aux peres une grande autorité ſur leurs enfans. Rien ne ſoulage plus les magiſtrats; rien ne dégarnit plus les tribunaux; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs ſont toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'eſt, de toutes les puiſſances, celle dont on abuſe le moins: c'eſt la plus ſacrée de toutes les magiſtratures; c'eſt la ſeule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenſes &

de

de punitions, les familles ſont mieux réglées: les peres ſont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puiſſe conduire les hommes par ſon amour, ne laiſſe pas de ſe les attacher encore par les motifs de l'eſpérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre ſans te faire remarquer la biſarrerie de l'eſprit des François. On dit qu'ils ont retenu, des loix romaines, un nombre infini de choſes inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puiſſance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXX.

RICA *à* ***.

JE te parlerai, dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les nouvelliſtes, qui s'aſſemblent dans un jardin magnifique, où leur oiſiveté eſt toujours occupée. Ils ſont très-inutiles à l'état, & leurs diſcours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un ſilence auſſi long: cependant ils ſe croient conſidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La baſe de leurs converſations eſt une curioſité frivole & ridicule: il n'y a point de cabinet ſi myſtérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne ſçauroient conſentir à ignorer quelque choſe; ils ſçavent combien notre auguſte ſultan a de

femmes, combien il fait d'enfans toutes les années ; &, quoiqu'ils ne faſſent aucune dépenſe en eſpions, ils ſont inſtruits des meſures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuiſé le préſent qu'ils ſe précipitent dans l'avenir, &, marchant au devant de la providence, ils la préviennent ſur toutes les démarches des hommes. Ils conduiſent un général par la main; &, après l'avoir loué de mille ſottiſes qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme des cartons: ils ont des ponts ſur toutes les rivieres, des routes ſecrettes dans toutes les montagnes, des magaſins immenſes dans les ſables brûlans: il ne leur manque que le bon ſens.

Il y a un homme, avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un nouvelliſte : comme elle m'a paru ſinguliere, je la gardai; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures ſur les affaires du tems. Le premier janvier 1711. *je prédis que l'empereur Joſeph mourroit dans le cours de l'année: il eſt vrai que, comme il ſe portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, ſi je m'expliquois d'une maniere bien claire; ce qui fit que je me ſervis de termes un peu énigmatiques: mais les gens qui ſçavent raiſonner m'entendirent bien. Le* 17 *avril de la même année, il mourut de la petite vérole.*

Dès

Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs, j'allai chercher nos meſſieurs dans tous les coins des thuilleries; je les aſſemblai près du baſſin, & leur prédis qu'on feroit le ſiege de Belgrade, & qu'il ſeroit pris. J'ai été aſſez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il eſt vrai que, vers le milieu du ſiege, je pariai cent piſtoles qu'il ſeroit pris le 18 août (*); il ne fut pris que le lendemain: peut-on perdre à ſi beau jeu?

Lorſque je vis que la flotte d'Eſpagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête: je le dis, & cela ſe trouva vrai. Enflé de ce ſuccès, j'ajoutai que cette flotte victorieuſe iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanés. Comme je trouvai de la réſiſtance à faire recevoir cette idée, je voulus la ſoutenir glorieuſement: je pariai cinquante piſtoles, & je les perdis encore: car ce diable d'Albéroni, malgré la foi des traités, envoya ſa flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands politiques, le duc de Savoie & moi.

Tout cela, monſieur, me déroute ſi fort, que j'ai réſolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois, nous ne connoiſſions point aux thuilleries l'uſage des paris, & feu monſieur le comte de L. ne les ſouffroit guere: mais, depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'eſt mêlée parmi nous, nous ne ſçavons plus où nous en ſommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propoſe de parier contre.

L'au-

(*) 1717.

*L'autre jour, comme j'ouvrois mon manuscrit & accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit. Je parie cent pistoles que non. Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance; &, reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis: Monsieur le maréchal de *** ayant appris.... Cela est faux, me dit-il: vous avez toujours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas le sens commun à tout cela. Je vous prie, monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente pistoles; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au ministre. Je suis, &c.*

Lettres d'un nouvelliste au ministre.

MONSEIGNEUR,

JE suis le sujet le plus zélé que le roi ait jamais eu. C'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre, pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis long-tems à un autre ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à notre nation, si votre grandeur veut m'accorder un privilege: mon dessein est de prouver que, depuis le commencement de la monarchie, les François n'ont jamais été battus; & que ce que les historiens ont dit jusqu'ici de nos désavantages, sont de véritables impostures. Je suis obligé de les redresser en bien des occasions; & j'ose me flatter que je brille sur-tout dans la critique. Je suis, monseigneur, &c.

MON-

MONSEIGNEUR,

DEPUIS la perte que nous avons faite de monſieur le comte de L., nous vous ſupplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un préſident. Le déſordre ſe met dans nos conférences, & les affaires d'état n'y ſont pas traitées avec la même diſcuſſion que par le paſſé : nos jeunes gens vivent abſolument ſans égard pour les anciens & entr'eux ſans diſcipline : c'eſt le véritable conſeil de Roboam, où les jeunes impoſent aux vieillards. Nous avons beau leur repréſenter que nous étions paiſibles poſſeſſeurs des thuilleries vingt ans avant qu'ils fuſſent au monde : je crois qu'ils nous en chaſſeront à la fin, & qu'obligés de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois, il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je ſuis. . .

De Paris, le 7 de la lune de Gimmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXXI.

RHEDI *à* RICA.

A Paris.

UNE des choſes qui a le plus exercé ma curioſité en arrivant en Europe, c'eſt l'hiſtoire & l'origine des républiques. Tu ſçais que la plupart des Aſiatiques n'ont pas ſeulement d'idée de cette ſorte de gouvernement, & que l'imagination ne les a pas ſervis juſqu'à leur faire comprendre

qu'il puiſſe y en avoir ſur la terre d'autre que le deſpotique.

Les premiers gouvernemens que nous connoiſſons étoient monarchiques : ce ne fut que par haſard, & par la ſucceſſion des ſiecles, que les républiques ſe formerent.

La Grece ayant été abîmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira preſque toutes ſes colonies d'Egypte, & des contrées de l'Aſie les plus voiſines : & comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en ſortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop peſante, on ſecoua le joug ; &, du débris de tant de royaumes, s'éleverent ces républiques, qui firent ſi fort fleurir la Grece, ſeule polie au milieu des barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conſerva longtems la Grece dans l'indépendance, & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes grecques trouverent des alliés dans l'Aſie mineure : elles y envoyerent des colonies auſſi libres qu'elles, qui leur ſervirent de remparts contre les entrepriſes des rois de Perſe. Ce n'eſt pas tout : la Grece peupla l'Italie ; l'Italie, l'Eſpagne, & peut-être les Gaules. On ſçait que cette grande Heſpérie, ſi fameuſe chez les anciens, étoit au commencement la Grece, que ſes voiſins regardoient comme un ſéjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie, en Eſpagne ; ceux d'Eſpagne, dans la Bétique ou le

le Portugal: de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les anciens. Ces colonies grecques apporterent avec elles un eſprit de liberté, quelles avoient pris dans ce doux pays. Ainſi on ne voit guere, dans ces tems reculés, de monarchie dans l'Italie, l'Eſpagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres: &, ſi l'on trouve des veſtiges de quelque royauté parmi eux, c'eſt qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci ſe paſſoit en Europe: car, pour l'Aſie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées ſous le deſpotiſme, ſi vous en exceptez quelques villes de l'Aſie mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puiſſantes républiques, celle de Rome & celle de Carthage: il n'y a rien de ſi connu que les commencemens de la république romaine, & rien qui le ſoit ſi peu que l'origine de Carthage. On ignore abſolument la ſuite des princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puiſſance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'aggrandiſſement prodigieux de la république romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuſte, entre les citoyens romains & les peuples vaincus; ſi l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande; ſi les loix ſi ſaintes, pour empêcher leur tyrannie, avoient été obſervées; & s'ils ne s'étoient pas ſervis, pour les faire taire, des mêmes tréſors que leur injuſtice avoit amaſſés.

César opprima la république romaine, & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems sous un gouvernement militaire & violent; & la douceur romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du nord, se répandirent comme des torrens dans les provinces romaines; &, trouvant autant de facilité à faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrerent l'empire, & fonderent des royaumes. Ces peuples étoient libres; & ils bornoient si fort l'autorité de leurs rois, qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes, soumis à la volonté d'un seul, ils ne songerent qu'à lui donner de nouveaux sujets, & à établir, par les armes, son autorité violente: mais les peuples du nord, libres dans leur pays, s'emparant des provinces romaines, ne donnerent point à leurs chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, déposoient leurs rois dès qu'il n'en étoient pas satisfaits: &, chez les autres, l'autorité du prince étoit bornée de mille manieres différentes: un grand nombre de seigneurs la partageoient avec lui, les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement: les dépouilles étoient partagées entre le chef & les soldats; aucun impôt en faveur du prince; les

les loix étoient faites dans les assemblées de la nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états, qui se formerent des débris de l'empire romain.

De Venise, le 20 de la lune de Rhégeb 1719.

LETTRE CXXXII.

RICA *à* ***.

JE fus, il y a cinq ou six mois, dans un caffé: j'y remarquai un gentilhomme assez bien mis, qui se faisoit écouter: il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris; il déploroit sa situation d'être obligé d'aller languir dans la province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rentes en fonds de terre; & je me croirois plus heureux, si j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau presser mes fermiers & les accabler de frais de justice, je ne fais que les rendre plus insolvables; je n'ai jamais pu voir cent pistoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit saisir toutes mes terres, & je serois à l'hôpital.

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours: mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maison: & j'y vis un homme grave, d'un visage pâle & allongé, qui, au milieu de cinq ou six discoureurs, paroissoit morne & pensif, jusques à ce que prenant brusquement la parole, Oui, messieurs, dit-

il en hauſſant la voix, je ſuis ruiné; je n'ai plus de quoi vivre; car j'ai actuellement chez moi deux cent mille livres de billets de banque & cent mille écus d'argent: je me trouve dans une ſitua. tion affreuſe; je me ſuis cru riche, & me voilà à l'hôpital. Au moins, ſi j'avois ſeulement une petite terre où je puſſe me retirer, je ſerois ſûr d'avoir de quoi vivre; mais je n'a pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai, par haſard, la tête d'un autre côté; & je vis un autre homme qui faiſoit des grimaces de poſſédé. A qui ſe fier déſormais? s'écrioit-il. Il y a un traître, que je croyois ſi fort de mes amis que je lui avois prêté mon argent; & il me l'a rendu! quelle perfidie horrible! Il a beau faire; dans mon eſprit, il ſera toujours déshonoré.

Tout près de-là, étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, diſoit: Dieu béniſſe les projets de nos miniſtres! puiſſé-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres! J'eus la curioſité de demander ſon nom. C'eſt un homme extrêmement pauvre, me dit-on; auſſi a-t-il un pauvre métier: il eſt généalogiſte, & il eſpere que ſon art rendra, ſi les fortunes continuent, & que tous ces nouveaux riches auront beſoin de lui, pour réformer leur nom, décraſſer leurs ancêtres, & orner leurs carroſſes. Il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra; & il treſſaillit de joie, de voir multiplier ſes pratiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & ſec, que

je

je reconnus pour nouvelliſte, avant qu'il ſe fût aſſis: il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une aſſurance victorieuſe contre tous les revers, & préſagent toujours les victoires & les trophées; c'étoit, au contraire, un de ces trembleurs qui n'ont que des nouvelles triſtes. Les affaires vont bien mal du côté d'Eſpagne, dit-il: nous n'avons point de cavalerie ſur la frontiere; & il eſt à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne faſſe contribuer tout le Languedoc. Il y avoit, vis-à-vis de moi, un philoſophe aſſez mal en ordre, qui prenoit le nouvelliſte en pitié, & hauſſoit les épaules, à meſure que l'autre hauſſoit la voix. Je m'approchai de lui & il me dit à l'oreille: vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de ſa frayeur pour le Languedoc: & moi, j'apperçus hier au ſoir une tache dans le ſoleil, qui, ſi elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdiſſement; & je n'ai pas dit un ſeul mot.

De Paris, le 17 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXIII.

RICA *à* ***.

J'ALLAI, l'autre jour, voir une grande bibliotheque dans un couvent de dervis, qui en ſont comme les dépoſitaires, mais qui ſont obligés d'y laiſſer entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave, qui ſe

promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monſieur, me dit il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois perſonne. Bien des gens me font de pareilles queſtions; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ce livres pour les ſatisfaire: j'ai mon bibliothequaire qui vous donnera ſatisfaction; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là. C'eſt un homme qui n'eſt bon à rien, & qui nous eſt très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui ſonne. Ceux qui, comme moi, ſont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En diſant cela, le moine me pouſſa dehors, ferma la porte, &, comme s'il eût volé, diſparut à mes yeux.

De Paris, le 21 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXIV.

RICA *au même.*

JE retournai le lendemain à cette bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la premiere fois. Son air étoit ſimple, ſa phyſionomie ſpirituelle, & ſon abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curioſité, il ſe mit en devoir de la ſatisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'inſtruire.

Mon

Mon pere, lui dis-je, quels ſont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliotheque? Ce ſont, me dit-il, les interpretes de l'écriture. Il y en a un grand nombre! lui repartis-je: il faut que l'écriture fût bien obſcure autrefois, & bien claire à préſent. Reſte t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points conteſtés? S'il y en a, bon dieu! s'il y en a! me répondit-il. Il en a preſque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tout ces auteurs? Ces auteurs, me repatit-il, n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées: c'eſt pour cela qu'ils en ont corrompu tous les ſens, & ont donné la torture à tous les paſſages. C'eſt un pays où les hommes de toutes les ſectes font des deſcentes, & vont comme au pillage; c'eſt un champ de bataille où les nations ennemies qui ſe rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des manieres.

Tout près delà, vous voyez les livres aſcétiques ou de dévotion; enſuite, les livres de morale, bien plus utiles; ceux de théologie, doublement inintelligibles, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la maniere de la traiter; les ouvrages des myſtiques, c'eſt-à-dire, des devots qui ont le cœur tendre. Ah! mon pere! lui dis-je: un moment; n'allez pas ſi vîte; parlez-moi de

de ces myſtiques. Monſieur, dit il, la dévotion échauffe un cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion ; ſouvent il ſe perfectionne, ou plutôt dégénere en quiétiſme : vous ſçavez qu'un quiétiſte n'eſt autre choſe qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les caſuiſtes, qui mettent au jour les ſecrets de la nuit; qui forment, dans leur imagination, tous les monſtres que le démon d'amour peut produire, les raſſemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs penſées; heureux ſi leur cœur ne ſe met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens ſi naïvement décrits & ſi nuements peints!

Vous voyez, monſieur, que je penſe librement, & que je vous dis tout ce que je penſe. Je ſuis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez ſçavoir les choſes, & les ſçavoir telles qu'elles ſont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration, je vous dirois ſans ceſſe. Cela eſt divin, cela eſt reſpectable; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit, de deux choſes l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me déshonorerois dans votre eſprit.

Nous en reſtâmes là; une affaire qui ſurvint au dervis, rompit notre converſation juſqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan 1719.

LET-

LETTRE CXXXV.

RICA *au même.*

JE revins à l'heure marquée; & mon homme me mena préciſément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les grammairiens, les gloſſateurs, & les commentateurs. Mon pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens? Oui, dit-il, ils le peuvent; & même il n'y paroît pas: leurs ouvrages n'en ſont pas plus mauvais, ce qui eſt très-commode pour eux. Cela eſt vrai, lui dis-je; & je connois bien des philoſophes qui feroient bien de s'appliquer à ces ſortes de ſciences.

Voilà, pourſuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de perſuader indépendamment des raiſons; & les géometres qui obligent un homme, malgré lui, d'être perſuadé & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphyſique, qui traitent de ſi grands intérêts, & dans leſquels l'infini ſe rencontre par-tout, les livres de phyſique qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaſte univers, que dans la machine la plus ſimple de nos artiſans:

Les livres de médecine; ces monumens de la fragilité de la nature & de la puiſſance de l'art; qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légeres, tant ils nous rendent la mort préſente; mais qui nous mettent dans une

ſé-

sécurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de-là sont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; chose qui ne guérit, ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance.

Voici la chymie, qui habite, tantôt l'hôpital, & tantôt les petites-maisons, comme des demeures qui lui sont également propres.

Voici les livres de science, ou plutôt d'ignorance occulte; tels sont ceux qui contiennent quelque espece de diablerie: exécrables, selon la plupart des gens; pitoyables, selon moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judiciaire. Que dites-vous, mon pere? Les livres d'astrologie judiciaire! repartis-je avec feu. Et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse: ils reglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entreprises: les astrologues sont proprement nos directeurs; ils font plus, ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la raison: voilà le plus étrange de tous les empires: je plains bien une famille, & encore plus une nation, qui se laisse si fort dominer par les planetes. Nous nous servons, lui repartis-je, de l'astrologie, comme vous vous servez de l'algebre. Chaque nation a sa science, selon laquelle elle regle sa politique. Tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse, qu'un seul de vos algébristes

briſtes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des aſtres ne ſoit pas une regle auſſi ſure que les beaux raiſonnemens de votre faiſeur de ſyſtême? Si l'on comptoit les voix là-deſſus en France & en Perſe, ce ſeroit un beau ſujet de triomphe pour l'aſtrologie; vous verriez les calculateurs bien humiliés: quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux?

Notre diſpute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXXVI.

RICA *au même.*

DANS l'entrevue ſuivante, mon ſçavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'hiſtoire moderne, me dit-il. Voyez, premiérement, les hiſtoriens de l'égliſe & des papes; livres que je lis pour m'édifier, & qui ſont ſouvent en moi un effet tout contraire.

Là, ce ſont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & ſur la chûte duquel il s'en forma auſſi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, auſſi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les royaumes que vous voyez à préſent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puiſqu'ils étoient

toient libres: mais ils le ſont devenus, depuis que, ſoumis pour la plupart à une puiſſance abſolue, ils ont perdu cette douce liberté, ſi conforme à la raiſon, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les hiſtoriens de l'empire d'Allemagne, qui n'eſt qu'une ombre du premier empire; mais qui eſt, je crois, la ſeule puiſſance qui ſoit ſur la terre que la diviſion n'a point affoiblie; la ſeule, je crois encore, qui ſe fortifie à meſure de ſes pertes; & qui, lente à profiter des ſuccès, devient indomptable par ſes défaites.

Voici les hiſtoriens de France, où l'on voit d'abord la puiſſance des rois ſe former, mourir deux fois, renaître de même, languir enſuite pendant pluſieurs ſiecles; mais, prenant inſenſiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à ſon dernier période: ſemblable à ces fleuves qui, dans leur courſe, perdent leurs eaux, ou ſe cachent ſous terre; puis, reparoiſſant de nouveau, groſſis par les rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage.

Là, vous voyez la nation eſpagnole ſortir de quelques montagnes: les princes mahométans ſubjugués auſſi inſenſiblement qu'ils avoient rapidement conquis: tant de royaumes réunis dans une vaſte monarchie, qui devint preſque la ſeule; juſqu'à ce qu'accablée de ſa propre grandeur & de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force & ſa réputation même, & ne conſerva que l'orgueil de ſa premiere puiſſance.

Ce ſont ici les hiſtoriens d'Angleterre, où l'on

voit

voit la liberté ſortir ſans ceſſe des feux de la diſcorde & de la ſédition; le prince toujours chancelant ſur un trône inébranlable; une nation impatiente, ſage dans ſa fureur même; & qui, maîtreſſe de la mer (choſe inouie juſqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de-là, ſont les hiſtoriens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, ſi reſpectée en Europe, & ſi formidable en Aſie, où ſes négocians voient tant de rois proſternés devant eux.

Les hiſtoriens d'Italie vous repréſentent une nation autrefois maîtreſſe du monde, aujourd'hui eſclave de toutes les autres; ſes princes diviſés & foibles, & ſans autre attribut de ſouveraineté, qu'une vaine politique.

Voilà les hiſtoriens des républiques de la Suiſſe, qui eſt l'image de la liberté; de Veniſe, qui n'a de reſſources qu'en ſon économie; & de Genes, qui n'eſt ſuperbe que par ſes bâtimens.

Voici ceux du nord, & entr'autres de la Pologne, qui uſe ſi mal de ſa liberté & du droit qu'elle a d'élire ſes rois, qu'il ſemble qu'elle veuille conſoler par-là les peuples ſes voiſins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-deſſus, nous nous ſéparâmes juſqu'au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval 1719.

LET-

LETTRE CXXXVII.

RICA *au même.*

LE lendemain, il me mena dans un autre cabinet. Ce ſont ici les poëtes, me dit-il; c'eſt-à-dire, ces auteurs dont le métier eſt de mettre des entraves au bon ſens, & d'accabler la raiſon ſous les agrémens, comme on enſeveliſſoit autrefois les femmes ſous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoiſſez; ils ne ſont pas rares chez les orientaux, où le ſoleil plus ardent ſemble échauffer les imaginations même.

Voilà les poëmes épiques. Hé! qu'eſt-ce que les poëmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en ſçais rien: les connoiſſeurs diſent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres, qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point: c'eſt auſſi ce que je ne ſçais pas. Ils diſent, de plus, qu'il eſt impoſſible d'en faire de nouveaux; & cela eſt encore plus ſurprenant.

Voici les poëtes dramatiques, qui, ſelon moi, ſont les poëtes par excellence, & les maîtres des paſſions. Il y en a de deux ſortes; les comiques, qui nous remuent ſi doucement; & les tragiques, qui nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques, que je mépriſe autant que j'eſtime les autres, & qui font de leur art une harmonieuſe extravagance.

On voit enſuite les auteurs des idylles & des églogues, qui plaiſent, même aux gens de cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers. De

De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux : ce ſont ceux qui aiguiſent les épigrammes, qui ſont de petites fleches déliées, qui font une plaie profonde & inacceſſible aux remedes.

Vous voyez ici les romans, dont les auteurs ſont des eſpeces de poëtes, & qui outrent également le langage de l'eſprit & celui du cœur; ils paſſent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours; leurs héros y ſont auſſi étrangers que les dragons ailés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans: &, ſi vous voyiez les nôtres, vous en ſeriez encore plus choqué. Ils ſont auſſi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de paſſion, avant qu'un amant ait pu voir ſeulement le viſage de ſa maîtreſſe. Cependant les auteurs ſont forcés de faire paſſer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il eſt impoſſible que les incidens ſoient variés : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir; c'eſt aux prodiges. Je ſuis ſûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne faſſe ſortir une armée de deſſous terre; qu'un héros, lui ſeul, en détruiſe une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans : ces aventures froides, & ſouvent répétées, nous font languir; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris, le 6 de la lune de Chaival 1719.

LET-

LETTRE CXXXVIII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

LES miniſtres ſe ſuccedent & ſe détruiſent ici, comme les faiſons: depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de ſyſtême ſur les finances. On leve aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perſe, comme les levoient les fondateurs de ces empires: il s'en faut bien qu'il en ſoit ici de même. Il eſt vrai que nous n'y mettons pas tant d'eſprit que les occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'adminiſtration des revenus du prince & celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans ou en compter cent: mais il y ici bien plus de fineſſe & de myſtere. Il faut que de grands genies travaillent nuit & jour; qu'ils enfantent ſans ceſſe, & avec douleur, de nouveaux projets; qu'il écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux ſans en être priés, qu'ils ſe retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & ſacré aux petits; qu'ils aient toujours la tête remplie de ſecrets importans, de deſſeins miraculeux, de ſyſtêmes nouveaux; & qu'abſorbés dans les méditations, ils ſoient privés de l'uſage de la parole, & quelquefois même de celui de la politeſſe.

Dès que le feu roi eut fermé les yeux, on penſa à établir une nouvelle adminiſtration. On ſentoit qu'on étoit mal; mais on ne ſçavoit comment faire

faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité ſans bornes des miniſtres précédens ; on la voulut partager. On créa pour cet effet, ſix ou ſept conſeils ; & ce miniſtere eſt peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de ſens : la durée en fut courte, auſſi bien que celle du bien qu'elle produiſit.

La France, à la mort du feu roi, étoit un corps accablé de mille maux : N***. prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remedes topiques. Mais il reſtoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger eſt venu, qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a cru lui avoir rendu ſon embonpoint ; & il l'a ſeulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a ſix mois ſont à préſent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richeſſes. Jamais ces deux extrémités ne ſe ſont touchées de ſi près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit : il fait paroître deſſus ce qui étoit deſſous ; & ce qui étoit deſſus, il le met à l'envers. Quelles fortunes ineſpérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets ſervis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit ſouvent des choſes bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune ſous le regne paſſé, vantent aujourd'hui leur naiſſance : ils rendent, à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour

eux il y a ſix mois: ils crient de toute leur force. La nobleſſe eſt ruinée; quel déſordre dans l'état! quelle confuſion dans les rangs! on ne voit que des inconnus faire fortune! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche ſur ceux qui viendront après eux; & que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

De Paris, le 1 de la lune de Zilcadé 1720.

LETTRE CXXXIX.

RICA *au même.*

VOICI un grand exemple de la tendreſſe conjugale, non ſeulement dans une femme, mais dans une reine. La reine de Suede voulant, à toute force, aſſocier le prince ſon époux à la couronne, pour applanir toutes les difficultés, a envoyé aux états une déclaration, par laquelle elle ſe déſiſte de la régence, en cas qu'il ſoit élu.

Il y a ſoixante & quelques années, qu'une autre reine nommée Chriſtine, abdiqua la couronne, pour ſe donner toute entiere à la philoſophie. Je ne ſçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve aſſez que chacun ſe tienne ferme dans le poſte où la nature l'a mis; & que je ne puiſſe louer la foibleſſe de ceux qui, ſe trouvant au-deſſous de leur état, le quittent comme par une eſpece de déſertion; je ſuis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux prin-

princeſſes, & de voir l'eſprit de l'une & le cœur de l'autre ſupérieurs à leur fortune. Chriſtine a ſongé à connoître, dans le tems que les autres ne ſongent qu'à jouir : & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout ſon bonheur entre les mains de ſon auguſte époux.

De Paris, le 27 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CXL.

RICA *à* USBEK.

A ***.

Le parlement de Paris vient d'être relegué dans une petite ville qu'on appelle Pontoiſe. Le conſeil lui a envoyé enrégiſtrer ou approuver une déclaration qui le déshonore; & il l'a enrégiſtrée d'une maniere qui déshonore le conſeil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies ſont toujours odieuſes: elles n'approchent des rois que pour leur dire de triſtes vérités: &, pendant qu'une foule de courtiſans leur repréſentent ſans ceſſe un peuple heureux ſous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie, & apporter aux pieds du trône les gémiſſemens & les larmes dont elles ſont dépoſitaires.

C'eſt un peſant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorſqu'il faut la porter juſqu'aux princes! Ils doivent bien penſer que ceux qui s'y déterminent y ſont contraints; & qu'ils

ne ſe réſoudroient jamais à faire des démarches ſi triſtes & ſi affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur reſpect, & même leur amour.

De Paris, le 21 de la lune de Gemmadi, 1, 1720.

LETTRE CXLI.

RICA *au même.*

J'IRAI te voir ſur la fin de la ſemaine. Que les jours couleront agréablement avec toi!

Je fus préſenté, il y a quelques jours, à une dame de la cour, qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque, & d'un rang auguſte dans le lieu ſacré où ſon cœur repoſe.

Elle me fit mille queſtions ſur les mœurs des Perſans, & ſur la maniere de vivre des Perſanes. Il me parut que la vie du ſerrail n'étoit pas de ſon goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir, ſans envie, le bonheur de l'un; & ſans pitié, la condition des autres. Comme elle aime la lecture, ſur-tout celle des poëtes & des romans, elle ſouhaita que je lui parlaſſe des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla ſa curioſité: elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis, & je lui envoyai, quelques jours après un conte Perſan. Peut-être ſeras-tu bien aiſe de le voir traveſti.

DU TEMS de Cheik-ali-Can, il y avoit, en Perſe, une femme nommée Zuléma : elle ſçavoit par cœur tout le ſaint alcoran; il n'y avoit point de dervis qui entendit mieux qu'elle les traditions des ſaints prophetes; les docteurs arabes n'avoient rien dit de ſi myſtérieux, qu'elle n'en comprît tous les ſens ; & elle joignoit, à tant de connoiſſances, un certain caractere d'eſprit enjoué, qui laiſſoit à peine deviner ſi elle vouloit amuſer ceux à qui elle parloit, ou les inſtruire.

Un jour qu'elle étoit avec ſes compagnes dans une des ſalles du ſerrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle penſoit de l'autre vie ; & ſi elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs, que le paradis n'eſt fait que pour les hommes.

C'eſt le ſentiment commun, leur dit-elle: il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre ſexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perſe, qu'on appelle la nation juive, qui ſoutient, par l'autorité de ſes livres ſacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions ſi injurieuſes n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur ſupériorité au-delà même de leur vie; & ne penſent pas que, dans le grand jour, toutes les créatures paroîtront devant dieu comme le néant, ſans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura miſes.

Dieu ne ſe bornera point dans ſes récompenſes : comme les hommes qui auront bien vécu, & bien uſé de l'empire qu'ils ont ici-bas ſur nous, ſeront dans un paradis plein de beautés

céleſtes & raviſſantes, & telles que, ſi un mortel les avoit vues, il ſe donneroit auſſitôt la mort, dans l'impatience d'en jouir; auſſi les femmes vertueuſes iront dans un lieu de délices, où elles ſeront enyvrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divins qui leur ſeront ſoumis : chacune d'elle aura un ſerrail, dans lequel ils ſeront enfermés; & des eunuques, encore plus fideles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre arabe, qu'un homme, nommé Ibrahim, étoit d'une jalouſie inſupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles qu'il traitoit d'une maniere très-dure; il ne ſe fioit plus à ſes eunuques, ni aux murs de ſon ſerrail; il les tenoit preſque toujours ſous la clef, enfermées dans leur chambre, ſans qu'elles puſſent ſe voir, ni ſe parler; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ſes actions prenoient la teinture de ſa brutalité naturelle : jamais une douce parole ne ſortit de ſa bouche; & jamais il ne fit le moindre ſigne, qui n'ajoutât quelque choſe à la rigueur de leur eſclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes aſſemblées dans une ſalle de ſon ſerrail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha ſon mauvais naturel. Quand on cherche ſi fort les moyens de ſe faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de ſe faire haïr. Nous ſommes ſi malheureuſes, que nous ne pouvons nous empêcher de deſirer un changement : d'autres, à ma place, ſouhaiteroient votre mort; je ne ſouhaite que la mienne; &, ne pouvant eſ-

pérer

pérer d'être ſéparée de vous que par-là, il me ſera encore bien doux d'en être ſéparée. Ce diſcours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuſe colere; il tira ſon poignard & le lui plongea dans le ſein. Mes cheres compagnes, dit-elle d'une voix mourante, ſi le ciel a pitié de ma vertu, vous ſerez vengées. A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le ſéjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouiſſent d'un bonheur qui ſe renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives: un ruiſſeau, dont les eaux étoient plus pures que le cryſtal, y faiſoit un nombre infini de détours. Elle entra enſuite dans des bocages charmans, dont le ſilence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiſeaux. De magnifiques jardins ſe préſenterent enſuite; la nature les avoit ornés avec ſa ſimplicité, & toute ſa magnificence. Elle trouva enfin un palais ſuperbe, préparé pour elle, & rempli d'hommes céleſtes, deſtinés à ſes plaiſirs.

Deux d'entr'eux ſe préſenterent auſſi-tôt pour la déshabiller: d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuſes eſſences: on lui donna enſuite des habits infiniment plus riches que les ſiens: après quoi, on la mena dans une grande ſalle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans & une table couverte des mets les plus exquis. Tout ſembloit concourir au raviſſement de ſes ſens: elle entendoit, d'un

côté, une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre; de l'autre, elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre: &, après l'avoir encore une fois déshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enyvrée, & que ses raviſſemens passerent même ses desirs. Je suis toute hors de moi, leur disoit-elle: je croirois mourir, si je n'étois sure de mon immortalité. C'en est trop, laissez-moi; je succombe sous la violence des plaisirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes sens; je commence à respirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine? que ne puis-je voir.... Mais, pourquoi voir? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O dieux! que ces ténebres sont aimables! Quoi! je serai immortelle, & immortelle avec vous! je serai.... Non, je vous demande grace; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commandemens réitérés, elle fut obéie: mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparerent sa lassitude: elle reçut deux baisers, qui l'enflammerent soudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiete, dit-elle;

elle; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-tems: auſſi eut-elle avec eux tous les éclairciſſemens qu'elle pouvoit deſirer. Je ſuis déſabuſée, s'écria-t-elle; pardon, pardon; je ſuis ſure de vous. Vous ne me dites rien; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire: oui, oui, je vous le confeſſe, on n'a jamais tant aimé. Mais, quoi! vous vous diſputez tous deux l'honneur de me perſuader! Ah! ſi vous vous diſputez, ſi vous joignez l'ambition au plaiſir de ma défaite, je ſuis perdue; vous ſerez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue: mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fideles & aimables domeſtiques entrerent dans ſa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ſes plaiſirs. Elle ſe leva enſuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé ſimple, & enſuite couverte des plus ſomptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie; elle avoit donné de la vie à ſon teint, & de l'expreſſion à ſes graces. Ce ne fut, pendant tout le jour, que danſes, que concerts, que feſtins, que jeux, que promenades; & l'on remarquoit qu'Anaïs ſe déroboit de tems en tems, & voloit vers ſes deux jeunes héros: après quelques précieux inſtans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un viſage plus ſe-

rein. Enfin, ſur le ſoir, on la perdit tout à fait: elle alla s'enfermer dans le ſerrail, où elle vouloit, diſoit-elle, faire connoiſſance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle viſita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante eſclaves d'une beauté miraculeuſe: elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs paſſoit ſa vie, tantôt dans des plaiſirs éclatans, tantôt dans des plaiſirs ſolitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu: ſouvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre: les fleurs ſembloient naître ſous ſes pas, & les jeux ſe préſentoient en foule au devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuſe, que toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une ſeule réflexion: elle avoit joui de ſon bonheur ſans le connoître, & ſans avoir eu un ſeul de ces momens tranquilles, où l'ame ſe rend, pour ainſi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le ſilence des paſſions.

Les bienheureux ont des plaiſirs ſi vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'eſprit: c'eſt pour cela qu'attachés invinciblement aux objets préſens, ils perdent entiérement la mémoire des choſes paſſées, & n'ont plus aucun ſouci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais

Mais Anaïs, dont l'eſprit étoit vraiment philoſophe, avoit paſſé preſque toute ſa vie à méditer : elle avoit pouſſé ſes réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laiſſée à elle-même. La retraite auſtere que ſon mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laiſſé que cet avantage.

C'eſt cette force d'eſprit qui lui avoit fait mépriſer la crainte dont ſes compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de ſes peines, & le commencement de ſa félicité.

Ainſi elle ſortit peu à peu de l'yvreſſe des plaiſirs, & s'enferma ſeule dans un appartement de ſon palais. Elle ſe laiſſa aller à des réflexions bien douces ſur ſa condition paſſée, & ſur ſa félicité préſente : elle ne put s'empêcher de s'attendrir ſur le malheur de ſes compagnes : on eſt ſenſible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne ſe tint pas dans les ſimples bornes de la compaſſion : plus tendre envers ces infortunées, elle ſe ſentit portée à les ſecourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes, qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de ſon mari ; d'aller dans ſon ſerrail, de s'en rendre maître, de l'en chaſſer ; & d'y reſter à ſa place, juſqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du ſerrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe, tout lui eſt ouvert, les eunuques tombent à ſes pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit, en paſſant, pris les clefs dans la poche

de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre, & les surprend d'abord par son air doux, affable ; &, bientôt après, il les surprend davantage par ses empressemens, & par la rapidité de ses entreprises. Toutes eurent leur part de l'étonnement; & elles l'auroient pris pour un songe, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles scenes se jouent dans le serrail, Ibrahim heurte, se nomme, tempête & crie. Après avoir essuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un désordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recule en arriere, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au secours ; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet imposteur, mais il n'est pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible ressource ; c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. L'autre est chassé, & traîné indignement hors du serrail ; & il auroit reçu la mort mille fois, si son rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix, & se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas ?

Ah!

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes: Si vous n êtes pas Ibrahim, il nous ſuffit que vous ayez ſi bien mérité de l'être: vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet impoſteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix; nous vous jurons une fidélité éternelle: nous n'avons été que trop long-tems abuſée. Le traître ne ſoupçonnoit point notre vertu, il ne ſoupçonnoit que ſa foibleſſe. Nous voyons bien que les hommes ne ſont point faits comme lui; c'eſt à vous, ſans doute, qu'ils reſſemblent. Si vous ſçaviez combien vous nous le faites haïr! Ah! je vous donnerai ſouvent de nouveaux ſujets de haine, reprit le faux Ibrahim; vous ne connoiſſez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de ſon injuſtice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raiſon, dit l'homme divin, j'ai meſuré l'expiation au crime: je ſuis bien aiſe que vous ſoyez contentes de ma maniere de punir. Mais, dirent ces femmes, ſi cet impoſteur revient, que ferons-nous? Il lui ſeroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il: dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne ſe ſoutient guere par la ruſe: & d'ailleurs je l'enverrai ſi loin que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors, je prendrai ſur moi le ſoin de votre bonheur. Je ne ſerai point jaloux; je ſçaurai m'aſſurer de vous, ſans vous gêner; j'ai aſſez bonne opinion de mon

mérité, pour croire que vous me ſerez fideles : ſi vous n'étiez par vertueuſes avec moi, avec qui le ſeriez-vous ? Cette converſation dura long-tems entre lui & ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahims, que de leur reſſemblance, ne ſongeoient pas même à ſe faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari déſeſpéré revint encore les troubler : il trouva toute ſa maiſon dans la joie, & ſes femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il ſortit furieux. Et un inſtant après le faux Ibrahim le ſuivit, le prit, le tranſporta dans les airs, & le laiſſa à deux mille lieues de là.

O dieux ! dans quelle déſolation ſe trouverent ces femmes, dans l'abſence de leur cher Ibrahim ! Déjà leurs eunuques avoient repris leur ſévérité naturelle ; toute la maiſon étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un ſonge ; elles ſe regardoient toutes les unes les autres, & ſe rappelloient les moindres circonſtances de ces étranges aventures. Enfin, le céleſte Ibrahim revint, toujours plus aimable ; il leur parut que ſon voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite ſi oppoſée à celle de l'autre, qu'elle ſurprit tous les voiſins. Il congédia tous les eunuques, rendit ſa maiſon acceſſible à tout le monde : il ne voulut pas même ſouffrir que ſes femmes ſe voilaſſent. C'étoit une choſe ſinguliere de les voir, dans les feſtins, parmi des hommes auſſi libres qu'eux. Ibrahim crut, avec raiſon, que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour

des

des citoyens comme lui. Cependant il ne ſe refuſoit aucun depenſe: il diſſipa avec une immenſe profuſion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointans où il avoit été tranſporté, ne trouva plus que ſes femmes, & trente-ſix enfans.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1720.

LETTRE CXLII.

RICA *à* USBEK.

*A***.*

VOICI un lettre que je reçus hier d'un ſçavant: elle te paroîtra ſinguliere.

MONSIEUR,

IL y a ſix mois que j'ai recueilli la ſucceſſion d'un oncle très-riche, qui m'a laiſſé cinq ou ſix cent mille livres, & une maiſon ſuperbement meublée. Il y a plaiſir d'avoir du bien, lorſqu'on en ſçait faire un bon uſage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaiſirs: je ſuis preſque toujours enfermé dans un cabinet, où je mene la vie d'un ſçavant. C'eſt dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorſque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort ſouhaité de le faire enterrer avec les cérémonies obſervées par les anciens Grecs & Romains: mais je n'avois pour lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me ſuis bien pourvu de ces précieu-

cieuſes raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaiſſelle d'argent, pour acheter une lampe de terre qui avoit ſervi à un philoſophe ſtoïcien. Je me ſuis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert preſque tous les murs de ſes appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'uſage de Virgile: je ſuis charmé d'y avoir ma figure repréſentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'eſt pas tout: j'ai acheté cent louis d'or cinq ou ſix pieces d'une monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne ſçache pas avoir à préſent dans ma maiſon un ſeul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuſcrits fort précieux & fort chers: quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en ſervir, que des exemplaires imprimés, qui ne ſont pas ſi corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne ſorte preſque jamais: je ne laiſſe pas d'avoir une paſſion démeſurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du tems des Romains. Il y en a un qui eſt près de chez moi, qu'un proconſul des Gaules fit faire, il y a environ douze cens ans: lorſque je vais à ma maiſon de campagne, je ne manque jamais d'y paſſer, quoiqu'il ſoit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieue: mais, ce qui me fait enrager, c'eſt qu'on y a mis des poteaux de bois de diſtance en diſtance, pour marquer l'éloignement des villes voiſines. Je ſuis déſeſpéré de voir ces miſérables indices, au lieu des colomnes milliaires qui y étoient autrefois: je ne doute pas que je ne les faſſe rétablir par mes héritiers, & que je ne les

en-

engage à cette dépense par mon testament. Si vous avez, monsieur, quelque manuscrit persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez; & je vous donnerai, par-dessus le marché, quelques ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez, entr'autres, une dissertation, où je fais voir que la couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier; vous en admirerez une autre, où je prouve, par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs grecs, que Cambyse fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite; une autre, où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto, *en forme d'explication d'un vers du sixieme livre de l'Enéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : &, quant à présent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiste grec, qui n'avoit point paru jusques ici, & que j'ai découvert dans la poussiere d'une bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le naturaliste, que les copistes du cinquieme siecle ont étrangement défiguré. Je suis,* &c.

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DANS une isle près des Orcades, il naquit un enfant, qui avoit pour pere Eole, dieu des vents, & pour mere une nymphe de Calédonie. On dit

dit de lui qu'il apprit tout ſeul à compter avec ſes doigts; & que, dès l'âge de quatre ans, ils diſtinguoit ſi parfaitement les métaux, que ſa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, ſon pere lui apprit le ſecret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit enſuite à tous les voyageurs: mais, comme la marchandiſe n'étoit pas fort priſée dans ſon pays, il le quitta, & ſe mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du hazard.

Il apprit, dans ſes voyages, que, dans la Bétique, l'or reluiſoit de toutes parts; cela fit qu'il y précipita ſes pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui régnoit pour lors: mais ce dieu ayant quitté la terre, il s'aviſa d'aller dans tous les carrefours, où il crioit ſans ceſſe d'une voix rauque: peuples de Bétique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi: quittez le pays des vils métaux; venez dans l'empire de l'imagination, & je vous promets des richeſſes qui vous étonneront vous-mêmes. Auſſi-tôt il ouvrit une grande partie des outres qu'ils avoit apportées, & il diſtribua de ſa marchandiſe à qui en voulut.

Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria: peuples de Bétique, voulez-vous être riches? Imaginez-vous que je le ſuis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup auſſi: mettez-vous tous les matins dans l'eſprit que votre fortune a doublé pendant la nuit: levez-vous enſuite; &, ſi

vous

vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainſi: peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'eſt pas ſi vive que les premiers jours: laiſſez-vous conduire à la mienne: je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui ſera pour vous la ſource des richeſſes: vous n'y verrez que quatre paroles; mais elles ſeront bien ſignificatives; car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domeſtiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui; quant à vous, mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une ſeconde naiſſance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la ſomptuoſité de vos feſtins, du nombre & de la penſion de vos maîtreſſes.

A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour tout eſſoufflé; &, tranſporté de colere, il s'écria: peuples de Bétique, je vous avois conſeillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas. Eh bien, à préſent je vous l'ordonne. Là-deſſus, il les quitta bruſquement: mais la réflexion le rappella ſur ſes pas. J'apprends que quelques-uns de vous ſont aſſez déteſtables pour conſerver leur or & leur argent. Encore paſſe pour l'argent; mais, pour de l'or.... pour de l'or... Ah! cela me met dans une indignation.... Je jure, par mes outres ſacrées, que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai ſévérement. Puis il ajouta, d'un air tout-à-fait perſuaſif:

ſuaſif: croyez-vous que ce ſoit pour garder ces miſérables métaux que je vous les demande? Une marque de ma candeur, c'eſt que, lorſque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis ſur le champ la moitié.

Le lendemain, on l'apperçut de loin, & on le vit s'inſinuer avec une voix douce & flatteuſe: peuples de Bétique, j'apprends que vous avez une partie de vos tréſors dans les pays étrangers: je vous prie, faites-les moi venir; vous me ferez plaiſir, & je vous en aurai une reconnoiſſance éternelle.

Le fils d'Ecole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire; ils ne purent pourtant s'en empêcher: ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais, reprenant courage, il hazarda encore une petite priere. Je ſçais que vous avez des pierres précieuſes; au mon de Jupiter, déſaites-vous-en; rien ne vous appauvrit comme ces ſortes de choſes; défaites vous-en, vous-dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-même, je vous donnerai des hommes d'affaire excellens. Que de richeſſes vont couler chez vous, ſi vous faites ce que je vous conſeille! Oui, je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.

Enfin, il monta ſur un tréteau; &, prenant une voix plus aſſurée, il dit: peuples de Bétique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorſque j'arrivai ici; je vous vois le plus riche peuple de la terre: mais, pour achever votre fortune, ſouffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aile légere, le fils d'Eole diſparut, & laiſſa ſes auditeurs dans une conſternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain,

demain, & parla ainſi : je m'apperçus hier que mon diſcours vous déplut extrêmement. Eh bien, prenez que je ne vous aie rien dit. Il eſt vrai; la moitié, c'eſt trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens, pour arriver au but que je me ſuis propoſé. Aſſemblons nos richeſſes dans un même endroit ; nous le pouvons facilement ; car elles ne tiennent pas un gros volume. Auſſi-tôt il en diſparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban 1720.

LETTRE CXLIII.

RICA *à* NATHANAEL LEVI, *médecin juif à Livourne.*

Tu me demandes ce que je penſe de la vertu des amulettes, & de la puiſſance des taliſmans. Pourquoi t'adreſſes-tu à moi? Tu es juif, & je ſuis mahométan; c'eſt à-dire, que nous ſommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours ſur moi plus de deux mille paſſages du ſaint alcoran : j'attache à mes bras un petit paquet, où ſont écrits les noms de plus de deux cent dervis : ceux d'Hali, de Fatmé, & de tous les purs, ſont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant, je ne déſapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous eſt bien plus difficile de répondre à leurs raiſonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle: je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses; &, sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances & des craintes ridicules: &, au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des phantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres? quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la cause morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille: & moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver, dans la situation du terrein, dans le nombre ou dans le courage des soldats, dans l'expérience des capitaines,

taines, des cauſes ſuffiſantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cauſe.

Je te paſſe, pour un moment, qu'il y ait des preſtiges: paſſe-moi, à mon tour, pour un moment, qu'il n'y en ait point; car cela n'eſt pas impoſſible. Ce que tu m'accorde, n'empêche pas que deux armées ne puiſſent ſe battre: veux-tu que, dans ce cas-là, aucune des deux ne puiſſe remporter la victoire?

Crois-tu que leur ſort reſtera incertain, juſqu'à ce qu'une puiſſance inviſible vienne le déterminer? que tous les coups ſeront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penſes-tu que la mort, dans ces occaſions, rendue préſente de mille manieres, ne puiſſe pas produire dans les eſprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que, dans une armée de cent mille hommes, il ne puiſſe pas y avoir un ſeul homme timide? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puiſſe pas produire le découragement d'un autre? que le ſecond, qui quitte un troiſieme, ne lui faſſe pas bientôt abandonner un quatrieme? Il n'en faut pas davantage pour que le déſeſpoir de vaincre ſaiſiſſe ſoudain toute une armée, & la ſaiſiſſe d'autant plus facilement qu'elle ſe trouve plus nombreuſe.

Tout le monde ſçait, & tout le monde ſent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conſerver leur être, aiment paſſionnément la vie: on ſçait cela en général: & on cherche pourquoi, dans un certaine occaſion particuli-

culiere, ils ont craint de la perdre ?

Quoique les livres ſacrés de toutes les nations ſoient remplis de ces terreurs paniques ou ſurnaturelles, je n'imagine rien de ſi frivole; parce que, pour s'aſſurer qu'un effet qui peut être produit par cent mille cauſes naturelles, eſt ſurnaturel, il faut avoir auparavant examiné ſi aucune de ces cauſes n'a agi, ce qui eſt impoſſible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël, il me ſemble que la matiere ne mérite pas d'être ſi ſérieuſement traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban 1720.

P. S. COMME je finiſſois, j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'une médecin de province à une médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, ſe publient, & s'achetent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre ſujet (*).

LETTRE

d'un médecin de province à un médecin de Paris.

IL y avoit, dans notre ville, un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium: mais il ne pouvoit ſe réſoudre à le prendre; & il avoit la coupe à la main, qu'il

(*) *L'auteur, dans le manuſcrit qu'il avoit confié de ſon vivant aux libraires, a jugé à propos de faire des rétranchemens. On n'a pas cru devoir en priver le lecteur, qui les trouvera ici en notes.*

Il y a bien des choſes que je n'entends pas : mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confreres,

qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin, il dit à ſon médecin : Monſieur, je vous demande quartier ſeulement juſqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'inſomnie; ſouffrez que je l'envoie querir : &, ſi je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : tiens, va-t-en chez monſieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monſieur Anis arrive. Mon cher monſieur Anis, je me meurs, je ne puis dormir : n'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G., ou bien quelque livre de dévotion compoſé par un R. P. J. que vous n'ayez pas pu vendre? car ſouvent les remedes les plus gar[illegible] ſont les meilleurs. Monſieur, dit le libraire, j'ai chez moi la Cour Sainte *du pere Cauſſin en ſix volumes, à votre ſervice : je vais vous l'envoyer : je ſouhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P. Rodrigues, Jéſuite eſpagnol, ne vous en faites faute. Mais, croyez-moi, tenons-nous en au pere Cauſſin : j'eſpere, avec l'aide de dieu, qu'une période du pere Cauſſin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-deſſus, monſieur Anis ſortit, & courut chercher le remede à ſa boutique. La* Cour Sainte *arrive : on en ſecoue la poudre : le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en ſentit le premier l'effet; à la ſeconde page, il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée, & déjà toute la compagnie ſe ſentoit affoiblie; un inſtant après, tout ronfla, excep-*

té le malade, qui, après avoir été long-tems éprouvé, s'assoupit à la fin.

Le médecin arrive de grand matin. Hé bien! a-t-on pris mon opium? On ne lui répond rien: la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joie, lui montrent le pere Caussin? Il demande ce que

(*) Voyez la note de la page précédente.

Le médecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la cabale, & de la puissance des paroles & des esprits: cela le frappa, &, après plusieurs réflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience; il faut la pousser plus loin. Hé pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même? ne le voyons-nous pas tous les jours? Au moins, cela vaut-il bien la peine de l'essayer. Je suis las des apothicaires; leurs syrops, leurs juleps & toutes les drogues galeniques ruinent les malades & leur santé. Changeons de méthode; éprouvons la vertu des esprits. Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Ptisanne purgative.

Prenez trois feuilles de la logique d'Aristote en Grec; deux feuilles d'un traité de théologie scholastique le plus aigu, comme, par exemple, du subtil Scot; quatre de Paracelse; une d'Avicenne, six d'Averroës; trois de Porphire, autant de Plotin, autant de Jamblique. Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A** du C** concernant la B** & la C** des I**; faites les distiller au bain-marie; mortifiez une goute de l'humeur âcre & piquante qui en viendra, dans un verre d'eau commune: avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six harangues, une douzaine d'oraisons funebres indifféremment, prenant garde pourtant de ne point se servir

que c'eſt : on lui dit, vive le pere Cauſſin ; il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? c'eſt un miracle. Tenez, monſieur ; voyez donc le pere Cauſſin ; c'eſt ce volume-là qui a fait dormir mon pere. Et, là-deſſus, on lui expliqua la choſe comme elle étoit paſſée (*).

LET-

vir de celles de M. de N. ; un recueil de nouveaux opéra ; cinquante romans ; trente mémoires nouveaux. Mettez le tout dans un matras ; laiſſez-le en digeſtion pendant deux jours ; puis faites le diſtiller au feu de ſable. Et, ſi tout cela ne ſuffit pas,

Autre plus puiſſant.

Prenez une feuille de papier marbré, qui ait ſervi à couvrir un recueil des pieces des J. F. ; faites-la infuſer l'eſpace de trois minutes ; faites chauffer une cuillerée de cette enfuſion ; & avalez.

Remede très-ſimple pour guérir de l'aſthme.

Liſez tous les ouvrages du révérend pere Maimbourg, ci-devant jéſuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période : & vous ſentirez la faculté de reſpirer vous revenir peu à peu, ſans qu'il ſoit beſoin de réitérer le remede.

Pour préſerver de la gale, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Ariſtote, deux degrés métaphyſiques, une diſtinction, ſix vers de Chapelain, une phraſe tirée des lettres de M. l'abbé de S. Cyran : Ecrivez le tout ſur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au col.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cùm fumo, igne & flammâ.

Miſce Queſnellianam infuſionem, cùm infuſione Lallemandiana ; fiat fermentatio cùm magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & intùs penetrantibus alcalines ſales : fiat evaporatio argentium ſpirituum. Pone liquo-

LETTRE CXLIV.

USBEK *à* RICA.

JE trouvai, il y a quelques jours, dans une maiſon de campagne où j'étois allé, deux ſçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractere me parut admirable. La converſation du premier, bien appréciée, ſe réduiſoit à ceci: ce que j'ai dit eſt vrai, parce que je l'ai dit. La converſation du ſecond portoit ſur autre choſe: ce que je n'ai pas dit n'eſt pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois aſſez le premier: car qu'un homme ſoit opiniâtre, cela ne me fait abſolument rien; mais qu'il ſoit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ſes opinions, c'eſt ſon bien: le ſecond attaque les opinions des autres, & c'eſt le bien de tout le monde.

Oh, mon cher Usbek! que la vanité fert mal ceux qui en ont une doſe plus forte que celle qui

rem fermentatum in alembico: nihil indè extrahes, & nihil invenies, niſi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ anodini chartas duas; Eſcobaris relaxativi paginas ſex; Vaſquii emollientis folium unum: infunde in aquæ communis lib. iiij. *Ad conſumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur; &, in expreſſione, diſſolve Banni deterſivi & Tamburini abluentis folia* iij.

Fiat cliſter.

In chloroſim, quam vulgus pallidos-colores, aut febrim-amatoriam, appellat.

Recipe Arctini figuras iiij; *R. Themæ Sanchii de matrimo-*

qui eſt néceſſaire pour la conſervation de la nature ! Ces gens-là veulent être admirés, à force de déplaire. Ils cherchent à être ſupérieurs, & ils ne ſont pas ſeulement égaux.

Hommes modeſtes, venez, que je vous embraſſe. Vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien ; & moi, je vous dis que vous avez tout. Vous penſez que vous n'humiliez perſonne, & vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes abſolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, & je les mets à vos pieds.

De Paris, le 22 de la lune de Chalban 1720.

LETTRE CXLV.

USBEK *à* ***.

UN homme d'eſprit eſt ordinairement difficile dans les ſociétés. Il choiſit peu de perſonnes ;

trimonio folia ij. Infundantur in aquæ communis libras quinque.

Fiat ptiſana aperiens.

Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique, avec un ſuccès imaginable. Il ne vouloit pas, diſoit-il, pour ne pas ruiner ſes malades, employer des remedes rares, & qui ne ſe trouvent preſque point : comme, par exemple, une epitre dédicatoire qui n'ait fait bâiller perſonne ; une préface trop courte ; un mandement fait par un evêque ; & l'ouvrage d'un janſeniſte mépriſé par un janſéniſte, ou bien admiré par un jéſuite. Il diſoit que ces ſortes de remedes ne ſont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie inſurmontable.

nes; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaise compagnie; il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût: autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre, & les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises, parce qu'il hasarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances. Sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés qui viennent de la chose, que des remedes qui sont de lui & qu'il tire de son propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout: il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est, plus ordinairement, pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci, on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre: la vanité se déclare pour lui.

Mais, si un homme d'esprit a tant de désavantages,

tages, que dirons-nous de la dure condition des ſçavans?

Je n'y penſe jamais, que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ſes amis. La voici:

MONSIEUR,

JE ſuis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regarder, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent ſur nos têtes: &, quand je veux me délaſſer, je prends mes petits microſcopes, & j'obſerve un ciron ou une mitte.

Je ne ſuis point riche, & je n'ai qu'une ſeule chambre: je n'oſe même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermometre, & que la chaleur étrangere le feroit hauſſer. L'hyver dernier, je penſai mourir de froid: &, quoique mon thermometre, qui étoit au plus bas dégré, m'avertît que mes mains alloient ſe geler, je ne me dérangeai point. Et j'ai la conſolation d'être inſtruit exactement des changemens de tems les plus inſenſibles de toute l'année paſſée.

Je me communique fort peu: &, de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipzig, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai ſans doute jamais, avec leſquels j'entretiens une correſpondance ſi exacte, que je ne laiſſe pas paſſer un courrier ſans leur écrire.

Mais, quoique je ne connoiſſe perſonne dans mon quartier, j'y ſuis dans une ſi mauvaiſe réputation, que je ſerai, à la fin, obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement inſulté par une de mes voiſines, pour avoir fait la diſſection d'un chien qu'el-

*qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui ſe trouva-là, ſe mit de la partie. Et, pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'aſſommoit à coups de pierre, conjointement avec le docteur ***, qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible ſur l'os frontal & occupital, dont le ſiege de ſa raiſon fut très-ébranlé.*

Depuis ce tems-là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il eſt auſſi-tôt décidé qu'il a paſſé par mes mains. Une bonne bourgeoiſe, qui en avoit perdu un petit, qu'elle aimoit, diſoit-elle plus que ſes enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre; &, ne le trouvant pas, elle me cita devant le magiſtrat. Je crois que je ne ſerai jamais délivré de la malice importune de ces femmes, qui, avec leurs voix glapiſſantes, m'étourdiſſent ſans ceſſe de l'oraiſon funebre de tous les automates qui ſont morts depuis dix ans. Je ſuis, &c.

Tous les ſçavans étoient autrefois accuſés de magie. Je n'en ſuis point étonné. Chacun diſoit en lui-même; j'ai porté les talens naturels auſſi loin qu'ils peuvent aller; cependant un certain ſçavant a des avantages ſur moi: il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A préſent que ces ſortes d'accuſations ſont tombées dans le décri, on a pris un autre tour, & un ſçavant ne ſçauroit guere éviter le reproche d'irréligion ou d'héréſie. Il a beau être abſous par le peuple: la plaie eſt faite; elle ne ſe fermera jamais bien. C'eſt toujours, pour lui, un endroit malade. Un adverſaire viendra, trente ans après, lui dire

dire modeſtement: A dieu ne plaiſe que je diſe que ce dont on vous accuſe ſoit vrai; mais vous avez été obligé de vous défendre. C'eſt ainſi qu'on tourne contre lui ſa juſtification même.

S'il écrit quelque hiſtoire, & qu'il ait de la nobleſſe dans l'eſprit, & quelque droiture dans le cœur, on lui ſuſcite mille perſécutions. On ira contre lui ſoulever le magiſtrat, ſur une fait qui s'eſt paſſé il y a mille ans. Et on voudra que ſa plume ſoit captive, ſi elle n'eſt pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches, qui abandonnent leur foi pour une médiocre penſion; qui, à prendre toutes leurs impoſtures en détail, ne les vendent pas ſeulement une obole; qui renverſent la conſtitution de l'empire, diminuent les droits d'une puiſſance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits ſurannés, flattent les paſſions qui ſont en crédit de leur têms, & les vices qui ſont ſur le trône; impoſant à la poſtérité, d'autant plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'eſt point aſſez, pour un auteur, d'avoir eſſuyé toutes ces inſultes; ce n'eſt point aſſez, pour lui, d'avoir été dans une inquiétude continuelle ſur le ſuccès de ſon ouvrage. Il voit le jour, enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui atttire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter? Il avoit un ſentiment; il l'a ſoutenu par ſes écrits: il ne ſçavoit pas qu'un homme, à deux cent lieues de lui, avoit dit toute le contraire. Voilà cependant la guerre qui ſe déclare.

Encore, s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération ! Non. Il n'est, tout au plus, estimé que ce ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits : & il est, à son tour, regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme, à qui il manque un talent, se dédommage en le méprisant : il ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui, & par là se trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin, il faut joindre, à une réputation équivoque, la privation des plaisirs, & la perte de la santé.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

Il y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand ministre.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve ; il ne se décrédite que devant quelques gens ; il se tient couvert devant les autres : mais un ministre qui manque à la probité, a autant de juges qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire ? le plus grand mal que fait un

un miniſtre ſans probité, n'eſt pas de deſſervir ſon prince & de ruiner ſon peuple: il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux; c'eſt le mauvais exemple qu'il donne.

Tu ſçais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation, naturellement généreuſe, pervertie en un inſtant, depuis le dernier des ſujets juſqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un miniſtre: j'y ai vu tout un peuple, chez qui la généroſité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont paſſé de tout tems pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples; le mal ſe communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus ſains; les hommes les plus vertueux faire des choſes indignes; & violer les premiers principes de la juſtice, ſur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuſes en garantie des actions les plus lâches; & nommoient néceſſité, l'injuſtice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus ſaintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renverſées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une inſolente pauvreté, inſtrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des tems, feindre un paiement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le ſein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter preſque pour rien, ou plutôt ramaſſer de terre des fueilles de chêne, pour les mettre à la place de la ſubſtance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître ſoudain, dans tout les cœurs,

une ſoif inſatiable des richeſſes. J'ai vu ſe former, en un moment, une déteſtable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuſe induſtrie, mais par la ruine du prince, de l'état & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces tems malheureux, ne ſe coucher qu'en diſant: j'ai ruiné une famille aujourd'hui, j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, diſoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, aſſaſſiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre diſoit: je vois que j'accommode mes affaires: il eſt vrai que, lorſque j'allai il y a trois jours faire un certain paiement, je laiſſai toute une famille en larmes, que je diſſipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le pere en mourra de douleur, la mere périt de triſteſſe: mais je n'ai fait que ce qui eſt permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un miniſtre, lorſqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuſes, ternit l'éclat des dignités, obſcurcit la vertu même, & confond la plus haute naiſſance dans le mépris univerſel?

Que dira la poſtérité, lorſqu'il lui faudra rougir de la honte de ſes peres? Que dira le peuple naiſſant, lorſqu'il comparera le fer de ſes ayeux, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne dégré de no-

bleſſe

bleſſe qui les déshonore, & ne laiſſent la génération préſente dans l'affreux néant où elle s'eſt miſe.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan 1720.

LETTRE CXLVII.

LE GRAND EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

LES choſes ſont venues à un état qui ne ſe peut plus ſoutenir: tes femmes ſe ſont imaginées que ton départ leur laiſſoit une impunité entiere: il ſe paſſe ici des choſes horribles: je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la mosquée, laiſſa tomber ſon voile, & parut preſqu'à viſage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ſes eſclaves, choſe ſi défendue par les loix du ſerrail.

J'ai ſurpris, par le plus grand haſard du monde, une lettre que je t'envoie: je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adreſſée.

Hier au ſoir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du ſerrail, & il ſe ſauva par-deſſus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'eſt par parvenu à ma connoiſſanne; car ſurement tu es trahi. J'attends tes ordres: &, juſqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une ſituation mortelle. Mais, ſi tu ne mets toutes ces femmes à ma diſcrétion, je ne te réponds d'aucune

d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles auſſi triſtes à te mander.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 1 de la lune de Rhégeb 1717.

LETTRE CXLVIII.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE.
Au ſerrail d'Iſpahan.

RECEVEZ, par cette lettre, un pouvoir ſans bornes ſur tout le ſerrail: commandez avec autant d'autorité que moi-même: que la crainte & la terreur marchent avec vous: courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens: que tout vive dans la conſternation; que tout fonde en larmes devant vous: interrogez tout le ſerrail: commencez par les eſclaves; n'épargnez pas mon amour: que tout ſubiſſe votre tribunal redoutable: mettez au jour les ſecrets les puls cachés: purifiez ce lieu infame, & faites y rentrer la vertu bannie. Car, dès ce moment, je mets ſur votre tête les moindres fautes qui ſe commettront. Je ſoupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez ſurpriſe s'adreſſoit: examinez cela avec des yeux de lynx.

*De * * *, le 11 de la lune de Zilhagé* 1718.

LET-

LETTRE CXLIX.

NARSIT *à* USBEK.

A Paris.

LE grand eunuque vient de mourir, magnifique seigneur : comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j'ai pris sa place jusques à ce que tu aies fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir; je l'ai enveloppée avec respect, & l'ai serrée, jusqu'à ce que tu m'aies fait connoître tes sacrées volontés.

Hier, un esclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le serrail : je me levai, j'examinai la chose, & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime seigneur; & je te prie de compter sur mon zele, mon expérience & ma vieillesse.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CL.

USBEK *à* NARSIT.

Au serrail d'Ispahan.

MALHEUREUX que vous êtes! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me désespérer; & vous demeurez tranquille sous un vain prétexte!

Il

Il ſe paſſe des choſes horribles: j'ai peut-être la moitié de mes eſclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-deſſus, avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui eſt adreſſé, vous y auriez trouvé des ordres ſanglans. Liſez les donc, ces ordres: & vous périrez, ſi vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25 de la lune de Chalval 1718.*

LETTRE CLI.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

Si je gardois plus long-tems le ſilence, je ſerois auſſi coupable que tous ces criminels que tu as dans le ſerrail.

J'étois le confident du grand eunuque, le plus fidele de tes eſclaves. Lorſqu'il ſe vit près de ſa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles: je me meurs: mais le ſeul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'eſt que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puiſſe le garantir de tous les malheurs que je prévois! Puiſſe, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux; va les porter au plus vieux des noirs. Mais ſi, après ma mort, il manque de vigilance, ſonge à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je

Je ſçais ce qu'il t'écrivit, quelque tems avant ſa mort, ſur la conduite de tes femmes: il y a, dans le ſerrail, une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, ſi elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été ſurpriſe à trois lieues d'ici. Je ne ſçais ce que c'eſt; tout ſe tourne malheureuſement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue: depuis la mort du grand eunuque, il ſemble que tout leur ſoit permis: la ſeule Roxane eſt reſtée dans le devoir, & conſerve de la modeſtie. On voit les mœurs ſe corrompre tous les jours. On ne trouve plus ſur le viſage de tes femmes cette vertu mâle & ſévere qui y régnoit autrefois: une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, eſt une témoignage infaillible, ſelon moi, de quelques ſatisfaction nouvelle. Dans les plus petites choſes, je remarque des libertés juſqu'alors inconnues. Il regne, même parmi tes eſclaves, une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'obſervation des regles, qui me ſurprend; ils n'ont plus ce zele ardent pour ton ſervice, qui ſembloit animer tout le ſerrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maiſons les plus abandonnées. On dit que l'eſclave qui en a ſoin a été gagné; & qu'un jour avant qu'elles arrivaſſent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui eſt dans la muraille de la principale chambre, d'où ils ſortoient le ſoir, lorſque nous étions retirés. Le vieux eunuque, qui eſt à préſent à notre tête, eſt un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je

Je ſuis agité d'une colère vengereſſe contre tant de perfidies: & ſi le ciel vouloit, pour le bien de ton ſervice, que tu me jugeaſſes capable de gouverner, je te promets que, ſi tes femmes n'étoient pas vertueuſes, au moins elles ſeroient fidelles.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLII.

NARSIT *à* USBEK.

A Paris.

ROXANE & Zélis ont ſouhaité d'aller à la campagne: je n'ai pas cru devoir le leur refuſer. Heureux Usbek! tu as des femmes, & des eſclaves vigilans: je commande en des lieux où la vertu ſemble s'être choſi un aſyle. Compte qu'il ne s'y paſſera rien que tes yeux ne puiſſent ſoutenir.

Il eſt arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands arméniens, nouvellement arrivés à Iſpahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi; j'ai envoyé une eſclave pour la chercher; il a été volé à ſon retour, & la lettre eſt perdue. Ecris-moi donc promptement; car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choſes de conſéquence à me mander.

Du ſerrail de Fatmé, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LET-

LETTRE CLIII.

USBEK *à* SOLIM.

Au ſerrail d'Iſpahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à préſent dans le monde de plus cher, qui eſt ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confuſion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon ſerrail comme je l'ai laiſſé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui ſe propoſoient de le devenir. Que ne peux-tu pas eſpérer de ton maître pour des ſervices ſi ſignalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-deſſus de ta condition même, & de toutes les récompenſes que tu as jamais deſirées.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.

LETTRE CLIV.

USBEK *à* SES FEMMES.

Au ſerrai d'Iſpahan.

PUISSE cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim eſt votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le ſerrail s'abaiſſe devant lui. Il doit juger vos actions paſ-

paſſées: &, pour l'avenir, il vous fera vivre ſous un joug ſi rigoureux, que vous regretterez votre liberté, ſi vous ne regrettez pas votre vertu.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.

LETTRE CLV.

USBEK *à* NESSIR.

A Iſpahan.

HEUREUX celui qui, connoiſſant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repoſe ſon cœur au milieu de ſa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour!

Je vis dans un climat barbare, préſent à tout ce qui m'importune, abſent de tout ce qui m'intéreſſe. Une triſteſſe ſombre me ſaiſit; je tombe dans un accablement affreux: il me ſemble que je m'anéantis; & je ne me retrouve moi-même, que lorſqu'une ſombre jalouſie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les ſoupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Neſſir; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié, ſi tu ſçavois mon état déplorable. J'attends quelquefois ſix mois entiers des nouvelles du ſerrail; je compte tous les inſtans qui s'écoulent; mon impatience me les allonge toujours: &, lorſque celui qui a été tant attendu eſt prêt d'arriver, il ſe fait dans mon cœur une révolution ſoudaine; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale; cette inquié-

quiétude qui me déſeſpéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puiſſe être, & je crains d'en ſortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raiſon que j'aie eue de ſortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Neſſir, reſter dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de même, en proie à mes chagrins? J'ai preſſé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere: mais il s'oppoſe à toutes mes réſolutions; il m'attache ici par mille prétextes: il ſemble qu'il ait oublié ſa patrie; ou plutôt, il ſemble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il eſt inſenſible à mes plaiſirs.

Malheureux que je ſuis! Je ſouhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh! qu'y ferai-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'eſt pas tout: j'entrerai dans le ſerrail; il faut que j'y demande compte du tems funeſte de mon abſence; &, ſi j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et ſi la ſeule idée m'accable de ſi loin, que ſera-ce, lorſque ma préſence la rendra plus vive? que ſera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'oſe imaginer ſans frémir? que ſera-ce enfin, s'il faut que des châtimens, que je prononcerai moi-même, ſoient des marques éternelles de ma confuſion & de mon déſeſpoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y ſont gardées; j'y porterai tous mes ſoupçons; leurs empreſſemens ne m'en déroberont rien; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes in-

quié-

quiétudes; dans un tems ſi peu propre aux réflexions, ma jalouſie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, eſclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les ſentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus ſur votre condition, ſi vous connoiſſiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban 1719.

LETTRE CLVI.

ROXANE *à* USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante regnent dans le ſerrail: un deuil affreux l'environne: un tigre y exerce à chaque inſtant toute ſa rage. Il a mis dans les ſupplices deux eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence: il a vendu une partie de nos eſclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous reſtoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obſcurité de la nuit, un traitement indigne; le ſacrilege n'a pas craint de porter ſur elles ſes viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement; &, quoique nous y ſoyons ſeules, il nous y fait vivre ſous le voile. Il ne nous eſt plus permis de nous parler; ce ſeroit un crime de nous écrire: nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques eſt entrée dans

dans le ſerrail, où ils nous aſſiégent nuit & jour: notre ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me conſole, c'eſt que tout ceci ne durera pas long-tems, & que ces peines finiront avec ma vie: elle ne ſera pas longue, cruel Usbek: je ne te donnerai pas le tems de faire ceſſer tous ces outrages.

De ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLVII.

ZACHI *à* USBEK.

A Paris.

O Ciel! un barbare m'a outragée juſques dans la maniere de me punir! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par allarmer la pudeur; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême; ce châtiment qui ramene, pour ainſi dire, à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie ſous la honte, reprenoit le ſentiment d'elle-même, & commençoit à s'indigner, lorſque mes cris firent retentir les voutes de mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains, & tenter ſa pitié, à meſure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce tems, ſon ame inſolente & ſervile s'eſt élevée ſur la mienne. Sa préſence, ſes regards, ſes paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je ſuis ſeule, j'ai du moins la con-

conſolation de verſer des larmes: mais, lorſqu'il s'offre à ma vue, la fureur me ſaiſit; je la trouve impuiſſante, & je tombe dans le déſeſpoir.

Le tigre oſe me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, & profaner juſques aux ſentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne ſçais plus me plaindre; je ne plus que mourir.

J'ai ſoutenu ton abſence, & j'ai conſervé mon amour, par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens; tout a été pour toi. J'étois ſuperbe de mon amour même, & le tien me faiſoit reſpecter ici. Mais à préſent.... Non, je ne puis plus ſoutenir l'humiliation où je ſuis deſcendue. Si je ſuis innocente, reviens pour m'aimer: reviens, ſi je ſuis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 14 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLVIII.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

A Mille lieues de moi, vous me jugez coupable: à mille lieues de moi, vous me puniſſez.

Qu'un eunuque barbare porte ſur moi ſes viles mains, il agit par votre ordre: c'eſt le tyran qui m'outrage, & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaiſie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur eſt tranquille, depuis

puis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame ſe dégrade, & vous devenez cruel. Soyez ſûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram 1720.

LETTRE CLIX.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

JE me plains, magnifique ſeigneur, & je te plains: jamais ſerviteur fidele n'eſt deſcendu dans l'affreux déſeſpoir où je ſuis. Voici tes malheurs & les miens; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure, par tous les prophetes du ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour ſur elles; que je n'ai jamais ſuſpendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon miniſtere par les châtimens, & je les ai ſuſpendus ſans ſortir de mon auſtérité naturelle.

Mais que dis-je? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile? Oublie tous mes ſervices paſſés; regarde-moi comme un traître: & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la ſuperbe Roxane, ô ciel! à qui ſe fier déſormais? Tu ſoupçonnois Zélis, & tu avois pour Roxane une ſécurité entiere: mais ſa vertu farouche étoit une cruelle impoſture; c'étoit le voile de ſa perfidie. Je l'ai ſurpriſe dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'eſt

vu découvert, eſt venu ſur moi; il m'a donné deux coups de poignard: les eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré: il s'eſt défendu longtems, en a bleſſé pluſieurs; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin il a cédé au nombre, & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime ſeigneur, tes ordres ſéveres. Tu as mis ta vengeance en mes mains, je ne dois pas la faire languir.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LETTRE CLX.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

J'AI pris mon parti: tes malheurs vont diſparoître: je vais punir.

Je ſens déjà une joie ſecrette: mon ame & la tienne vont s'appaiſer: nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous, qui ſemblez n'être faites que pour ignorer tous vos ſens & être indignés de vos deſirs même, éternelles victimes de la honte & de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce ſerrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le ſang que j'y vais répandre.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LET-

LETTRE CLXI.

ROXANE *à* USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé; j'ai ſéduit tes eunuques; je me ſuis jouée de ta jalouſie; & j'ai ſçu, de ton affreux ſerrail, faire un lieu de délices & de plaiſirs.

Je vais mourir; le poiſon va couler dans mes veines : car que ferois-je ici, puiſque le ſeul homme qui me retenoit à la vie n'eſt plus? Je meurs; mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens ſacrileges qui ont répandu le plus beau ſang du monde.

Comment as-tu penſé que je fuſſe aſſez crédule pour m'imaginer que je ne fuſſe dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu euſſes le droit d'affliger tous mes deſirs? Non : j'ai pu vivre dans la ſervitude, mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes loix ſur celles de la nature, & mon eſprit s'eſt toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du ſacrifice que je t'ai fait; de ce que je me ſuis abaiſſée juſqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en ſouffrant qu'on appellât de ce nom ma ſoumiſſion à tes fantaiſies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les tranſports de l'amour : ſi tu m'avois bien connue

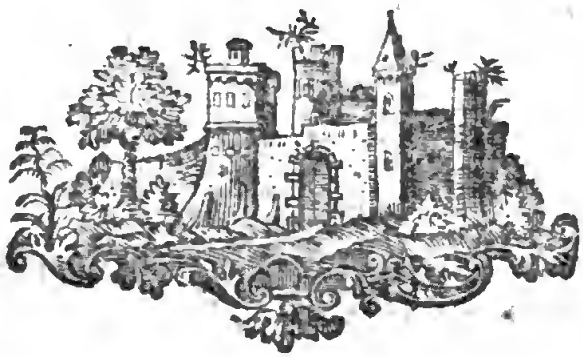
tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

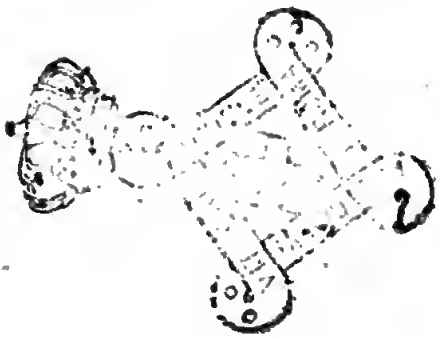
Mais tu as eu longtems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis: nous étions tous deux heureux; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage, sans doute, te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage? Mais, c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne; la plume me tombe des mains; je sens affoiblir jusqu'à ma haine: je me meurs.

Du serrail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

Fin des Lettres Persanes.





TA-

TABLE DES MATIERES

Contenues dans les Lettres Perſanes.

A.

ABDIAS IBRSALON, *juif*. Queſtion qu'il fait à Mahomet, page 46.
Académie françoiſe, 125. Le peuple caſſe ſes arrêts, 172. Son dictionnaire, *ibid.* Portrait des académiciens, *ibid.*
Actrices. Leurs mœurs, 68, 69.
ADAM. Sa déſobéiſſance, 168. Eſt-il le premier de tous les hommes? 254.
Afrique. Son intérieur a toujours été inconnu. 251. Ses côtes ſont beaucoup moins peuplées qu'elles ne l'étoient ſous les Carthaginois & les Romains, *ibid.* Pourquoi? 266. Elle a toujours été accablée ſous le deſpotiſme, 297.
Agriculture. Un état qui ne ſouffriroit que cet art ſe dépeupleroit infailliblement, 240, 241.
Aineſſe. Ce droit eſt contraire à la propagation, 269.
Alchymiſtes. Leur extravagance plaiſamment décrite, 97, 98. Leur charlatanerie, 132.
Alcoran. Il ne ſuffit pas pour expliquer la vraie morale, 29. Il s'éleve ſans ceſſe contre le dogme de la preſcience abſolue, 168. Il eſt plein de choſes puériles pompeuſement exprimées, 220 Le précepte qu'il contient ſur les devoirs du mariage eſt contraire à la propagation, 256.
ALEXANDRE comparé à Genghis-kan, 189.
Allemagne. La petiteſſe de la plupart de ſes états rend ſes princes martyrs de la ſouveraineté, 228. Comment cet empire ſe maintient, 308.
Alliance. Quand on doit renoncer à celle d'un prince, 214.
Ambaſſadeur de Perſe ſous Louis XIV., 207.
Ambaſſadeurs. Doit-on porter la guerre chez les nations qui ont manqué d'égards pour eux? 213.
AMBROISE (*ſaint*). Son zele héroïque dégénere en fanatiſme, 140.
Ame (*l'*). Se détermine-t-elle librement & par elle-même? 166, 167.
Amérique. Ses mines d'or ſont la cauſe de ſa dévaſtation, 236. Elle ne contient pas la cinquantieme partie des habitans qu'elle contenoit autrefois, 251. Elle ne ſe repeuple point, quoiqu'on y envoie ſans ceſſe de nouveaux habitans, 267, 272. Pourquoi? 267, 268.

Amour. Il ſe détruit lui-même dans un ſerrail, 18, 129.
Amour-propre bien entendu. Ce que c'eſt, 115.
Amulettes. Fort en uſage chez les juifs & chez les mahométans, 333.
Anatomie. Jugement ſur les livres qui en traitent, 306.
Anciens. Ridicule de la querelle ſur les anciens & les modernes, 83, 84.
Angleterre. Un des plus puiſſans états de l'Europe, 228. Autorité de ſes rois, 233. Portrait abrégé de ſon gouvernement, 309, 310.
Anglois. Leurs maximes ſur le gouvernement, 233, 234.
Antiquaires. Leurs extravagances, 327 *& ſuiv.*
APHE'RIDON & ASTARTE', guebres. Leur hiſtoire, 152 *& ſuiv.*
Arméniens. Ne mangent que du poiſſon, 100. Tranſportés dans la province de Guilan, ils y périrent preſque tous, 271.
Arragon (*Etats d'*). Expédient dont on s'aviſa pour y terminer une querelle d'étiquette, 246.
Arrêt qui permet à tous les François de prononcer la lettre Q comme ils jugeront à propos, 345.
Arts. Sont-ils utiles ou pernicieux? 235 *& ſuiv.* Incompatibles avec la molleſſe & l'oiſiveté, 239. Sont tous dans la dépendance les uns des autres, 240.
Aſcétiques. Livres moins utiles que ceux de morale, 304.
Aſie. Beaucoup moins peuplée qu'autrefois, 251. Elle a toujours été accablée ſous le deſpotiſme, 297.
Aſie mineure. Elle n'a plus que deux ou trois de ſes anciennes villes, 251.
Aſtrologie judiciaire. Mépriſée aujourd'hui en Europe, gouverne la Perſe, 306.
Aſtronomes. Regardent avec pitié les événemens qui ſe paſſent ſur la terre, 301.
Avocats. Les juges doivent ſe défier des embûches qu'ils leur tendent, 164.
Auteurs. La plupart ne font qu'apprendre à la poſtérité qu'ils ont été des ſots, 149. La plupart meſurent leur gloire à la groſſeur de leurs volumes, 244. La plupart craignent plus la critique que les coups de bâton, *ibid.*

B.

Babyloniens. Ils étoient ſoumis à leurs femmes, en l'honneur de Sémiramis, 89.
Bachas. Leur tyrannie, leur avarice, 49.
Balk. Ville ſainte, où les guebres honoroient le ſoleil, 158.
Barbares. Pour ſe conſerver la conquête d'un peuple policé, ils ont été obligés de cultiver les arts, 237, 238. Gouvernement de ceux qui ont détruit l'empire romain, 298

Bataille. La terreur panique d'un ſeul ſoldat peut en décider, 335.
Batuecas (*Les*). Nation eſpagnole inconnue dans ſon propre pays, 184.
Béatitude éternelle. Ce dogme mal entendu eſt contraire à la propogation, 268.
Beaux-eſprits. Leur portrait: leur manege, 190 *& ſuiv.*
Beiram, 153. Voyez *ſérail*.
Bel-eſprit. C'eſt la fureur des François, 149.
Bibliotheques. Examen des différens livres qui la compoſent, 301, 302 *& ſuiv.*
Bombes. Leur invention a fait perdre la liberté à tous les peuples de l'Europe, 235.
Bonne compagnie. Ce que c'eſt, 108.
Bonne-foi. Doit être l'ame du miniſtere, 346.
Bourbon (*iſle de*). Salubrité de ſon air, 272.
Bourgeois. Depuis quand la garde des villes ne leur eſt plus confiée, 235.
Bouſſole. A quoi a ſervi ſon invention, 236.
Brachmanes. Admettent la métempſycoſe, 101. Conſéquences qu'ils en tirent, *ibid.*

C.

Cabaliſtes, 132, 133.
Café. Deſcription des endroits où l'on s'aſſemble pour en prendre, 83.
Capucins. Deſcription de leur habillement, 112, 113. Leur zele pour former des établiſſemens dans les pays étrangers, *ibid.*
Carthage. C'eſt la ſeule république qui ait exiſté dans l'Afrique, 297. La ſucceſſion de ſes princes, depuis Didon, n'eſt point connue, *ibid.*
Carthaginois. Avoient découvert l'Amérique, 273. Pourquoi ils en abandonnerent le commerce, *ibid.*
Caſuiſtes. Leurs vaines ſubtilités, 131, 132. Dangers que court continuellement leur innocence, 304.
Catalogne (*Etat de*). Expédient dont on s'aviſa pour y terminer une querelle d'étiquette, 246.
Catholicisme. Moins favorable à la propagation que le proteſtantiſme, 264 *& ſuiv.*
Célibat. C'eſt la vertu par excellence dans la religion catholique, 263. Sa ſainteté paroit contradictoire avec celle que les chrétiens attribuent au mariage, *ibid.* Etoit puni à Rome, *ibid.*
Cérémonies religieuſes. Elles n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes, 100.
CÉSAR opprime la liberté de Rome, 298.
Chambre de juſtice, 221.

Conſtitution. Comment reçue en France, à ſon arrivée, 59. Converſation à ce ſujet, 227.
Conte perſan, 317--327.
Corps (*les grands*) s'attachent trop aux minuties, 245, 246.
Cour. On ne peut pas y être ſincere impunément, 22.
Couronc. Ordre qui ſe publie en Perſe pour empêcher qu'aucun homme ne ſe trouve ſur le paſſage des femmes de qualité, 102.
Courtiſans. Leur avidité, 278. Les penſions qu'ils obtiennent ſont onéreuſes aux peuples : ordonnance plaiſante à ce ſujet, *ibid. & ſuiv.*
Coutumes. Celles des différentes provinces de France ſont tirées, en partie, du droit romain, 225, 226. Leur multiplicité, *ibid.*
Cyar. Il eſt deſpotique, 115. Voyez PIERRE I.

D.

Décrétales. Ont pris, en France, la place des loix du pays, 225.
Dictionnaires. Leur portrait, 171.
Déluge. Celui de Noë eſt-il le ſeul qui ait dépeuplé l'univers? 254.
Dépopulation de l'univers. Ses cauſes, 249--277.
I. Combat des principes du monde phyſique, qui occaſionne la peſte, &c. 252 *& ſuiv.*
II. Religion mahométane, 254 *& ſuiv.*
1. Polygamie, 256.
2. Le grand des eunuques, 257.
3. Le grand nombre de filles eſclaves qui ſervent dans le ſerrail, *ibid.*
III. Religion chrétienne, 260 *& ſuiv.*
1. Prohibition du divorce, *ibid. & ſuiv.*
2. Célibat des prêtres & des religieux de l'un & de l'autre ſexe, 263 *& ſuiv.*
IV. Les mines de l'Amérique, 266, 267.
V. Les opinions des peuples, 267, 268.
1. La croyance que cette vie n'eſt qu'un paſſage, 268.
2. Le droit d'aîneſſe, *ibid.*
VI. Maniere de vivre des ſauvages, 269.
1. Leur averſion pour la culture de la terre, *ibid.*
2. Le défaut de commerce entre les différentes bourgades, *ibid.*
3. L'avortement volontaire des femmes, *ibid.*
VII. Les colonies, 270 *& ſuiv.*
VIII. La dureté du gouvernement, 275, 276.
Déſeſpoir. Egale la foibleſſe à la force, 215.
Deſpote. Il eſt moins maître qu'un monarque. 187. Dangers que ſon autorité outrée lui fait courir, *ibid.*

Deſpotiſme. Eſt le tombeau de l'honneur, 204. Rapproche les princes de la condition des ſujets, 229. Ses inconvéniens, *ibid.* Il ne préſente aux mécontens qu'une tête à abattre, 232.

Devins. Leur ſecret, 132.

Dictionnaire de l'académie, 172.

DIEU. Moyens ſûrs de lui plaire, 100. Ne peut violer ſes promeſſes, ni changer l'eſſence des choſes, 166. Il a des attributs qui paroiſſent incompatibles aux yeux de la raiſon humaine, 166 *& ſuiv.* Comment il prévoit les futurs contingens, 167, 168. On ne doit point chercher à en connoître la nature, 168. Eſt eſſentiellement juſte, 191. Fauſſe idée que quelques docteurs en donnent, 193. Il n'y a point de ſucceſſion en lui, 264.

Dieux. Pourquoi on les a repréſentés avec une figure humaine, 135.

Diſgrace. Ne fait perdre, en Europe, que la faveur du prince : en Aſie, elle entraîne preſque toujours la perte de la vie, 229, 230.

Directeurs. Leur portrait, 106, 107.

Divorce. Favorable à la population, 256 *& ſuiv.* Sa prohibition donne atteinte à la fin du mariage, 256 *& ſuiv.*

Don Quichotte. C'eſt le ſeul bon livre des Eſpagnols, 183.

Droit public. Plus connu en Europe qu'en Aſie, 211. On en a corrompu tous les principes, 211, 212. Ce que c'eſt : comment les peuples doivent l'exercer entr'eux, 212 *& ſuiv.*

Duels. Leur abolition louée : par qui, 135. Quel en eſt le principe, 205. Ils ſont ordonnés par le point d'honneur, & punis par les loix, 205, 206.

E.

Eccléſiaſtiques. Leur avidité pour les bénéfices, 132. Agrémens & deſagrémens de leur profeſſion, 138, 139. Ils ont un rôle fort difficile à ſoutenir dans le monde, *ibid.* Leur eſprit de proſelytiſme eſt ſouvent dangereux, 139.

Ecriture-ſainte, beaucoup interprétée, & fort peu éclaircie, 303, 304.

Ecrivains mercénaires. Leur lâcheté, 344, 345.

Egliſe. Effet que produit ſon hiſtoire dans l'eſprit de ceux qui la liſent, 307.

Egliſe (gens d'). Mépriſent les gens de robe & ceux d'épée, & en ſont mépriſés, 96.

Eglogues. Pourquoi elles plaiſent, même aux gens de qualité, 310.

Egypte. Elle n'a preſque plus de peuples, 251.

Egyptiens. Ils étoient ſoumis aux femmes, en l'honneur d'Iſis, 83.

Empereur (*l'*). ſes poſſeſſions ſont un des plus puiſſans états de l'Europe, 228.
Enfans. Ils appartiennent au mari de leur mere, 119.
Epée (*les gens d'*) mépriſent les gens de robe, & en ſont mépriſés, 96.
Epigrammes. C'eſt le genre de poëſie le plus dangereux, 310.
Epitaphe d'un philantrope outré, 200, 201.
Eſclavage. Raiſons pour leſquelles les princes chrétiens l'ont aboli dans un pays, & permis dans un autre, 176.
Eſclaves. Ceux des Romains étoient fort utiles à la propagation, 258.
Eſpagne (*l'*) eſt un des plus grands états de l'Europe, 228. A été originairement peuplée par l'Italie, 296. On s'y eſt mal trouvé d'en avoir chaſſé les Maures, 137. Leur expulſion s'y fait encore ſentir comme le premier jour, 272. C'eſt un royaume vaſte & déſert, 184. Elle n'a preſque plus de peuple, 250. Au lieu d'envoyer des colonies en Amerique, elle devroit avoir recours aux Indiens pour ſe repeupler, 273. Elle n'a conſervé que l'orgueil de ſon ancienne puiſſance, 308. Sa guerre contre la France, ſous la régence, 283.
Eſpagnols. Ils mépriſent toutes les nations, & haiſſent les François, 180. La gravité, l'orgueil, & la pareſſe ſont leur caractere dominant, 182, 181. En quoi ils font conſiſter leur principal mérite, *ibid.* Comment ils traitent l'amour, 183. Leur jalouſie: bornes ridicules qu'y met leur dévotion, *ibid.* Ils ſouffrent que leurs femmes laiſſent voir leur gorge, & non pas le bout de leurs pieds, *ibid.* Leur politeſſe inſultante, *ibid.* Leur attachement pour l'inquiſition, & pour les petites pratiques ſuperſtitieuſes, *ibid.* Ils ont du bon ſens, mais il n'en faut pas chercher dans leurs livres, *ibid.* Leurs découvertes dans le nouveau monde, & leur ignorance de leur propre pays, *ibid.* Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, 273. Moyens affreux dont ils ſe ſont ſervis pour conſerver les leurs, 274.
Eſprit. Ceux qui en ont ſe communiquent peu: ſe font des ennemis; & ruinent ſouvent leurs affaires. Comparés avec les hommes médiocres, 342, 343. On prend toujours celui du corps dont on eſt membre, 125.
Eſprit humain. Il ſe révolte avec fureur contre les préceptes 77.
Etats. Chacun eſtime plus le ſien que tous les autres états, 96.
Etrangers. Ils apprennent à Paris à conſerver leur bien, 133.
Evêques. Ont deux fonctions oppoſées, 70, 71. Lumieres de quelques-uns, 227. Leur infaillibilité, *ibid.*
Eunuques. Leur devoir dans le ſerrail, 12, 13, 14, 15. Leur moindre imperfection eſt de n'être point hommes, 19. Ont éteint en eux l'effet des paſſions, ſans en éteindre la cauſe, 24. Leur malheur redouble à la vue d'un homme

toujours heureux, *ibid.* Leur état dans leur vieilleſſe, 25 *& ſuiv.* Comment regardés par les orientaux. 53. Place qu'ils tiennent entre les deux ſexes, 55. Leur volonté même eſt le bien de leur maître, *ibid.* Leur portrait, 80. Leurs mariages, 121 *& ſuiv.* Ont moins d'autorité ſur leurs femmes que les autres maris, 156. Ne peuvent inſpirer aux femmes que l'innocence, 185. Leur grand nombre, en Aſie, eſt une des cauſes de ſa dépopulation, 257.

Eunuque (*le premier blanc*). Soins dont il eſt chargé: dangers qu'il court quand il les néglige, 53, 54.

Eunuques blancs. Punis de mort lorſqu'on les trouve, dans le ſerrail, avec les femmes, 50, 51.

Eunuque noir (*le grand*). Son hiſtoire, 145 *& ſuiv.* Veut obliger un eſclave noir à ſouffrir la mutilation, 93 *& ſuiv.* Sa mort: déſordres qu'elle occaſionne dans le ſerrail, 351 *& ſuiv.*

Europe. Paris eſt le ſiége de ſon empire, 56. Quels en ſont les plus puiſſans états, 228. La plupart de ces états ſont monarchiques, *ibid.* La ſureté de ſes princes vient principalement de ce qu'ils ſe communiquent, 231 *& ſuiv.* Les mécontens n'y peuvent exciter que de très-légers mouvemens, 232. Elle a gémi long-tems ſous le gouvernement militaire, 298.

Européens. Ils font tout le commerce des Turcs, 49, 50. Sont auſſi punis par l'infamie, que les orientaux par la perte d'un membre, 187.

F.

Fat. Son portrait, 114.

Faveur. C'eſt la grande divinité des François, 202.

Femmes. Malheur de celles qui ſont enfermées dans les ſerrails, 20, 21. Façon de penſer des hommes à leur ſujet, *ibid.* Momens où leur empire a le plus de force, 27, 28. Il eſt moins aiſé de les humilier que de les anéantir, 55. La gêne, dans laquelle elles vivent en Italie, paroît un excès de liberté à un mahométan, *ibid.* Sont d'une création inférieure à l'homme, 59, 60. Comparaiſon de celles de France avec celles de Perſe, 63--66 *& ſuiv.* Eſt-il plus avantageux de leur ôter la liberté que de la leur laiſſer? 87. La loi naturelle les ſoumet-elle aux hommes? 88. Il y en a, en France, dont la vertu ſeule eſt un gardien auſſi ſévere que les eunuques qui gardent les orientales, 108. Elles voudroient toujours que l'on les crût jeunes, 118 *& ſuiv.* Portrait de celles qui ſont vertueuſes, 127 Le jeu n'eſt, chez elles, qu'un prétexte dans la jeuneſſe: c'eſt une paſſion dans un âge plus avancé, 128. Moyens qu'elles ont, dans les dif-

différens âges, pour ruiner leurs maris, *ibid.* Leur pluralité ſauve de leur empire, 129. Elles ſont l'inſtrument animé de la félicité des hommes, 141. On ne peut les bien connoître, qu'en fréquentant celles de l'Europe, 142, 143. Quel eſt le talent qui leur plaît le plus. *ibid.* C'eſt par leurs mains que paſſent toutes les graces de la cour, & à leur ſollicitation que ſe font toutes les injuſtices, 242, 243. Importance & difficulté du rôle d'une jolie femme, 246, 247. Sa plus grande peine n'eſt pas de ſe divertir; c'eſt de le paroître, *ibid.*

Femmes jaunes du Viſapour. Font l'ornement des ſerrails de l'Aſie, 215, 216. Voyez *Françoiſes*, *Orientales*, *Perſanes*: Voyez auſſi ROXANE.

Fermiers-généraux. Portrait de l'un d'entr'eux, 106.

Filles de joie. Il y en beaucoup en Europe, 129. Leur commerce ne remplit pas l'objet du mariage, 262.

Finances. Elles ſont réduites en ſyſtême dans l'Europe, 312.

Financiers. Leur portrait; leurs richeſſes, 221.

FLAMMEL (*Nicolas*). Paſſe pour avoir trouvé le pierre philoſophale, 99.

Fondateurs des empires. Ont preſque tous ignoré les arts, 235.

Forme judiciaire. Elle fait autant de ravages que la forme de la médecine, 226.

Fouët. Eſt un des châtimens que l'on inflige aux femmes perſanes, 359.

France (*Le roi de*) eſt un grand magicien, 58. Les peuples qui l'habitent ſont partagés en trois états, qui ſe mépriſent mutuellement, 95, 96.

France. On n'y éleve jamais ceux qui ont vieilli dans des emplois ſubalternes, 109, 110. On s'y eſt mal trouvé d'avoir fatigué les huguenots, 137. Il y arrive de fréquentes révolutions dans la fortune des ſujets, 221. C'eſt un des plus puiſſans états de l'Europe, 228. Depuis quand les rois y ont pris des graces, 230. La préſence ſeule de ſes rois donne la grace aux criminels, *ibid.* Le nombre de ſes habitans n'eſt rien en comparaiſon de ceux de l'ancienne Gaule, 250. Sa guerre avec l'Eſpagne, ſous la régence, 283. Révolutions de l'autorité de ſes rois, 308.

François. Vivacité de leur démarche oppoſée à la gravité orientale, 57, 58. Leur vanité eſt la ſource des richeſſes de leurs rois, *ibid.* Ne ſont pas indignes de l'eſtime des étrangers, 105. Raiſons pour leſquelles ils ne parlent preſque jamais de leurs femmes, 125. Sont des maris jaloux parmi eux: il y en a peu; pourquoi, *ibid.* Leur inconſtance en amour, 127. Le badinage eſt leur caractére eſſentiel: tout ce qui eſt ſérieux leur paroît ridicule, 143. Ont la fureur du bel-eſprit, 149. Doivent paroître fous aux yeux d'un Eſpagnol, 184. Leurs loix civiles, 197, 198 *& ſuiv.* Semblent faits uniquement

pour la société : excès de la philantrope de quelques uns d'entr'eux : épitaphe d'un de ces philantropes, 199 & *suiv.* La faveur eſt leur grande divinité, 202. Leur inconſtance en fait de modes : plaiſanteries à ce ſujet, 222, 223 & *ſuiv.* Changent de mœurs, ſuivant l'âge & le caractere de leurs rois, 224. Aiment mieux être regardés comme légiſlateurs dans les affaires de mode, que dans les affaires eſſentielles, 225. Ont renoncé à leurs propres loix, pour en adopter d'étrangeres, *ibid.* Ils ne ſont pas ſi efféminés qu'ils le paroiſſent, 239. Efficacité qu'ils attribuent aux ridicules qu'ils jettent ſur ceux qui déplaiſent à la nation, 248, 249. En adoptant les loix romaines, ils en ont rejetté ce qu'il y avoit de plus utile 291. Le ſyſtême de Law a pendant un tems, converti en vices les vertus qui leur ſont naturelles, 347, 348.

Françoiſes. Ne ſe piquent pas de conſtance en amour, 126, 127. Leurs modes, 223.

FURETIERE. Son dictionnaire, 172.

G.

Gardes. Depuis quand les rois de France en on pris, 230.

Gaules (*les*). Etoient beaucoup plus peuplées que ne l'eſt actuellement la France, 250. Elles ont été originairement peuplées par l'Italie, 296.

Généalogiſtes, 300.

Genes. N'eſt ſuperbe que par ſes bâtimens, 311.

GENGHIS-KAN. Plus grand conquérant qu'Alexandre, 189.

Genre-humain. Révolutions qu'il a eſſuyées, 249--277 Réduit à la dixieme partie de ce qu'il étoit autrefois, 250, 250. Voyez *Dépopulation.*

Géometres. Leur portrait, 286 & *ſuiv.* Convainquent avec tyrannie. 305.

Gloire. Ce que c'eſt : pourquoi les peuples du nord y ſont plus attachés que ceux du midi, 202 & *ſuiv.*

Gloſſateurs. Peuvent ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens, 305.

GORTZ (*Le baron de*). Pourquoi condamné en Suede, 284.

Gouvernement. Quel eſt le plus parfait, 186. Sa douceur contribue à la propagation de l'eſpece, 275.

Grammairiens. Peuvent ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens, 305.

Grands. Le reſpect leur eſt acquis : ils n'ont beſoin que de ſe rendre aimables, 174. Ce qui leur reſte après leur chûte, 280, 234.

Grands-ſeigneurs. Ce que c'eſt : différence entre ceux de France & ceux de Perſe, 201, 202.

Grece. Elle ne contient pas la centieme partie de ce qu'elle avoit autrefois d'habitans, 250. Elle fut d'abord gouver-

vernée par des monarques, 296. Comment les républiques s'y établirent, *ibid.*

Guebres. Leur religion eſt une des plus anciennes du monde, 152, 159. Elle ordonne les mariages entre freres & ſœurs, 152. Ils rendent un culte au ſoleil, 153. Quel culte, 157. Ont conſervé l'ancien langage perſan ; c'eſt leur langue ſacrée, 154. N'enferment point leurs femmes, 156. Zoroaſtre eſt leur légiſlateur, 158. Cérémonies de leurs mariages, 160. Perſécutés par les mahométans, paſſent en foule dans les Indes, 195.

Guerres. Celles qui ſont juſtes ; celles qui ſont injuſtes, 212, 213 *& ſuiv.*

Guinée (*Roi de la côte de*). Croit que ſon nom doit être porté d'un pôle à l'autre, 96. Les eſclaves que l'on en tire ont dû la dépeupler conſidérablement, 267.

Guriel. Royaume preſque déſert, 251.

GUSTASPE. Révéré par les guebres, 160.

H.

Habit. C'eſt à lui qu'on doit la plupart des honneurs que l'on reçoit, 74.

HALI, gendre de Mahomet, prophete des Perſans. Etoit le plus beau des hommes, 81. Son épée ſe nommoit *Zufagar*, 43.

Héréſiarques. C'eſt l'être que de ne faire conſiſter la religion que dans de petites pratiques, 183.

Héréſies. Comment elles naiſſent ; comment elles ſe terminent, 71. Abolies en France, 134.

Hibernois. Chaſſé de leur pays, viennent diſputer en France, 84.

HOHORASPE (*l'*). Révéré par les guebres, 160.

Hollande. La douceur de ſon gouvernement en a fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 275. Sa puiſſance, 309.

HOMERE. Diſpute ſur ce poëte, 83, 84.

Hommes. Leur façon de penſer ſur le compte des femmes, 21. Ne ſont heureux que par la pratique de la vertu : hiſtoire à ce ſujet, 30--41. Ne ſçavent quand ils doivent s'affliger ou ſe réjouir, 92. Rapportent tout à leurs idées : faits ſinguliers qui le prouvent, 96, 97. Ne jugent des choſes que par un retour ſecret qu'ils font ſur eux-même, 134. Leur jalouſie prouve qu'ils ſont dans la dépendance des femmes, 142. Se croient un objet important dans l'univers, 179. Ne voient pas toujours les rapports de la juſtice : quand ils les voient, leurs paſſions les empêchent ſouvent de s'y livrer, 191. Leur propre ſureté exige qu'ils pratiquent la juſtice : ſatisfaction qu'ils en retirent, 192. La fauſſeté de leurs eſpérances & de leurs craintes les rend malheureux, 334.

Hom-

Hommes à bonnes fortunes. Leur portrait, 110, 111. Emploi qu'on leur deſtineroit en Perſe, s'il y en avoit, 111.
Honnêtes gens. Portrait de ceux qui méritent ce nom, 105, 106.
Honneur. C'eſt l'idole à laquelle les François ſacrifient tout, 203, 204.
Huguenots. On s'eſt mal trouvé, en France, de les avoir fatigués, 137.
Humanité. C'eſt une des principales vertus dans toutes les religions, 100.

I.

Jalouſie. Singularité de celle des orientaux, 18. Celle des hommes prouve combien ils dépendent des femmes, 142.
Jaloux. Leur ſort en France: il y en a peu dans ce pays; pourquoi, 126.
Janſéniſtes déſignés, 60.
JAPHET Raconte, par l'ordre de Mahomet, ce qui s'eſt paſſé dans l'arche de Noé, 46, 47, 48.
Idylles. Pourquoi elles plaiſent, même aux gens de qualité, 300.
Idolâtres. Pourquoi ils donnoient à leurs dieux une figure humaine, 135.
Jeu. Il eſt très en uſage en Europe, 128, 129. Ce n'eſt, chez les femmes, qu'un prétexte dans leur jeuneſſe; c'eſt une paſſion dans un âge plus avancé, *ibid.*
Jeux de haſard. Pourquoi défendus chez les muſulmans, 129.
Jeuneſſe. Il y a des femmes qui ont l'art de la rétablir ſur un viſage décrépit. 132.
Ignorans. Croient ſe mettre au niveau des ſçavans, en mépriſant les ſciences, 346.
Imans. Chefs de moſquées, 43.
Iznaums, 46.
Immeubles. Eſt-ce le genre de biens le plus commode? 299, 300.
Impôts. Rendent le vin fort cher à Paris, 77.
Imprimerie (*Ouvriers d'*). Comparés aux compilateurs, 150.
Induſtrie. C'eſt le fonds qui rapporte le plus, 240.
Inquiſition. Sa façon de procéder, 71, 72. Attachement des Eſpagnols & des Portugais pour ce tribunal, 183. Elle fait excuſes à tous ceux qu'elle envoie à la mort, *ibid.*
Intérêt. C'eſt le plus grand monarque de la terre, 239.
Interpretes. N'ont fait qu'embrouiller l'écriture, 303.
Intolérance politique. Malheurs qui la ſuivent: elle eſt funeſte, même à la religion dominante: par qui introduite dans le monde, 194, 195 *& ſuiv.*
Invalides (*l'Hôtel des*). C'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre, 193.
Joueur. C'eſt un état en Europe, 128, 129.

Jouenſes. Leur portrait, *ibid.*
Journaux. Flattent la pareſſe, 243. Devroient parler des livres anciens, auſſi bien que des nouveaux, *ibid.* Sont ordinairement très-ennuyeux: pourquoi, 244.
Irimette. Royaume preſque déſert, 251.
Iſpahan. Auſſi grand que Paris, 57. Cauſes de ſa dépopulation, 258. Les colonies n'y ont jamais réuſſi, 271.
Italie. La gêne dans laquelle les femmes y ſont retenues paroît un excès de liberté aux orientaux, 56. La petiteſſe de la plupart de ſes états rend ſes princes les martyrs de la ſouveraineté, 228. Leurs pays ſont ouverts au premier venu, *ibid.* Moderne, ne préſente que les débris de l'ancienne, 250. Fut originairement peuplée par la Grece, 296. N'a plus, des attributs de la ſouveraineté, qu'une vaine politique, 309.
Juges. Leurs occupations; leurs fatigues, 163, 164. Doivent ſe défier des embûches que les avocats leur tendent, *ibid.*
Juifs. Levent les tributs en Turquie, & y ſont perſécutés par les bachas, 49. Seront menés au grand trot, en enfer, par les Turcs, 81. Regardent le lapin comme un animal immonde, 101. Il y en a par-tout où il y a de l'argent, 136. Sont par-tout uſuriers, & opiniâtrement attachés à leur religion: pourquoi, *ibid.* Calme dont ils jouiſſent actuellement en Europe, *ibid.* Regardent les chrétiens & les mahométans comme des juifs rebelles, 137. Leurs livres ſemblent s'élever contre le dogme de la preſcience abſolue, 168. Pourquoi toujours renaiſſans, quoique toujours exterminés, 267, 268. N'ont pu ſe relever de leur deſtruction ſous Adrien, 271. Prêtent une grande vertu aux amulettes & aux taliſmans, 333. Leur religion eſt la mere du chriſtianiſme & du mahométiſme: elle embraſſe le monde entier, & tous les tems, 136, 137.
Juriſconſultes. Leur nombre accablant, 226. Ils ont fort peu de juſteſſe dans l'eſprit, *ibid.*
Juſtice. Sa définition, 191. Elle eſt la même pour tous les êtres, *ibid.* L'intérêt & les paſſions la cachent quelquefois aux hommes, *ibid.* Nous devons l'aimer, indépendamment de toutes conſidérations & de toutes conventions: notre intérêt l'exige, 192, 193. Celle qui gouverne les nations comparée à celle qui gouverne les particuliers, 211 *& ſuiv.*
Juſtice divine. Paroît incompatible avec la preſcience, 166.

L.

Lacédémone. Cette république ne compoſoit qu'une famille, 262.
Laquais. Leur corps eſt le ſéminaire des grands Seigneurs, 222.
LAW. Fauſſe opulence que ſon ſyſtême procure à la France : Bouleverſement qu'il occaſionne dans les fortunes, 313. Hiſtoire allégorique de ſon ſyſtême, 330 *& ſuiv.*
Légiſlateurs. Regles qu'ils auroient du ſuivre, 289.
Lenitivum, 339.
Leſe-majeſt Ce que les Anglois entendent par ce mot 234.
Liberté. Elle fait naître l'opulence, & contribue à la population, 275.
Libre-arbitre. Paroît incompatible avec la preſcience, 167.
LIONNE (*Mr. le Comte de*) préſident des nouvelliſtes, 293.
Littérateurs. Peu de cas qu'en font les philoſophes, 345.
Livourne. Ville la plus floriſſante de l'Italie, 55.
Livres. Immortaliſent la ſottiſe de leurs auteurs, 149.
Livres originaux. Reſpect qu'on doit avoir pour eux, *ibid.*
Loix. Ont-elles leur application à tous les cas? 164. Regles ſuivant leſquelles elles auroient dû être faites, 289. On doit ſe déterminer difficilement à les abroger, 290.
Loix romaines. Ont pris, en France, la place de celles du pays, 225.
LOUIS XIV., 60. Son portrait, 85 *& ſuiv.* Sa mort : événemens qui l'ont ſuivie, 208. Son goût pour les femmes juſques dans ſa vieilleſſe, 242, 243.
LOUIS XV. Son portrait, 242.
Luxe. Fait la puiſſance des princes, 240, 241.

M.

Mages. Préceptes de leur religion utiles à la propagation, 268. Voyez *Guebres.*
MAHOMET. Comment il prouve que la chair de pourceau eſt immonde, 47. Signes qui ont précédé & accompagné ſa naiſſance, 90 *& ſuiv.* Donne la ſupériorité aux hommes ſur les femmes, *ibid.*
Mahométans. Croient que le voyage de la Mecque les purifie des ſouillures qu'ils contractent parmi les chrétiens, 43. En quoi ils font conſiſter la ſouillure, 44, 45. Leur ſurpriſe en entrant, pour la premiere fois, dans une ville chrétienne, 56. Pourquoi ils ont en horreur la ville de Veniſe, 75. Leurs princes, malgré la défenſe, font plus d'excès de vin que les princes chrétiens, 77. Ne connoiſ-

noiſſent leurs femmes, avant de les épouſer, que ſur le rapport de femmes qui les ont vues dans leur enfance, 169. Leur loi leur permet de renvoyer une femme qu'ils croient n'avoir pas trouvée vierge, 169, 170. Paroiſſent plus perſuadés de leur religion que les chrétiens, 175. Pourquoi il y a des pays dont ils ne veulent pas faire la conquête ? 176. L'idée qu'ils ont de la vie future nuit, chez eux, à la propagation & à tout établiſſement utile, 268. Prêtent une grande vertu aux amulettes & aux taliſmans, 333.

Mahométiſme. Comparé au chriſtianiſme, 82. Cette religion eſt une fille de la religion juive, 136. Ne donne aux femmes aucune eſpérance au-delà de cette vie, 157. N'a été établi que par la voie de conquête, & non par celle de la perſuaſion, *ibid.* Défavorable à la population, 255 *& ſuiv.*

MAINE (*le duc* DU) Fait priſonnier, 283.

Maîtres des ſciences. La plupart ont le talent d'enſeigner ce qu'ils ne ſçavent pas, 133.

Maîtreſſes des rois, 241.

Maladie vénérienne. Danger dans lequel elle a mis le genre humain, 253.

Malthe (*les chevaliers de*). Fatiguent l'empire ottoman, 49.

Maltotiers. Sont eſtimés à proportion de leurs richeſſes : auſſi ne négligent-ils rien pour mériter l'eſtime, 221. Chambre de juſtice établie contre eux, *ibid.*

Mandemens. Combien ils coûtent de peine à faire à quelques évêques, 227.

Mariages. Tous les enfans, qui naiſſent pendant le mariage, appartiennent au mari, 199. La prohibition du divorce a donné atteinte à ſa fin, 260 *& ſuiv.* Celui des chrétiens eſt un myſtere, 263. Sa ſainteté paroît contradictoire avec celle du célibat, *ibid.*

Marchands, 133.

Maures. On s'eſt mal trouvé, en Eſpagne, de les avoir chaſſés, 137. Leur expulſion a dépeuplé ce pays, 272.

MAZARIN. Ses ennemis croyoient le perdre, en le chargeant de ridicules, 248.

Mecque (*la*). Les muſulmans croient s'y purifier des ſouillures qu'ils contractent parmi les chrétiens ; 43.

Médecine. Ses formes ſont auſſi pernicieuſes que les formes judiciaires, 226.

Médecine (*livres de*). Effraient & conſolent tout à la fois, 305.

Médecins. Préférés aux confeſſeurs par les héritiers, 130. Recettes ſingulieres d'un médecin de province, 336 *& ſuiv.*

Médiocrité d'eſprit. Plus utile que la ſupériorité d'eſprit, 342.

Métaphyſiciens. Objet principal de leur ſcience, 305.

Militaires. Portrait de ceux qui ont vieilli dans les emplois ſubalternes, 108, 109.
Mines. Sont, en partie, cauſe de la dépopulation de l'Amérique, 267.
Miniſtere. La bonne foi en eſt l'ame, 346.
Miniſtres. Ceux qui ôtent aux peuples la confiance de leurs rois méritent mille morts, 284. Sont toujours la cauſe de la méchanceté de leurs maîtres, 285. Incertitude de leur état, 312. Leur mauvaiſe-foi les déshonore à la face de tout l'état : celle des particuliers les déshonore devant un petit nombre de gens ſeulement, 347. Les mauvais exemples qu'ils donnent ſont le plus grand mal qu'ils puiſſent faire, 347.
Miracles. On ne doit pas attribuer à des cauſes ſurnaturelles ce qui peut être produit par cent mille cauſes naturelles, 336.
Miraculum chymicum, 339.
Mode. Ses caprices : plaiſanteries à ce ſujet, 222, 223.
Modernes. Ridicule de la querelle ſur les anciens & les modernes, 83, 84.
Modeſtie. Ses avantages ſur la vanité, 341.
Mogol. Plus il eſt matériel, plus ſes ſujets le croient capable de faire leur bonheur, 92. Hiſtoire plaiſante d'une femme de ce pays qui vouloit ſe brûler ſur le corps de ſon mari, 281, 282.
Moines. Leur nombre : leurs vœux comment ils les obſervent, 130. Leur titre de pauvres les empêche de l'être, *ibid.*
MOÏSE, 168.
Mollaks. N'entendent rien à expliquer la morale, 29.
Molleſſe. Incompatible avec les arts, 239.
Monachiſme. Il contribue à la dépopulation, 263. Ses abus, 265, 266.
Monarchie. C'eſt le gouvernement dominant en Europe, 228. Y a-t-il jamais eu des états vraiment monarchiques? *ibid.* C'eſt le premiere eſpece de gouvernement connue, 269.
Monarque. Pourquoi ceux d'Europe n'exercent pas leur pouvoir avec autant d'étendue que les ſultans, 229.
Monde. Cauſes de ſa dépopulation, 249, 250. N'a pas à preſent la dixieme partie des habitans qu'il contenoit autrefois, 252. Voyez *Dépopulation.* A-t-il eu un commencement? 454, 255.
MONTESQUIEU (MR. DE). Se peint dans la perſonne d'Usbek, 104.
Morale. Il ne ſuffit pas d'en perſuader les vérités, il faut les faire ſentir, 30.
Morale (livres de). Plus utiles que les livres aſcétiques, 303.

Moſcovie. C'eſt le ſeul état chrétien dont les intérêts ſoient mêlés avec ceux de la Perſe, 115. Son étendue, *ibid.*
Moſcovites. Ils ſont tous eſclaves, à la reſerve de quatre familles, *ibid.* Pays où l'on exile les grands, *ibid.* Le vin leur eſt défendu, *ibid.* Accueil qu'ils font à leurs hôtes, *ibid.* Les femmes moſcovites aiment à être battues par leurs maris : lettre à ce ſujet, 116, 117. Ne peuvent ſortir de l'empire, 117. Leur attachement pour leur barbe, *ibid.*
Mouvement. Ses loix ſont tout le ſyſtême de la nature : quelles ſont ces loix, 218 *& ſuiv.*
MUSTAPHA. Comment il fut élevé à l'empire, 188.
Muſulmans. Voyez *Mahométans.*
Myſtiques. Leurs extaſes ſont le délire de la dévotion, 304.

N.

Nations. Leur droit public n'eſt qu'une eſpece de droit civil univerſel, 212. Comment elles doivent l'exercer entr'elles, *ibid. & ſuiv.*
Negres. Pourquoi leurs dieux ſont noirs, & leur diable blanc, 135.
*N***.* Ses plaiſanteries ſur les maltotiers que la chambre de juſtice faiſoit regorger, 221. Cherche à rétablir les finances, 313.
Nord. Loin d'être en état d'envoyer, comme autrefois, des colonies, ſes pays ſont dépeuplés, 250. Les peuples y étoient libres : on a pris pour des rois ce qui n'étoit que des généraux d'armée, 297.
Nouvelliſtes. Leur portrait. Deux lettres plaiſantes à ce ſujet, 291 *& ſuiv.*

O.

Opéra, 69.
Opulence. Eſt toujours compagne de la liberté, 275.
Or. Signe des valeurs : il ne doit pas être trop abondant, 236.
Oraiſons funebres. Appréciées à leur juſte valeur, 92.
Orateurs. En quoi conſiſtent leurs talens, 305.
Orientales. Pourquoi moins gaies que les européennes, 105.
Orientaux. Le ſerrail eſt le tombeau de leurs deſirs : ſingularité de leur jalouſie, 18. Comment ils banniſſent le chagrin, 78. Le peu de commerce qu'il y a entre eux eſt la cauſe de leur gravité, 79. Vices de leur éducation, 80. Ne ſont pas plus punis, par la perte de quelque membre, que les européens le ſont par l'infamie ſeule, 187. L'autorité outrée de leurs princes les rapprochent de la condition de leurs ſujets, 229. Précaution que leurs princes ſont obligés de prendre, pour mettre leur vie en ſureté,

reté, 230. En ſe rendant inviſibles, ils font reſpecter la royauté, & non pas le roi, 231, 232. Leurs poëſies: leurs romans, 310, 311.
OSMAN. Comment il fut dépoſé, 188.
Ofmanlins, 18. Voyez *Turcs*.

P.

Palais (*le*), 197, 198.
Pape. Plus grand magicien que le roi de France, 59. Son autorité; ſes richeſſes, 70.
Papes. Effet que leur hiſtoire produit dans l'eſprit des lecteurs, 307.
Paradis. Chaque religion differe ſur les joies qu'on doit y goûter, 281.
Paris Siege de l'empire de l'Europe, 56. Embarras de ceux qui y arrivent, *ibid*. Contient pluſieurs villes bâties en l'air *ibid*. Embarras de ſes rues, *ibid*. Différens moyens d'y attraper de l'argent, 132. *& ſuiv*. Chacun n'y vit que de ſon induſtrie, 133. Rend les étrangers plus précautionnés, *ibid*. Tous les états y ſont confondus, 201. C'eſt la ville la plus voluptueuſe, & celle où la vie eſt la plus dure, 239.
Pariſiens. Leur curioſité ridicule, 73.
Parlement. Ce que c'eſt, 208. Matieres qui y ſont le plus ſouvent agitées, 197, 198 On y prend les voix à la majeure, 199. Querelle importante qu'il décide, 245. Rélégué à Pontoiſe; pourquoi, 315.
Payſans. Lorſqu'ils ſont dans la miſere, leur population eſt inutile à l'état, 276.
Pécule. Celui que les Romains laiſſoient à leurs eſclaves animoit les arts & l'induſtrie, 259.
Peines. Elles doivent être modérées; pourquoi, 186, 187. Leur proportion avec les crimes fait la ſureté des princes de l'Europe; leur diſproportion met, à chaque inſtant, la vie des princes aſiatiques en danger, 229.
Pélerinages de la Mecque, 43. De ſaint Jaques en Galice, 72.
Peres. Le reſpect qu'on leur porte contribue à la population, 208.
Perſanes. Elles obéiſſent & commandent en même tems à leurs eunuques, 12. Moyens qu'elles emploient pour obtenir la primauté dans le ſerrail, 14, 15. On ne leur permet pas de privautés, même avec les perſonnes de leur ſexe, 16, 103, 349. Ne voient jamais qu'un ſeul homme en leur vie, 19. Sont plus étroitement gardées que les femmes turques & indiennes. *ibid*. Flux & reflux d'empire & de ſoumiſſion dans les ſerrails, entr'elles & les eunuques, 26, 27. Tout commerce avec les eunuques blancs

blancs leur eſt interdit, 51. Opiniâtreté avec laquelle elles défendent leur pudeur dans les commencemens de leur mariage, 62 & ſuiv. 111, 125. Leur façon de voyager; on tue tous les hommes qui approchent leurs voitures de trop près, 103. On les laiſſeroit plutôt périr que de les ſauver, ſi, pour le faire, il fallait les expoſer aux regards des hommes, 103, 104. A quel âge on les enferme dans le ſerrail, 140. Leurs caracteres ſont tous uniformes, parce qu'ils ſont forcés. 146. Diſſentions qui regnent entr'elles, 144. En quoi conſiſte leur félicité, 170. Forcées de déguiſer toutes leurs paſſions, 216 C'eſt un crime, pour elles, que de paroître à viſage découvert, 349. Le fouet eſt un des châtimens qu'on leur inflige, 358.

Perſans. Il y en a peu qui voyagent, 11. Leur haine contre les Turcs, 18. Cachent avec beaucoup de ſoin le titre de mari d'une jolie femme, 127. Leur autorité ſur leurs femmes, 148. Idée de leurs contes, 317 & *ſuiv.*

Perſe. On y cultive peu les arts, 75. A quel âge on y enferme les filles dans le ſerrail, 140. Perte qu'ils ont faite, en perſécutant les guebres, 195. Quels ſont ceux que l'on y regarde comme grands, 201.

Perſe (*Ambaſſadeur de*) auprès de Louis XIV, 207. Ce royaume eſt gouverné par deux ou trois femmes, 242. Elle n'a plus qu'une très-petite partie des habitans qu'elle avoit du tems des Darius & des Xercès, 251. Peu de perſonnes y travaillent à la culture des terres 259. Pourquoi elle étoit ſi peuplée autrefois, 268 Eſt gouvernée par l'aſtrologie judiciaire, 306 On y leve aujourd'hui les tributs de la façon dont on les y a toujours leves, 312.

Petits maîtres. Leur occupation aux ſpectacles 68. Leur art de parler ſans rien dire: ils font parler pour eux leur tabatiere, &c. 190.

Petits-Maiſons. Ce n'eſt pas aſſez d'un lieu de cette nature en France 184.

PHILIPPE D'ORLEANS, régent de France. Il fait caſſer le teſtament de Louis XIV, & releve le parlement de Paris, 208, 209. Il le relegue à Pontoiſe, 515.

Philoſophes. Peu de cas qu'en font les littérateurs, 346.

Philoſophie. Elle s'accorde difficilement avec la théologie, 149.

Phyſiciens. Rien ne leur paroit ſi ſimple que la ſtructure de l'univers, 305.

Phyſique. Simplicité de celle des modernes, 218 & *ſuiv.*

PIERRE I. Changemens qu'il introduit dans ſes états; ſon caractere, 117.

Pierre philoſophale. Extravagance de ceux qui la cherchent plaiſamment décrite, 97, 98, 99. Charlataniſme des alchymiſtes, 132.

Poé-

Poëmes épiques. Y en a-t-il plus de deux? 310.
Poëtes. Leur portrait, 107. Leur métier, 310.
Poëtes dramatiques. Sont les poëtes par excellence, *ibid.*
Poëtes lyriques. Peu eſtimables, *ibid.*
Point-d'honneur. Ce que c'eſt: il étoit autrefois la regle de toutes les actions des François, 205, 206.
Polygamie. Livre dans lequel il eſt prouvé qu'elle eſt ordonnée aux chrétiens, 82. Défavorable à la population: pourquoi, 356 *& ſuiv.*
Pologne. Elle eſt preſque déſerte, 251. Uſe mal de ſa liberté, 309.
Pompes funebres. Sont inutiles, 92.
Portugais. Ils mépriſent toutes les nations, & haïſſent les François, 180 La gravité, l'orgueil & la pareſſe ſont leur caractere, 180, 181. Leur jalouſie: bornes ridicules qu'y met leur dévotion, 182, 183. Leur attachement pour l'inquiſition, & pour les pratiques ſuperſtitieuſes, *ibid.* Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, 273. La douceur de leur domination, dans les Indes, leur a fait perdre preſque toutes leurs conquêtes, 274.
Poudre. Depuis ſon invention, il n'y a plus de places imprenables, 235. Son invention a abrégé les guerres, & rendu les batailles moins ſanglantes, 238.
Pratiques monachales & ſuperſtitieuſes. Sont des héréſies, 183, 184.
Préjugés. Contribuent, ou nuiſent à la population, 267, 268.
Preſcience. Elle paroît incompatible avec la juſtice divine, 166 *& ſuiv.*
Preſtiges. Y en a-t-il? 334.
Prêtres. Sont reſpectables dans toutes les religions, 209.
Procédure. Ses ravages, 226.
Proteſtantiſme. Plus favorable à la propagation que le catholiciſme, 264 *& ſuiv.*
Ptiſanne purgative, 339.
Puiſſance paternelle. C'eſt un des établiſſemens les plus utiles, 290.
Pureté légale. Il ſemble qu'elle devroit plutôt être fixée par les ſens que par la religion, 44, 45.
Purgatif violent, 338.

Q.

Quiétiſtes. Ce que c'eſt, 303, 304.
Quinze-vingt, 76, 77.

R.

Rat. Pourquoi immonde, ſuivant la tradition muſulmane, 47
RAYMOND LULLE. A cherché inutilement la pierre philoſophale, 99.
Recueil de bons mots. Leur uſage, 124.
Régence. Ses commencemens, 312.
Régent. Voyez PHILIPPE D'ORLE'ANS.
Religion. Dieu impute-t-il aux hommes de ne pas pratiquer celles qu'ils ſont dans l'impoſſibilité morale de connoître, 81. La charité & l'humanité en ſont les premies loix, 100. Dieu ne l'a établie que pour rendre les hommes heureux, *ibid.* Il faut diſtinguer le zele pour ſes progrès d'avec l'attachement qu'on lui doit, 137. Il ſemble qu'elle eſt, chez les chrétiens, plutôt un ſujet de diſputes, que de ſanctification, 175. Il y en a, parmi eux, dont la foi dépend des circonſtances, *ibid.*
Religions. Leur grand nombre embarraſſe ceux qui cherchent la vraie: priere ſinguliere ſur ce ſujet, 100, 101. Leur multiplicité dans un état eſt-elle utile? Elles prêchent toutes la ſoumiſſion, 195, 196 Différentes béatitudes qu'elles promettent, 281.
Religion Chrétienne. Elle n'eſt pas favorable à la population, 261 *& ſuiv.*
Religion juive. Eſt la mere du chriſtianiſme & du mahométiſme, 136. Embraſſe le monde entier & tous les tems, *ibid.*
Religion mahométane. Défavorable à la population, 255 *& ſuiv.*
Religion des anciens Romains. Favorable à la population, 256.
Remede pour guérir de l'aſthme 339. Pour préſerver, de la galle, &c. *ibid.* Autre *in chloroſim*, *ibid.*
Répreſailles. Sont juſtes. 213.
Repreſenter. Portrait d'un homme qui repréſente bien, 173, 174.
Républiques. Elles ſont le ſanctuaire de l'honneur & de la vertu, 204. Sont moins anciennes que les monarchies, 296 *& ſuiv.*
Reſpect. Il eſt tout acquis aux grands; ils n'ont beſoin que de ſe rendre aimables, 174.
RICA, compagnon de voyage d'Usbek: ſon caractere, 61.
Richeſſes. Pourquoi la providence n'en a pas fait le prix de la vertu, 222.
Robe (les gens de). Mépriſent les gens d'égliſe & ceux d'épée, & en ſont mépriſés, 96.
Rois. Leurs libéralités ſont onéreuſes au peuple, 278 *& ſuiv.*

Leur ambition eſt toujours moins dangereuſe que la baſſeſſe d'ame de leurs miniſtres, 285.

Rois d'Europe. Leur caractere ne ſe développe qu'entre les mains de leurs maîtreſſes ou de leurs confeſſeurs, 241, 242.

Romans. Jugement ſur ces ſortes d'ouvrages, 311. Des orientaux, *ibid.*

Romains. Ils obéiſſoient à leurs femmes, 89. Une partie des peuples qui ont détruit leur empire étoient originaires de Tartarie, 189. Leur religion étoit favorable à la population, 255. Leurs eſclaves rempliſſoient l'état d'un peuple innombrable, 258. Les criminels qu'ils reléguoient en Sardaigne y périſſoient, 271. Tous les royaumes de l'Europe ſont formés des débris de leur empire, 307.

Rome ancienne. Nombre énorme de ſes habitans, 250. On y puniſſoit le célibat, 264. Origine de cette république: ſa liberté opprimée pour Céſar, 297, 298.

ROXANE, *femme d'*USBEK. Usbek vante ſa ſageſſe & ſa vertu, 53. Opiniâtreté avec laquelle elle réſiſte aux empreſſemens de ſon mari, pendant les premiers mois de ſon mariage; 62, 63. Conſerve tous les extérieurs de la vertu, au milieu des déſordres qui regnent dans le ſerrail, 353. Ses plaintes ſur les châtimens que le grand eunuque fait ſubir aux autres femmes d'Usbek, 258. Surpriſe entre les bras d'un jeune homme, 361. S'empoiſonne: ſa lettre à Usbek, 362.

S.

Samos (*roi de*). Pourquoi un monarque d'Egypte renonce à ſon alliance, 214.

Santons. Eſpece de moines: idée que les muſulmans ont de leur ſainteté, 209.

Sauromates. Ce peuple barbare étoit dans la ſervitude des femmes, 89.

Sauvages. Leurs mœurs ſont contraires à la population, 270.

Sçavans. Leur entêtement pour leurs opinions, 340, 341. Malheur de leur condition: lettre à ce ſujet, 343 *& ſuiv.*

Scapulaires, 72.

Scholaſtique, 84.

Sciences. En feignant de s'y attacher, on s'y attache réellement, 22.

Sciences occultes (*livres de*). Pitoyables, ſuivant les gens de bon ſens, 306.

SE'NEQUE. Auteur peu propre à conſoler les affligés, 78.

Sens. Les plaiſirs qu'ils procurent ne ſont pas le vrai bonheur: hiſtoire à ce ſujet, 39--42. Sont juges plus compétens

pétens que la religion de la pureté ou impureté des choſes, 44, 45.

Serrail. Son gouvernement intérieur, 12, 13, 16, 24, *& ſuiv.* 51 *& ſuiv.* 145 *& ſuiv.* 217, 239 *& ſuiv.* L'amour s'y détruit par lui-même, 18. Malheur des femmes qui y ſont renfermées, 20, 21. Plus fait pour la ſanté que pour les plaiſirs, 79. A quel âge on y enferme les filles, 140. Diſſentions qui y regnent, 144, 145. On égorge tous ceux qui en approchent de trop près, 153. Les filles qui y ſervent ne ſe marient préſque jamais, 157. Toutes privautés y ſont défendues, même entre perſonnes de même ſexe, 349. Déſordres arrivés dans celui d'Usbek, pendant ſon abſence, 309 *& ſuiv.* Solim le remplit de ſang, 363.

Séverité. Quand elle eſt outrée, elle ne corrige point les caracteres féroces, 30.

Smirne. Ville riche & puiſſante, 53.

Sibérie, 116.

Sicile. Cette iſle eſt devenue déſerte, 250.

Sincérité. Cette vertu eſt odieuſe à la cour, 32.

Société. Scrupule avec lequel quelques François en obſervent les devoirs, 199 *& ſuiv.* Ce que c'eſt: quelle en eſt l'origine, 212.

Soleil. Les guebres lui rendent un culte, 153. Quel, 157, 158. Ils l'honoroient principalement dans la ville ſainte de Balk, *ibid.*

Solitaire de la Thébaïde. Ce qu'on doit penſer des prodiges qui leur ſont arrivés, 214.

Soporifique ſingulier, 337.

Soumiſſions. Comment elles ſe contractent dans la loi muſulmane, 45, 46.

Souverains. Doivent chercher des ſujets, & non des terres, 238.

Subordination. Ce n'eſt pas aſſez de la faire ſentir; il faut la faire pratiquer, 141.

Suicide. Loix d'Europe contre ce crime: Apologie du ſuicide: Réfutation de cette apologie, 177 *& ſuiv.*

Suiſſe (la). La douceur de ſon gouvernement en a fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 275. Elle eſt l'image de la liberté, 309.

Superſtition. C'eſt une héréſie, 183.

Syſtême de LAW. Ses effets funeſtes, 299, 330. Comparé à l'aſtrologie judiciaire, 307. Son hiſtoire allégorique, 330 *& ſuiv.* Bouleverſemens qu'il a occaſionnés dans les fortunes, dans les familles & dans les vertus de la nation françoiſe; il l'a déshonorée, 347, 348.

T.

Talismans. Les mahométans y attachent une grande vertu. 333.
Tartares. Sont les plus grands conquérans de la terre: leurs conquêtes, 188 *& suiv.*
Tartarie (*le kan de*). Insulte tous les rois du monde deux fois par jour, 97.
Tentations. Elles nous suivent jusques dans la vie la plus austere, 210.
Terre. Elle se lasse quelquefois de fournir à la subsistance de hommes, 255.
Thébaïde. Voyez *Solitaires.*
THE'ODOSE. Son crime & sa pénitience, 139, 140.
Théologie. Elle s'accorde difficilement avec la philosophie, 149.
Théologie (*livres de*). Doublement inintelligibles, 303.
Tolérance, 137.
Tolérance politique. Ses avantages, 195, 196.
Toscane (*ducs de*). Ont fait, d'un village marécageux, la ville la plus florissante de l'Italie, 56.
Traducteurs. Parlent pour les anciens, qui ont pensé pour eux, 288.
Traités de paix. Il semble qu'ils soient la voix de la nature, 215. Quels sont ceux qui sont ligitimes, *ibid.*
Triangles. Quelle forme ils donneroient à leur dieu, s'ils en avoient un, 135.
Tributs. Sont plus forts chez les protestans que chez les catholiques, 242.
Tristesse. Les orientaux ont, contre cette maladie, une recette préférable à la nôtre, 77.
Troglodites. Leur histoire prouve qu'on ne peut être heureux que par la pratique de la vertu, 30 *& suiv.*
Turcs. Causes de la décadence de leur empire, 49. Il y a, chez eux, des familles où l'on n'a jamais ri, 79. Serviront d'ânes aux juifs, pour les mener en enfer, 81. Ne mangent point de viande étouffée, 101, 102. Leur défaite par les impériaux, 281.
Turquie. Sera conquise avant deux siecles, 50. On y leve aujourd'hui les tributs comme on les y a toujours levés, 311.
Turquie d'Europe. Est presque déserte, 251. Ainsi que celle d'Asie, 251.
TYEN (*le*). Divinité des Chinois, 268.

V.

Vanité. Sert mal ceux qui en ont une doſe trop forte, 341.
Veniſe. Situation ſinguliere de cette ville: pourquoi elle eſt en horreur aux muſulmans, 75. N'a de reſſources que dans ſon économie, 309.
VENUS. Comment certains peuples la repréſentent, 135.
Vérités morales. Elles dépendent des circonſtances, 175.
Vertu. Sa pratique ſeule rend les hommes heureux : hiſtoire à ce ſujet, 30 *& ſuiv.* Elle fait ſans ceſſe des efforts pour ſe cacher, 113.
Vieilleſſe. Elle juge de tout, ſuivant ſon état actuel: hiſtoire à ce ſujet, 134 *& ſuiv.*
Villes. Pourquoi les voyageurs cherchent les grandes villes, 56. Depuis quand la garde n'en eſt plus confiée aux bourgeois, 235.
Vin. Les impôts le rendent fort cher à Paris, 77. Funeſtes effets de cette liqueur, *ibid.* Pourquoi défendu chez les muſulmans, 129
Virginité. Se vend, en France, pluſieurs fois, 132. Il n'y en a point de preuves, 170.
Viſapour. Il y a, dans ce royaume, des femmes jaunes qui ſervent à orner les ſerrails de l'Aſie, 215,
ULRIQUE-ELEONORE, reine de Suede, met la couronne ſur la tête de ſon époux, 314.
Univerſité. Querelle ridicule qu'elle ſoutient au ſujet de la lettre Q, 245, 246
Vomitif, 338. Autre plus puiſſant, 339.
Voyages. Sont plus embarraſſans pour les femmes que pour les hommes, 104.
USBEK. Part de la Perſe. Route qu'il tient, 11, 17, 48, 55 56. Ce qu'on penſe à Iſpahan de ſon départ, 16. Sa douleur en quittant la Perſe : ſon inquiétude par rapport à ſes femmes, 17, 18. Motifs de ſon voyage. 22. Paroît à la cour dès ſa plus tendre jeuneſſe : ſa ſincérité lui attire la jalouſie des miniſtres, *ibid.* S'attache aux ſciences: quitte la cour, & voyage pour fuir la perſécution, *ibid.* Ordres qu'il donne au premier eunuque de ſon ſerrail, 12, 13. Tout bien examiné, il donne la préférence à Zachi ſur ſes autres femmes, 14, 15. Eſt jaloux de Nadir, eunuque blanc, ſurpris avec ſa femme Zachi, 50 *& ſuiv.* Croit Roxane vertueuſe, 53. Tourmenté par ſa jalouſie, il renvoie un des eunuques, avec tous les noirs qui l'accompagnoient pour augmenter le nombre des gardiens de ſes femmes 54. Ses inquiétudes touchant la conduite de ſes femmes, 95. Nouvelles accablantes qu'il reçoit du ſerrail, 349, 351, 352, 353.

Ordres qu'il envoie au premier eunuque, 351. Après ſa mort, à Narſit, ſon ſucceſſeur, *ibid.* Donne la place de premier eunuque à Solim, & lui remet le ſoin de ſa vengeance, 354, 355. Ecrit une lettre foudroyante à ſes femmes, *ibid.* Chagrins qui le dévorent, 356, 357. Lettres de reproches qu'il reçoit de ſes femmes, 358 *& ſuiv.*
Uſurpateurs. Leurs ſuccès leur tiennent lieu de droit, 233, 234.

Z.

ZOROASTRE. Légiſlateur des guebres ou mages, a fait leurs livres ſacrés, 158.
Zufagar, épée d'Hali, 43.

Fin de la Table des Matieres.